

Marcel Viau

# Les crimes du manoir Debartzch

*Une enquête de Silas  
Robinson*

Cet ebook a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

© Marcel Viau, 2020

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

## Préface

Quand mon frère est décédé, il y a de cela quelques années, il a laissé en héritage une quantité appréciable de livres. Sa bibliothèque remplissait le sous-sol de sa grande demeure. Il avait fait installer des rayonnages à la façon des bibliothèques universitaires. Son catalogage ne suivait pas les règles de la *Library of Congress*, loin de là, mais il parvenait quand même à s'y retrouver.

Pierre était un homme très curieux. Et il aimait passionnément les livres. L'ignorance était pour lui un défaut plus grave que l'avarice ou la colère. Il n'avait d'ailleurs jamais compris qu'elle ne fasse pas partie des péchés capitaux. Dans son métier (il était juge à la Cour Supérieure), il avait rencontré plus souvent qu'à son tour des crimes dus « à l'ignorance plus qu'à la méchanceté », s'en désolait-il souvent.

Il accumulait les livres à l'instinct. Combien de fois n'est-il pas allé se promener en ville afin d'entrer dans une librairie de livres d'occasion, furetant longuement dans les allées étroites et poussiéreuses ? Il connaissait tous ces libraires, lesquels se faisaient un plaisir de lui indiquer de nouveaux arrivages de livres oubliés depuis longtemps. Pierre en achetait toujours quelques-uns sans même savoir souvent s'il allait les lire un jour. Il affectionnait en particulier ces beaux livres aux pages fines et à la police élégante que l'on ne retrouve plus aujourd'hui. Quant aux sujets eux-mêmes, ceux qui l'attiraient relevaient la plupart du temps de son

domaine de prédilection : la justice et le droit. Il était également féru d'histoire antique, médiévale ou moderne.

Pierre avait une formation classique, de ce type de formation qui n'existe plus dans le Québec moderne. Le modèle des collèges classiques inspiré de celui proposé depuis des siècles par les Jésuites et les Sulpiciens a subsisté jusqu'à la fin des années 60. Huit années de formation destinée à l'origine à former des prêtres, des éléments latins jusqu'à la philosophie en passant par la versification, les belles-lettres et la rhétorique. On y apprenait le latin et le grec, ce qui rendait les étudiants capables de lire dans le texte Jules César et Homère. On mémorisait des poèmes et même des hymnes. D'ailleurs, Pierre n'était pas peu fier de raconter cette anecdote lors d'un voyage en Grèce : assis à un café fréquenté par des Grecs, il se mit à entonner leur hymne national dans leur langue, produisant un effet immédiat d'admiration chez les autochtones.

Il avait un jour découvert un entrepôt tenu par les Frères des Écoles Chrétiennes. On y vendait en vrac des bouquins provenant de la fermeture des vieux collèges classiques et des écoles de formation des communautés, les profits étant destinés à aider certains pays africains. Il y avait de tout. Pierre appelait cet endroit-là « caverne du Vieux Frère ». Il lui arrivait de sortir de là avec deux ou trois cartons. Les bouquins étaient ensuite répertoriés tant bien mal dans son catalogage si particulier, puis oubliés pour certains sur les étagères.

Lors de son décès, peu de personne ou institutions avaient souhaité acquérir sa bibliothèque. Elle ne comportait aucun livre rare, aucun ouvrage spécialisé. Cette collection reflétait

simplement les goûts de son propriétaire. Qui aujourd'hui aurait pu vraiment être attiré par sa passion dévorante ? Lorsque je fis le tour de sa bibliothèque, je me suis surtout intéressé à quelques domaines qui me tenaient à cœur. Toutefois, un document a soulevé mon attention par son format inhabituel : un grand carton épais d'un brun sale maintenu par un épais élastique. Ce dernier était tellement vétuste qu'il se brisa net lorsque j'ai tenté de l'enlever. Quelle ne fut pas ma surprise de constater qu'il comportait une masse importante de feuillets manuscrits ? L'écriture à la plume était fine, régulière, élégante. Le papier commençait à jaunir et l'encre à s'effacer, mais le texte était encore fort lisible.

À l'ère des ordinateurs et de l'imprimerie moderne, on ne retrouve plus ce genre de manuscrits que dans les bibliothèques nationales. Que faisait un tel document dans celle de mon frère ? En avait-il fait l'acquisition chez le Vieux Frère sans même savoir ce qu'il achetait ? Cela ne m'aurait pas étonné outre mesure. C'était d'ailleurs l'hypothèse la plus plausible. Pierre aurait ensuite classé le document en se disant qu'il y reviendrait un jour, ce qu'il n'a vraisemblablement pas fait, l'élastique étant resté intact.

Une autre question m'est venue à l'esprit : pourquoi mon frère avait-il été attiré par cet ouvrage ? La réponse est évidemment dans le nom de l'auteur : Hon. Louis-George Brassard. Un juge, bien sûr. Pierre collectionnait les ouvrages qui gravitaient autour des questions de droit ; il était donc tout naturel qu'il s'intéresse aux écrits d'un juge. Par contre, le titre était des plus improbable : les crimes du manoir Debartzch. Plutôt incongru, me suis-je dit, et au surplus qui avait bien peu à voir avec les sévères bouquins

de droit des autres juges. Quoi qu'il en soit, le manuscrit m'a immédiatement intrigué et je décidai de le récupérer avec un certain nombre d'autres ouvrages.

Le manuscrit a été écrit à Montréal en 1889. L'histoire n'a pas retenu le nom de Louis-Georges Brassard. Il se présente lui-même comme « juge à la retraite », sans doute à l'une des cours de justice canadiennes de la fin du XIXe siècle, mais impossible de savoir laquelle. Plusieurs indices dans le manuscrit laissent croire qu'il était malade lors de la rédaction de son texte et même qu'il se préparait à mourir. Encore là, impossible de découvrir l'année exacte de son décès.

Selon ses dires, Brassard aurait été un témoin privilégié dans l'affaire des crimes du manoir Debartzch. Il fait référence à des personnages historiques connus dont l'existence est bien documentée. Par ailleurs, les protagonistes sont d'illustres inconnus, du moins ils sont tombés dans l'oubli depuis. Le plus intrigant toutefois se trouve dans l'histoire même. Il n'existe proprement aucune trace historique des événements relatés dans ce récit. Il est vrai que j'ai fait peu d'effort pour découvrir ce qui les aurait provoqués. De toute façon, aucun ouvrage traitant de cette époque ne permet de corroborer les dires de Brassard. Selon lui, les journaux auraient évoqué l'événement pendant un certain temps, mais seulement dans le cadre d'un fait divers. De toute façon, ces incidents n'ont pas frappé outre mesure l'imagination du peuple et il n'en reste plus rien dans la mémoire collective aujourd'hui.

À n'en pas douter, le récit de Brassard est fascinant, digne d'un véritable roman policier. On y suit à la trace

l'investigation de Silas Robinson, un enquêteur moderne avant l'heure. Les crimes dont il est question, aussi sordides soient-ils, paraissaient simples à résoudre de prime abord. Or le travail minutieux du policier l'emmène à pénétrer profondément dans une forêt des plus dense qui exigera de lui toutes ses ressources pour approcher la vérité.

Il m'a semblé important de faire revivre cet ouvrage destiné à l'oubli dès le départ puisque Brassard ne l'a jamais publié. Serait-ce parce qu'il n'a pas eu le temps de le faire imprimer ou voulait-il le garder for *his eyes only*? Impossible de le savoir. Comme d'autres manuscrits semblables, détruits ou brûlés ou encore simplement oubliés dans un grenier, il aurait pu disparaître dans le néant, n'eût été la curiosité de mon cher frère et de son amour pour les livres.

Laissons maintenant Louis-George Brassard raconter à sa manière les événements entourant les crimes du manoir Debartzch.

Marcel Viau  
Québec  
Mars 2020



# LES CRIMES DU MANOIR DEBARTZCH

Hon. Louis-George Brassard  
Juge à la retraite

Montréal  
1889

\*\*\*\*\*

## Livret 1

J'ai longtemps hésité à prendre la plume pour narrer des événements, oubliés de tous aujourd'hui, qui se sont produits lors d'une des périodes les plus troublées du Canada. Un pays neuf est né depuis, avec sa nouvelle capitale sur les rives de l'*Ottawa River* et son beau parlement dont l'édifice a pris sa forme définitive depuis à peine plus d'une dizaine d'années.

Il m'est arrivé plusieurs fois de penser que les événements dont il sera question dans ces feuilles ne sont jamais arrivés, d'autant qu'on n'en trouve plus guère de traces même dans les journaux de l'époque. Des faits divers, tout au plus. Tellement d'arcanes ont entouré la commission des crimes du manoir Debartzch ! Et l'affaire reste, encore aujourd'hui, une énigme pour la plupart.

Oui, j'ai longtemps hésité. Ces crimes, sous ses dehors crapuleux, ont soulevé des implications non seulement

sociales, mais aussi politiques, voire religieuses qu'il m'a longtemps répugné de mettre au jour, ne serait-ce que pour les répercussions sur des institutions et des personnes que j'appréciais et que je tiens toujours en haute estime. Je ne me suis décidé qu'au moment où je pris conscience de la disparition de tous les acteurs concernés de près ou de loin par ces événements. Dorénavant, il ne reste plus que moi.

Après avoir passé ma vie à rendre la justice et à rechercher la vérité, et être arrivé à cette étape où je me prépare à être reçu par mon Seigneur et mon Dieu, je ne peux concevoir que cette terre ne gardera aucune trace de ce qui s'est réellement produit lors de ces crimes. Mon âge vénérable me donne la capacité de mieux comprendre des faits et des comportements qui m'avaient aveuglé à l'époque, comme lorsque nous avons le nez collé sur l'arbre qui nous cache la forêt. Jeune et orgueilleux comme je l'étais, ma tendance avait été de classer rapidement les événements et les hommes dans des catégories radicalement opposées : il y avait le bien et le mal, les bons et les méchants, les institutions respectables et les autres.

J'ai vu trop de choses et entendu trop de témoignages dans ma carrière de juge au service de la déesse Diké pour me contenter aujourd'hui de ces jugements intempestifs et la plupart du temps injustes. J'ai fait des erreurs de jugement que seule ma jeunesse peut pardonner. Aujourd'hui, au crépuscule d'une vie pourtant bien remplie, j'en suis arrivé à penser que les eaux troubles dans lesquelles nous sommes plongés la plupart du temps empêchent souvent de voir la lumière qui s'y cache. Il importe un jour de faire quelque effort pour prendre la peine de la chercher et de la découvrir.

Cette relation, je ne la rédige pas pour éclairer mes contemporains, moins encore pour me faire paraître plus honorable que je ne le suis. Je le fais pour me libérer d'un poids qui me pèse depuis trop d'années. Voilà sans doute ma façon très personnelle de me réconcilier avec des événements qui m'ont échappé en grande partie bien que j'en fusse un témoin privilégié.

\*\*\*

Cette affaire a débuté pour moi il y a quarante ans, le 30 septembre 1849, à la fin d'un dimanche pluvieux d'automne. Pourquoi ai-je encore un souvenir très clair de ce jour si particulier? Peut-être que la mémoire garde intactes des images anodines parce que ces dernières se rattachent à des sentiments profonds dont on ne peut échapper? Le cerveau est une machine bien étrange comme je n'allais pas tarder à le découvrir. J'étais encore tout jeune. L'année précédente, j'avais été reçu au Barreau après avoir effectué mon stage dans le bureau d'avocat Drummond et Loranger à Montréal. L'honorable Lewis Drummond, mon maître, était devenu député et solliciteur général. Il avait usé de son influence afin de m'obtenir le poste de commis au bureau du procureur général. J'y étais en activité depuis moins d'une année lorsque je reçus une invitation pressante de la part du surintendant de la police de Montréal. Encore une fois (je l'ai appris par la suite), mon maître avait joué un rôle non négligeable dans cette invitation.

Lors de ce fameux dimanche après-midi de septembre, j'étais convoqué au poste de police de façon urgente. Un constable vint me chercher chez moi sans me dire quoi que ce soit, se contentant d'exiger de le suivre le plus rapidement possible. Il me laissa à peine le temps de me changer avant de me faire monter dans sa calèche. Elle était couverte, heureusement, car il pleuvait toujours des cordes. Ce temps pourri durait déjà depuis plusieurs jours et même les rues pavées ne suffisaient pas à évacuer l'eau par les caniveaux trop petits.

Je me souviens que Montréal avait cette année-là l'automne triste. Lorsque nous passâmes par le marché Saint-Anne, le squelette calciné d'un grand édifice de pierre me rappela l'émeutes d'avril qui se termina par ce désastre irréparable de l'incendie du parlement. Les *tories* y avaient mis le feu en protestation des décisions de notre premier ministre, l'honorable Louis-Hyppolite Lafontaine. Ce qu'on l'a maltraité, ce pauvre homme !

Nous franchîmes la Place Jacques-Cartier. Pendant l'été, les émeutiers avaient tenté d'envahir la maison du premier ministre. En en défendant l'accès, ses amis avaient tué un homme. Il y eut une nouvelle émeute lorsque l'honorable Lafontaine est venu témoigner au procès qui se tenait dans un hôtel de la Place. En la traversant, on trouvait encore des devantures calcinées et de la vitre brisée.

Arrivée en face de l'édifice Bonsecours, la carriole tourna à droite et se dirigea vers l'une des ailes, là où résidait le poste de police. L'édifice Bonsecours avait été édifié en vue de remplacer le parlement du marché Saint-Anne. Évidemment, rien ne pressait plus, car le parlement allait

bientôt émigrer à Toronto, puis Québec et plus tard, Ottawa. Le bâtiment n'était d'ailleurs pas encore terminé, le magnifique dôme qu'on lui connaît aujourd'hui étant encore à l'état de structure.

À la porte, un autre constable m'accompagna, me précéda plutôt, en montant les marches quatre à quatre vers le bureau du Surintendant. Il frappa et aussitôt une voix plutôt haut perchée répondit : *come in*. Le bureau était immense, meublé sur deux murs de grandes étagères contenant une multitude de petits tiroirs en bois fermés à clé. Un grand tapis luxueux couvrait une bonne partie du plancher. Les grandes fenêtres donnaient sur le quai et le fleuve.

Un homme qui m'a semblé relativement petit mais costaud était assis derrière le bureau en chêne. En face de lui, un autre homme beaucoup plus grand occupait l'un des fauteuils. On m'invita à m'asseoir dans l'autre fauteuil à côté de ce dernier. Les présentations se firent alors sans cérémonie.

Je connaissais déjà de réputation le surintendant Ermatinger. Malgré sa relative petite taille, il avait été un soldat courageux ne reculant jamais devant des actes de bravoure. Il avait acquis son grade de lieutenant-colonel pendant les guerres carlistes en Espagne. C'était un homme respecté qui avait pu résoudre des conflits difficiles à titre de surintendant de la police, dont deux grèves des ouvriers du canal Lachine et du canal Beauharnois. Il avait réussi à contenir tant bien que mal les émeutes d'avril. Physiquement, il ne payait pas de mine avec sa calvitie précoce, ses long favoris et son pince-nez cerclé de métal

d'où ressortaient de petits yeux noirs légèrement bridés, sans doute un héritage de sa mère, fille d'un chef sauteurs.

Ermatinger me présenta Silas Robinson. C'est donc dans ce poste de police que je rencontrai pour la première fois celui qui allait devenir au cours des ans l'un de mes bons amis. Je n'ai pas été dès l'abord impressionné par l'homme. Lorsqu'il se leva pour me serrer la main, je le trouvai fort imposant. N'étant pas petit moi-même, je me rendis compte qu'il me dominait d'une demi-tête. Ce fut son regard qui m'a surtout frappé : ses yeux marrons plongeaient directement dans les vôtres avec une expression qui semblait dire : « attention, je vois tout ». L'homme ne souriait pas, ce qui durcissait son visage. Il me sembla peu amène, du moins c'est l'impression qu'il me donna au premier abord.

Je me présentai à mon tour, puis nous nous rassîmes. C'est alors que la conversation s'engagea en anglais, car Ermatinger ne parlait pas français. Quant à Robinson, même si j'appris plus tard qu'il maîtrisait fort honorablement le français, était plus à l'aise en anglais. Cela allait de soi pour un sujet britannique. Comme ma mémoire me fait rarement défaut (une qualité bien utile pour le travail que j'allais entreprendre), je vais tenter de rendre avec le plus d'exactitude possible la conversation que nous avons eue.

Ermatinger commença avec sa voix haut perchée :

— Vous vous demandez sans doute ce qui vous mérite cette invitation au poste de police ?

Nous ne répondîmes évidemment pas à cette question, percevant cette entrée en matière comme une simple question rhétorique. Il poursuivit sans s'interrompre :

— Des événements graves se sont produits hier à Saint-Charles. Deux meurtres crapuleux ont été commis dans le manoir Debartzch.

Le Surintendant garda le silence, comme pour nous laisser le temps de digérer l'information. Robinson prit la parole pour la première fois. Sa voix de baryton, profonde et contrôlée, semblait être en mesure de lui servir à la fois pour calmer et pour effrayer les autres, selon son bon vouloir :

— Sauf votre respect, Monsieur le Surintendant, ce que vous présentez m'apparaît davantage comme un fait divers tragique capable d'être résolu facilement par un capitaine de milice. Pourquoi nous avoir convoqués ?

— Vous avez raison, Robinson. Je comprends qu'à première vue vous puissiez minimiser la portée de cet événement.

Il se tourna vers moi et continua.

— Silas Robinson est un détective qui a une très grande expérience dans la résolution de crimes. Il a gagné ses galons à la Metropolitan Police de Londres. Maintenant, il fait bénéficier aux Canadiens de ses connaissances et de son expertise à titre privé. Il y a plusieurs raisons qui me font demander votre aide dans cette affaire. D'abord, les crimes sont particulièrement sordides, ce qui en soi mérite que l'on

s’y attarde. Ensuite, mon grand ami le docteur Joseph Morrin, qui est actuellement juge de paix au village de Saint-Charles, m’a demandé expressément de m’occuper de cette affaire. Et si le Dr Morrin me fait une telle demande, je suis persuadé qu’il a d’excellentes raisons de le faire. Enfin, la victime Égide Renaud est un notable en vue dans le village de Saint-Charles. En plus de posséder plusieurs terres, il a des parts dans quelques bateaux à vapeur qui sillonnent le Saint-Laurent. De plus, sa réputation dépasse les frontières du comté. Il a... il avait aussi un réseau politique étendu. C’était un loyaliste convaincu qui est toujours resté fidèle à la Couronne même dans les temps troublés que nous avons connu naguère. Bref, il mérite que l’on connaisse la vérité et que l’on retrouve le ou les assassins.

— Vous avez parlé de deux meurtres, lui rétorquai-je.

— Oui en effet, les assassins ne se sont pas contentés de tuer Monsieur Renaud, mais aussi son épouse, ce qui rend ces crimes encore plus odieux.

Je fus impressionné par la rigueur du Surintendant. En quelques mots, il avait réussi à résumer la situation et à nous convaincre du bien-fondé de sa démarche auprès de nous. On pouvait facilement comprendre l’importance que prenait de plus en plus cet homme pour la bonne marche de Montréal. Par contre, Robinson semblait beaucoup moins enthousiaste que moi.

— Je comprends bien la situation, dit-il, mais pourquoi une telle urgence.

— Le Dr Morrin n'est pas seulement juge de paix, c'est aussi un médecin de grande réputation à la fine pointe de la médecine moderne, ce qui inclut la médecine légale. Il a appris que dans une telle situation, les corps ne doivent pas être déplacés, ni même touchés avant l'arrivée de la police. Voilà l'urgence. Il croit que les décès se sont produits quelque part dans la soirée d'hier. C'est du moins son hypothèse, mais il a besoin de vérifier le tout avec des instruments adéquats, ce qu'il ne possède pas dans son village. Il n'a pu envoyer que ce matin un messenger après avoir rédigé un message à mon intention. Le messenger, même avec un bon cheval, a eu toute la difficulté à arriver cet après-midi.

— Effectivement, le docteur a raison, dit Robinson. Il est heureux que nous l'ayons eu comme responsable judiciaire dans les circonstances. Dans la grande majorité des cas, lorsque nous arrivons sur les lieux, le corps a été déplacé au pire encore, laver et préparer pour les funérailles. C'est honteux ! Le système judiciaire a besoin de se mettre à jour sérieusement avec de nouvelles méthodes de travail de la police.

— C'est vrai, mais nous ne sommes pas réunis ici pour discuter techniques policières, Robinson. Je vous demande d'accepter cette mission que je considère de très haute importance. Je vous en prie : retrouvez les coupables.

— Quel est mon rôle dans tout cela ? ajoutai-je

— Cher maître Brassard, vous nous avez été chaudement recommandé par l'honorable Lewis Drummond. Il a appris aussi rapidement que nous la nouvelle (allez savoir

comment ?). Or, son épouse est la fille du seigneur Debartzch ; elle se sent concernée par ces crimes qui se sont produits dans l'ancien manoir seigneurial de son père, même si celui-ci n'y habitait plus depuis longtemps. Elle considère que la réputation de sa famille est en jeu. Comme Robinson a besoin d'un secrétaire en mesure de comprendre le français particulier de cette population de paysans qui ne maîtrisent pas notre langue, vous serez donc ses oreilles, parfois ses yeux et surtout son traducteur, le cas échéant. De plus vous rédigerez le rapport de police. Tous les deux, vous ferez donc équipe sur cette affaire. Le Dr Morrin m'a demandé de préparer certains effets dont il aura sans doute besoin. Demain, à 8 h tapante, le *Félicité* du Richelieu partira du quai juste derrière moi. Votre place est déjà réservée et une malle vous y attendra.

— Pourquoi le bateau ? Ne serait-il pas plus simple d'y aller par la route ?

— Plus simple ? Pas avec le temps de ces derniers jours. Les routes ont été rendus presque impraticables à cause de la pluie. De toute façon, ce sera plus rapide par le *steamboat*. Vous arriverez au quai de Saint-Charles dans le courant de l'après-midi. Le Dr Morrin vous y attendra avec le capitaine de milice. On se chargera de vous là-bas. Pour ce qui est de vos honoraires, ne vous inquiétez pas à ce sujet. Étant donné la situation, je n'aurai aucune difficulté à débloquer des fonds spéciaux pour l'occasion. Voici déjà un montant pour vos dépenses courantes. Des questions ?

Robinson et moi nous sommes regardés sans dire un mot. Tout avait été dit et de toute façon le ton du Surintendant

ne souffrait ni réponse ni refus. Il se leva et nous tendit la main à travers son bureau.

— Bonne chance, messieurs et tenez-moi au courant de vos développements.

Il se rassit à son bureau, se pencha sur la montagne de papier qu'il avait devant lui sans nous dire au revoir. Il ne nous restait plus qu'à nous lever et à nous éclipser. Nous nous sommes donné rendez-vous sur le quai au petit matin le lendemain.



## Livret 2

Quand j'arrivai au quai tôt le lundi matin, Robinson était déjà sur le bateau, assis sur la malle préparée par Ermatinger. Il était en train de charger ses deux revolvers, des Colts Dragoon tout neufs. En me voyant, il me fit un petit signe de tête. Voilà tout ce à quoi j'ai eu droit de la part de mon camarade. Robinson n'était pas un bavard, loin de là. Pendant toute la durée du voyage, nous avons à peine conversé sur les méthodes de travail que nous allions adopter ensemble. Pour le reste, quelques banalités sans plus.

Le Félicité du Richelieu était un solide bateau qui naviguait depuis quelques années sur le Saint-Laurent et le Richelieu. Nous sommes montés à notre cabine située au second étage. Après nous être débarrassés de nos bagages, nous sommes ressortis pour assister au départ. Le quai du marché Bonsecours était toujours aussi agité. Des carrioles se croisaient et se heurtaient parfois, des chevaux hennissaient, des débardeurs criaient en s'activant pour stocker des sacs et des caisses de toutes dimensions dans le pont inférieur, des enfants couraient partout en espérant chiper ici et là des morceaux de charbon ou du bois.

Le moteur à vapeur faisait déjà gronder le bateau. Puis, coup de sifflet et agitation des deux immenses pales situées de part et d'autre du bastingage. Et vogue la galère, nous étions partis ! C'était la première fois que je prenais le bateau et je trouvais le spectacle magnifique. Robinson se rendit immédiatement à la salle des repas, sans doute pour

se faire servir un whisky (il buvait sec !), l'heure matinale n'étant vraisemblablement pas un empêchement valable pour ses libations. De mon côté, je restai appuyé sur le bastingage, admirant la manœuvre pour sortir du port. Le temps s'était remis au beau, le soleil pointant à travers les nuages.

Je regardai défilér les paysages du grand fleuve. Le Félicité longea la rive et serpenta à travers les îles. Il n'avait pas besoin de beaucoup de tirant d'eau, cela paraissait évident. Des forêts de feuillus défilèrent, parfois un village avec son clocher d'église qui pointait vers le ciel. Je me souvins d'avoir eu une pensée pour nos ancêtres admirables qui s'étaient aventurés aussi loin de leur pays afin de fonder une nation à l'avenir incertain. Il avait fallu défricher, bâtir, labourer, semer, récolter, fonder une famille, oublier la leur qui était restée derrière. Oui vraiment, ils étaient des hommes courageux.

Après plusieurs heures de navigation, nous sommes arrivés à Sorel, qui s'appelait toujours à l'époque William-Henry. C'était déjà une ville importante avec ses chantiers navals et les industries qui gravitent autour : fabriques de machines à vapeur, de bouées, d'ancres, etc. Évidemment, le quai et la ville étaient fort animés. Beaucoup de jeunes hommes y descendirent afin de trouver du travail dans les chantiers. Ils portaient leur petit baluchon sur leurs épaules et de l'espoir plein les yeux, des Irlandais pour la plupart à en juger par leur accent. Le Félicité s'arrêta pendant plus d'une heure afin de charger et décharger du matériel. Quelques bourgeois embarquèrent, tout endimanchés, pour se rendre à Chambly ou ailleurs. Il était de bon ton à l'époque de

visiter la parenté en prenant le bateau. Plus propre, plus chic et plus rapide en l'occurrence.

Quand nous arrivâmes à Saint-Charles quelques heures plus tard, nous trouvâmes la même agitation sur le quai. Il est difficile de se figurer la quantité d'effets et le nombre de passagers qui débarquent et embarquent. Tous les produits de Saint-Hyacinthe et d'un grand nombre de paroisses de l'intérieur viennent à ses entrepôts sur le quai. C'est par cette voie sûre et facile que tous les marchands et une partie des cultivateurs des alentours envoient leurs produits et reçoivent leur marchandise. Plus loin, un autre quai accueillait les *horseboats* qui faisaient la navette entre Saint-Marc et Saint-Charles. On ne connaît plus guère aujourd'hui ces barges mues par la force hippomobile alors que deux chevaux actionnent des pales sur les côtés. Ces barges étaient assez vastes pour transporter, en plus des hommes et des marchandises, des chevaux et des bœufs.

L'église dominait les maisons et les entrepôts de son haut clocher.

Nous fîmes descendre la malle par des porteurs, nous contentant de transporter nos sacs de voyage. En débarquant, nous n'eûmes aucune peine à reconnaître notre hôte, le Dr Morrin. J'imagine que nous devions être reconnaissables également puisqu'il nous fit signe d'approcher. Arrivés à sa hauteur, je compris pourquoi un homme comme Ermatinger pouvait avoir de l'admiration pour lui. Il était grand et portait haut un front dégarni, un nez droit et des traits réguliers qui lui donnaient un air de noblesse, même s'il n'appartenait pas à l'aristocratie, loin de là. Il était né dans un petit village d'Écosse, ses parents

étant arrivés sans le sou au Canada alors qu'il n'avait que six ans, comme nous l'apprîmes plus tard de sa bouche. Il était élégamment vêtu de noir et portait le col dur.

— Silas Robinson, *please to meet you*, dit mon compagnon en lui serrant la main. *Superintendent Ermatinger sends his deepest regards.*

— Joseph Morrin, *It's my pleasure*, répondit le Dr Morrin.

Je lui tendis la main à mon tour et me présentai. Il me servit les mêmes amabilités en français cette fois, un français qu'il parlait fort déceimment avec un léger accent.

Enfin, il se tourna vers l'homme plus petit qui l'accompagnait. Ce dernier ne payait pas de mine dans son habit militaire usé couvert de médailles de pacotille. Le visage anguleux, le menton pointu et le nez aquilin le faisaient ressembler aux habitants de la région. Quand il nous sourit, sa bouche ouverte à moitié édentée laissait voir quelques dents décolorées par le tabac à chiquer.

— Cap'taine Narcisse Tétrot. À vot' service.

Les présentations faites, le Dr Morrin proposa de nous conduire immédiatement à notre auberge afin de nous débarrasser de nos bagages. Il préférait que nous nous dirigions le plus rapidement possible vers le manoir Debartzch qui était à une dizaine de minutes de marche. Selon lui, il était impératif d'examiner la « scène de crime », comme il l'appelait, avant le coucher du soleil, la lumière du jour étant toujours meilleure que celle des lampes à l'huile. Il demanda au capitaine de milice de trouver des hommes

pour transporter la malle dans la salle des habitants réquisitionnée pour l'occasion et de la préparer en vue de la réception des cadavres. Vraisemblablement, le Dr Morrin était un homme d'autorité sachant se faire obéir. Au surplus, il était fort bien organisé et avait tout prévu.

Nous déposâmes nos bagages à l'auberge, mais je gardai par-devers moi mon écritoire de voyage, sachant que j'aurais sans doute à prendre des notes. Robinson demanda s'il pouvait rencontrer celui ou celle qui avait découvert les cadavres. Le Dr Morrin envoya le capitaine Tétrot chercher la dame Drolet, une habitante de la paroisse.

Nous entreprîmes aussitôt de nous rendre au manoir Debartzch. Le bâtiment était enfoncé au fond d'un vaste terrain. On s'y rendait par une allée centrale entourée d'une rangée d'arbres plutôt fluets. Autrefois, on appelait cette allée la Voie Royale, mais elle n'avait plus rien de régaliennne. On m'expliqua par la suite que lors de la bataille de Saint-Charles, en 1837, les rebelles avaient coupé tous les beaux chênes de cette allée pour renforcer la défense du lieu. D'ailleurs, on pouvait encore apercevoir la base des troncs qui laissaient soupçonner la magnificence des arbres et donc de cette allée.

Le manoir était une vaste maison en bois à deux étages, de style palladien, dont la façade rectangulaire était ornée d'une galerie couverte. Elle avait fière allure avec son pignon central et ses deux étages alignant des rangées de hautes fenêtres. Arrivés près du manoir, nous vîmes un huissier qui gardait la porte. Un cordon était tendu à travers l'entrée auquel un panneau avait été suspendu où l'on pouvait lire : « défense de passer ». Un peu en retrait, sur la

gauche, on apercevait les ruines de l'ancien manoir de pierre où s'étaient retranchés les derniers combattants ; il avait été détruit par les soldats britanniques. Le nouveau manoir, lui, avait été épargné, mais sévèrement endommagé par les rebelles, surtout à l'intérieur. Égide Renaud l'avait racheté pour une bouchée de pain de son ami, le seigneur Debartzch, puis l'avait réhabilité.

Le Dr Morrin entra dans le bâtiment, mais Robinson prit la décision de faire le tour de la maison. Il voulait se faire une idée d'ensemble de la situation. Le parterre en avant de la maison était fermé par une balustrade en bois ouvragé. De l'autre côté du chemin, vers les terres, se trouvaient les granges et la partie cultivée de la ferme qui s'étendait jusqu'au petit coteau boisé. À l'arrière de la maison, on trouvait le jardin. Celui-ci était coupé en deux par une baissière et un ruisseau qui le traversait en biais pour se jeter dans la rivière, en sorte que la partie du jardin avoisinant la rivière formait une presqu'île. Au-dessus de ce ruisseau, il y avait un pont très élégant en bois terminé par un kiosque du haut duquel la vue s'étendait au loin sur la rivière et la campagne. Robinson examina très attentivement toutes les fenêtres et alla sonder la porte arrière. Rien ne laissait supposer de prime abord que quelqu'un ait pu s'introduire par effraction dans le manoir.

En revenant à l'avant, nous aperçûmes le capitaine Tétrot qui était accompagné d'une lourde paysanne vêtue de toile du pays, un bonnet blanc sur la tête. Lorsqu'elle nous sourit, on aurait dit une grimace.

— Voici Mme Drolet. Elle a découvert les corps. Dis-leur ce qui s'est passé. C'est des messieurs importants qui sont venus de la grande ville.

— S'cusez vos honorables. Je suis ben mal fagoté pour rencontrer des bonnes gens comme vous.

— *Don't bother with that*, lui dit Robinson. Comment tu as découvert le corps ?

— Ben, je m'en venais porter le beurre avant de me préparer pour la messe.

— C'était le dimanche ?

— Ben oui... J'avais la permission du curé. Parce que le beurre, ça n'attend pas, vous savez

— Quelle heure ?

— Ah ben là, je sais pas... C'était ben de bonne heure le matin, à la pointe du jour.

— Il devait être autour de 6h, ajouta Tétrot. Vous savez, les habitants icitte, ils n'ont pas d'horloge comme vous autres.

— Tu as vu quoi d'abord ? reprit Robinson.

— D'habitude, je frappe à la porte... ben fort... parce qu'ils m'entendent pas toujours, les bons bourgeois. Mais là, j'ai pas eu besoin. Quand j'ai frappé la première fois, la porte s'est ouverte toute seule.

— Elle n'était pas barrée ?

— Ben non. Ç'a ma surprise en sacristain ! Ils barrent toujours leur porte, les bons bourgeois, parce qu'ils ont peur de se faire voler. C'est vrai qu'y a de ben belles choses dans leur chaumière...

— Continue.

— Oui, bon... alors j'ai poussé la porte en criant « y a t'y que'qu'un ». Par trois fois, j'ai dû crier. Pas de réponse. Alors je suis entrée, puis là, j'ai vu le bourgeois par terre... avec tout le sang autour... Là, la chienne m'a poignée. J'ai lâché mon panier et le beurre est tombé sur la galerie... puis, je me suis mis à courir en criant : y est mort, y est mort.

— Et puis ?

— Et puis... ben pu rien. Les voisins d'en face sont sortis. Monsieur et madame Brodeur, des ben bonnes personnes, ben catholiques. Je leur ai dit ce que j'avais vu. Monsieur Brodeur est parti en courant avertir le cap'taine de milice. Puis c'est tout.

— Tu as touché à rien ?

— Comment ça « toucher à rien » ?

Robinson cherchait ses mots. Je repris sa question.

— Quand tu es entrée dans le manoir, tu n'as touché à rien, à part la porte bien sûr.

— Ben non, voyons, j'avais ben trop peur. Je me suis virée de bord, puis j'ai pris mes jambes à mon cou comme si le yabe me courait après.

Après ce récit coloré, nous laissâmes partir la bonne dame et entrâmes dans le bâtiment. Le spectacle qui se présenta à nous était désolant. Ce qui me frappa dès l'abord fut la quantité impressionnante de mouches malgré le temps frais d'automne. Ces sales bestioles savent toujours et rapidement trouver de quoi les satisfaire. Nous aperçûmes ensuite les deux corps gisant dans une mare de sang coagulé. Le premier, celui d'Égide Renaud, se trouva étendu face contre terre à quelques pieds de l'entrée, un trou dans son dos avait provoqué une large tache de sang sur ses vêtements. Puis, nous vîmes le corps de son épouse, Clémentine. Ce fut sans doute le spectacle le plus affreux qui m'ait été donné de voir. Son cadavre était affalé sur le côté, adossé à la cloison, les genoux repliés d'une bizarre de façon, une tache de sang descendant du mur jusqu'à elle. Ses yeux étaient ouverts et vitreux. Son visage reflétait la peur, je dirais même l'horreur. Voilà une expression que je n'ai jamais pu oublier.

Au milieu de la pièce, un fusil Bessy Brown et sa longue baïonnette ensanglantée gisaient là, sans doute l'arme des deux crimes. Pendant que le Dr Morrin se penchait déjà sur le premier cadavre, Robinson sortit une craie de sa poche et traça les contours des deux cadavres et du fusil sur le plancher. Ensuite, je le suivis dans ses investigations rapides dans la maison. À gauche, il y avait la salle à manger derrière laquelle se trouvaient, dans une aile donnant sur le jardin, le cabinet et la bibliothèque. Celle-ci était fort en

désordre. À droite, on pouvait apercevoir une pièce de campagne suivie d'un vaste salon. Nous montâmes à l'étage où se trouvaient les chambres à coucher. Rien de particulier à ce niveau. Nous descendîmes au sous-sol où se trouvaient les cuisines, les débarras, les entrepôts de légumes et de grains. Rien n'avait été déplacé non plus. Il appert donc que seule la bibliothèque ait été dévastée.

Revenus dans la partie où se trouvaient les dépouilles, Robinson me fit remarquer qu'un espace vide au-dessus du foyer correspondait à la forme du fusil du propriétaire du lieu. On s'était donc servi de son propre fusil pour assassiner Renaud et son épouse. Le Dr Morrin me demanda de prendre des notes. Je m'installai à une petite table de coin avec mon écritoire de voyage, l'ouvrit et préparai ma plume et mon papier. Le docteur fit d'abord le constat simple que les corps étaient froids, ce qui confirmait donc qu'ils étaient décédés depuis plus de 24 heures. L'état des deux cadavres à cet égard était similaire, laissant ainsi supposer que les décès s'étaient produits presque en même temps.

Robinson demanda s'il pouvait fouiller les poches du défunt et sans plus attendre entreprit de le faire. Il ne trouva rien de significatif, sinon une pipe qui s'était brisée dans la chute. Le docteur et Robinson retournèrent ensuite la dépouille sur le dos. La blessure avait été faite avec une telle violence que le corps avait été transpercé de part en part. Beaucoup de sang s'était écoulé du trou béant. Le docteur constata également que du sang avait coulé de sa bouche. Puis, Robinson et lui se mirent en frais de lui enlever ses vêtements, ne lui laissant que son caleçon. Ce qu'ils voyaient était suffisant pour affirmer que le sang

s'était agglutiné sur le devant du corps. Robinson en conclut immédiatement que le corps n'avait pas été déplacé et que Renaud était décédé dans la position où on l'avait trouvé.

La rigidité cadavérique avait presque disparu et la lividité avait commencé à apparaître à certains endroits : coloration bleu et violet sur l'abdomen, lèvres bleutées, etc. Le docteur Morrin a donc pu confirmer un créneau horaire pour le décès, soit dans la soirée du samedi 29 septembre. Il vérifia ensuite s'il y avait quelques ecchymoses ou traces de lutte sur le corps, mais ne trouva rien.

Ensuite, on s'intéressa au cadavre de l'épouse. La position de celle-ci intrigua Robinson. On aurait dit que la femme s'était assise lentement en restant adossée au mur, les jambes repliées sur le côté droit. Elle avait perdu un soulier dans la manœuvre. Après l'avoir fouillée, il aperçut un petit objet vraisemblablement tombé de sa main lors de sa chute. À l'examen attentif, il reconnut un petit soldat de plomb à moitié décoloré. Celui-ci avait tenu dans sa main un sabre, mais qui était cassé à sa base depuis longtemps sans doute. Il l'enfouit dans sa besace, comme il le fera plus tard avec tout objet qui lui semblait important.

Le Dr Morrin commença par fermer les yeux de la femme, puis la déplaça sur le côté avec l'aide de Robinson en prenant soin de ne pas effacer les traces de craie, la déshabilla en ne lui laissant que son caleçon. Le trou dans la poitrine, juste au-dessous du sein gauche n'en était que plus impressionnant sans les vêtements. Il constata là aussi que le corps n'avait pas été déplacé. Il évita de piétiner une flaque d'urine, résultat sans doute de la peur extrême de la

femme un peu avant sa mort. Enfin, à la différence de l'homme, elle avait des blessures défensives sur les avant-bras, comme si elle avait désespérément tenté de parer le coup fatal. Là aussi, la lame avait traversé le corps et s'était fichée dans le mur derrière, produisant un éclat de bois. Le coup avait été d'une extrême violence.

Les constats d'usage tiraient à leur fin quand on entendit des cris et de l'agitation à la porte. Robinson alla ouvrir et nous vîmes un homme en soutane. C'était le curé de la paroisse.

— Qu'est-ce que vous faites là-dedans ? dit-il en français avec un accent de France.

— *Our Job*, lui répondit sèchement un Robinson bougon.

— Nous avons sonné le glas depuis plus de deux jours et la levée des corps n'est pas encore faite. Vous n'avez pas le droit !

— C'est une scène de crime, monsieur le curé, lui dit le Dr Morrin qui s'était approché. Il est important de faire les constats d'usage avant tout autre chose.

— Quand allons-nous pouvoir récupérer les dépouilles ?

— Pas avant l'autopsie.

— L'autopsie ? Mais vous n'y pensez pas ! C'est un sacrilège ! Vous n'allez pas charcuter les cadavres de ces honorables paroissiens.

— Honorables ou pas, il le faut. Ce sont des crimes, monsieur le curé. Nous devons connaître tout ce qu'il y a à savoir des causes du décès avant d'enquêter.

Le curé n'avait pas encore regardé à l'intérieur. Ce qu'il vit le fit reculer d'un pas et mettre les mains sur ses yeux.

— Mais ils sont à moitié nus...

— Monsieur le curé, nous vous avertirons dès que nous en aurons terminé. Vous pourrez alors faire votre levée des corps. D'ici là, nous les transporterons dans la salle des habitants.

Le curé regarda à tour de rôle Robinson et le Dr Morrin, puis secoua la tête de découragement. Il tourna les talons, furieux, et repartit aussitôt vers son presbytère. Le docteur donna des ordres à l'huissier, lui demandant d'aller chercher une carriole, des toiles de lin suffisamment grandes pour envelopper les corps et deux panneaux de planche afin de les déposer dessus. Il l'envoya également quérir quelques villageois afin d'effectuer le transport.

La suite des événements se déroula hardiment. On enveloppa les deux corps dans les toiles de lin et attacha les deux extrémités avec de la corde de chanvre. Puis, on les plaça sur les deux panneaux de bois et les transporta dans la carriole tirée par deux chevaux. Robinson ferma la porte à clé et demanda à l'huissier de se relayer avec d'autres afin que le manoir soit gardé jour et nuit. Il allait revenir bientôt pour examiner plus attentivement la scène de crime.

Nous partîmes en procession vers la salle des habitants. Pour cela, il fallait prendre la grand-rue et dépasser l'église. Comme la brunante était déjà fort avancée, nous nous sommes munis de lampe à l'huile et de falots afin d'éclairer notre chemin. À cette époque, le village n'avait pour seul éclairage de rue que deux réverbères à l'huile près de l'église. Au fur et à mesure que nous approchions des maisons et des boutiques tassées les unes sur les autres, des villageois sortirent de leur maison pour regarder le cortège. Les hommes se découvraient, les femmes faisaient des signes de croix, certaines agitaient un chapelet. En passant devant l'auberge Baker, les bruits de voix se firent entendre à l'intérieur, mais aucun buveur ne sortit pour honorer le cortège.

Arrivés en face de l'église, le curé nous attendait avec quelques paroissiennes. C'est toujours à ces veuves que l'on demandait de préparer les corps pour les veillées funèbres. Elles avaient des bols et des linges dans les mains. Le curé prit la tête du convoi qui mena en face de la salle des habitants. Il y avait là des hommes et quelques femmes qui attendaient d'entrer.

— M'sieur le curé, on nous empêche d'entrer dans not' salle. Qu'est-ce qui se passe ?

— Ne vous en faites pas, ce n'est que temporaire. Vous savez tous ce qui est arrivé à notre honorable paroissien Égide Renaud et à sa douce épouse. Nous organisons la veillée funèbre dans cette salle.

— Pourquoi pas chez eux, dans leur manoir ?

Le curé répondit en se tournant vers le Dr Morrin et Robinson.

— Vous n’avez qu’à leur demander. On nous a empêchés d’avoir accès au manoir pour la veillée funèbre.

Après quelques cris de protestation, tout le monde se calma et la plupart baissèrent la tête lorsque les robustes paysans prirent les brancards sur leurs épaules et allèrent les déposer sur des tréteaux déjà montés au milieu de la salle. Leur disposition était stratégique, car ils étaient placés juste en dessous de pas moins de huit lampes à l’huile suspendues au plafond. L’appareillage éclairait la salle comme si nous étions en plein jour. De plus, des chandelles étaient positionnées à des endroits précis afin qu’elles puissent servir à l’occasion. Le Dr Morrin avait donné des ordres stricts au sujet de l’éclairage. Il lui fallait un éclairage parfait en vue de l’autopsie.

Ensuite, on éloigna les habitants de la porte gardée par un huissier. Robinson me proposa d’entrer mais je déclinai son invitation, peu empressé à assister au spectacle du charcutage d’un cadavre. Je restai à l’extérieur et en profitai pour parler avec le capitaine Tétrot. Celui-ci m’apparut rapidement comme étant un informateur de première main. Il habitait la région depuis toujours. Cultivateur de son métier, il occupait une terre qu’il entretenait avec soin. Il avait suffisamment de moyens pour posséder une maison au village en face de laquelle (il en était très fier) un mât avait été planté lorsqu’il avait été commissionné capitaine de milice deux années auparavant. Tétrot était un homme simple, presque analphabète (il savait à peine signer son

nom), mais roublard comme un renard. On disait de lui que c'était un « fin finaud ».

Une des premières choses apprises de lui fut que les Renaud ne faisaient pas l'unanimité au village ni dans la région d'ailleurs. Comme patron, Renaud était dur en affaire et payait peu ses employés. Tétrot me confia même en chuchotant qu'il faisait aussi des prêts usuraires à des taux élevés. Dans les campagnes, ce genre d'activité était considérée comme un grave péché qui devait être confessé lorsqu'on faisait ses Pâques. Il avait été un petit marchand « avant la guerre », comme Tétrot appelait les troubles de 1837. Depuis, on ne sait trop par quels moyens, il avait prospéré ici jusqu'à devenir le marchand le plus riche de Saint-Charles. Le capitaine ne voulut pas s'étendre sur la participation réelle de Renaud pendant la bataille de Saint-Charles. Il se contenta d'affirmer que c'était un bon loyaliste qui désapprouvait la rébellion. Son épouse également d'ailleurs.

— En tout cas, sur la politique, ils avaient l'air de bien s'entendre...

J'interrogeai le capitaine sur la famille immédiate du couple Renaud, me demandant si celle-ci avait été avertie. Selon lui, il ne restait qu'un frère à Renaud, lequel habitait on ne sait où, et quelques cousins éloignés. Par contre, Clémentine avait eu des enfants d'un premier mariage avec Armand Giroux.

— Qui est Armand Giroux ? lui demandai-je.

Le capitaine fut très surpris de constater que je ne connaissais pas cet homme illustre. Giroux avait joué un rôle actif pendant la Rébellion. Il avait participé à l'organisation de l'Assemblée des Six-Comtés à Saint-Charles, une assemblée qui avait, selon certains, donné le coup d'envoi à la révolte. Ce fut l'un des chefs de la rébellion ; il était mort peu après la bataille de Saint-Charles. Sur Giroux, je ne pus rien tirer d'autre de notre brave capitaine. J'étais moi-même trop jeune pour comprendre les enjeux réels de cette période tourmentée. Et ce n'était pas mon père qui allait me l'expliquer, lui qui avait toujours détesté se mêler de politique. De toute façon à Montréal, nous vivions les choses tout autrement qu'en région.

Quant à Éléonore Giroux, elle était la fille d'Armand Giroux et de Clémentine et seule parente immédiate du couple, du moins la seule connue du capitaine. Elle occupait une terre pauvre de l'arrière-pays après avoir épousé Herménégilde Parent.

— Je l'ai fait quérir dimanche. C'est toute une virée d'aller dans ce coin perdu. Elle crèche depuis hier ici au village chez les Comeau. Ils l'ont toujours bien aimé ; c'est comme une fille pour eux. Maudits rebelles, va !

C'est à cette période-là que je commençai à soupçonner les vieilles rancunes qui régnaient toujours dans ce village tant affecté par des événements vieux d'une douzaine d'années. Ce ne sera pas la dernière fois que nous aurions à nous y colleter, Robinson et moi. Selon Tétrot, Éléonore attendait que ce qui devait être fait soit fait. Elle irait ensuite chercher des vêtements au manoir afin d'apprêter les défunts convenablement.

Lorsque l'autopsie fut terminée, quelques heures plus tard, on fit entrer les veuves afin de préparer le corps pour la veillée funèbre. Tétrot alla chercher la fille de Clémentine. Il avait des consignes claires de la part de Robinson : l'amener au manoir, l'empêcher de toucher ou de déplacer quoi que ce soit, la limiter à prendre les vêtements nécessaires et repartir aussitôt.

Quand Robinson sortit de la salle des habitants, nous nous sommes aussitôt communiqué nos informations mutuelles, moi sur les Renaud et sur l'état d'esprit du village à leur égard, et lui sur l'autopsie. L'homme était mort par étouffement. C'était bien la baïonnette qui l'avait tué. Le coup lui avait été porté dans le dos et avait transpercé un poumon. Il était décédé noyé dans son propre sang. Selon toute vraisemblance, il s'enfuyait vers la porte d'entrée avant d'être atteint par le coup fatal. La femme avait été frappée de face au moyen du même instrument : un coup direct dans le cœur. Elle était morte presque instantanément, d'où le peu d'épanchement de sang. Le Dr Morrin avait confirmé que les marques aux avant-bras étaient effectivement des blessures défensives. Comme la femme avait un petit gabarit, ces efforts pour se défendre ont été parfaitement inutiles.

Le meurtrier (parce que Robinson penchait pour un seul assassin) était sûrement un homme. Et de plus, sans doute très fort ou du moins très énervé. Il se pouvait également qu'il ne soit pas très grand si l'on se fiait à l'angle d'entrée de la baïonnette dans la poitrine de la femme. Mais ce n'était que pure hypothèse ; tout dépendait en somme de la façon dont la femme était placée lorsque le coup fut porté.

Le Dr Morrin sortit bientôt. Le curé attendait toujours à la porte ; il l'interpella afin de savoir s'il pouvait entrer enfin.

— Il est à peu près temps que tout cela se termine. Nous ne pourrons même pas faire une véritable veillée funéraire à cause des multiples retards causés par votre “procédure”. Le corps commencera bientôt à sentir. La veillée se terminera demain matin et nous ferons des funérailles solennelles dans l'après-midi. C'est quand même une pitié qu'un tel homme ne mérite pas plus que ce que nous allons lui offrir. Il était tellement généreux pour notre paroisse... et le pire, c'est qu'il n'a pas pu recevoir l'extrême-onction. Oui, quelle pitié !

— Mais monsieur curé, ce n'est tout de même pas de notre faute s'ils ont été assassinés !

Le curé fit entrer les veuves qui se mirent aussitôt à l'œuvre. Tétrot revint bientôt avec Éléonore qui portait les vêtements des défunts. Je fus frappé par la beauté de cette femme. Elle devait avoir la fin de la vingtaine, des cheveux longs et ondulés d'un noir de jais, et surtout des yeux bleus-gris froids et perçants. Elle était plus grande que la moyenne, un peu épaisse dans ses vêtements de paysanne. Elle nous dévisagea avec colère et dit.

— Vous m'avez interdit l'accès au manoir de ma mère. Pourquoi ?

— Je vous offre mes plus sincères condoléances, lui dit le docteur Morrin.

— Merci ! Je peux y aller maintenant ?

— Oui évidemment. Entrez.

Robinson et moi nous nous sommes jeté un regard en coin. Elle n'avait pas l'air trop bouleversée par la mort de ses parents, c'était le moins que l'on puisse dire. Pas d'yeux rougis par la douleur de la perte, pas d'air accablé, pas de questions non plus sur les circonstances de leur mort. Un visage froid, presque indifférent. J'étais certain que Robinson allait bientôt l'interroger.

Comme personne n'avait plus rien à faire dans les parages, nous nous sommes séparés chacun de notre côté en laissant les quelques villageois attendre que la préparation des morts soit terminée avant de pouvoir aller faire une dernière prière au défunt. Ce n'était pas ce soir que nous allions en apprendre davantage sur le couple Renaud. Nous ne perdions rien pour attendre toutefois. L'avenir de l'enquête sur les crimes du manoir Debartzch allait nous réserver de nombreuses surprises.

## Livret 3

Le réveil à l'auberge fut on ne peut plus brutal. La servante cogna à la porte et entra sans attendre la réponse pour vider le pot de chambre et mettre de l'eau dans la baignoire. Des linges plus ou moins propres furent déposés sur le cabinet. Il devrait être autour de six heures et le tumulte de la grand-rue montait déjà à ma fenêtre : cris divers, bruit d'attelage, grincements de roues, cloches de l'église, coups répétés du marteau du forgeron, etc. J'avais passé une nuit exécrationnelle sur une paillasse trop mince. Les bestioles s'étaient amusées à me sucer le sang. Pendant la nuit, alors que j'avais fini par m'endormir, une rixe avait éclaté au rez-de-chaussée qui s'était prolongée dans la rue. Bref, je me levai ce matin-là renfrogné et bougon, me rafraîchit avec l'eau fraîche, me rasai et m'habillai rapidement.

Lorsque je descendis dans la salle de l'auberge, je vis Robinson déjà attablé, une tasse de thé devant lui. Il révisait ses notes et le dossier que je lui avais laissé la veille. Au contraire de moi, il semblait ravi de cette nuit : *slept like a baby*, me dit-il avec un semblant de sourire. Cet homme avait l'habitude de dormir à la dure et dans n'importe quelle situation, au contraire de moi. Nous commandâmes notre déjeuner, lequel arriva peu de temps après : crêpes épaisses cuites dans de la graisse de porc, saupoudrées de sucre du pays, un peu de lard salé, des pommes de terre et de la sauce blanche. Il nous a fallu plusieurs tasses de thé pour faire descendre ce repas copieux.

Nous nous sommes mis en frais de résumer la situation depuis que nous étions arrivés. Nous avons un homme, le notable le plus riche du village, sauvagement assassiné dans son manoir avec son épouse. L'attaque avait été brutale et sans doute improvisée, sinon pourquoi l'assassin se serait-il servi du fusil du propriétaire pour poser son geste ? Si les meurtres avaient été prémédités, il y avait bien d'autres moyens d'atteindre le même but : le poison, le pistolet, le couteau. De plus, n'aurait-il pas été préférable de l'assassiner à des moments plus opportuns, pendant un voyage, par exemple, lors d'une embuscade dans un lieu inhabité ? Ce n'est pas ce qui manquait dans la région. Enfin, l'utilisation d'une lame aurait été plus simple et plus facile en pleine nuit, pendant leur sommeil. Beaucoup de questions évidemment restaient encore sans réponse.

— Les faits sont capitaux, bien sûr, dit Robinson. Il faut être extrêmement minutieux afin de ne rien échapper ou oublier. Mais le plus important reste le mobile. C'est la clé : pourquoi ce meurtre a-t-il été commis ? Tant que l'on ne trouve pas de pistes sérieuses à ce sujet, nous n'avancerons guère. Nous devons en apprendre davantage sur cet homme et sur son passé.

Lorsque l'aubergiste arriva pour desservir, Robinson entreprit de l'interroger. L'homme était gros et massif, le visage bouffi rougi par le whisky. Il était plutôt du type jovial et emphatique. Il devait être très fort, ce qui était une nécessité dans son métier pour calmer les clients ou les jeter dehors.

— Le déjeuner était très bon. Le lit aussi. Une bonne auberge vous tenez... Monsieur ?...

— Albert... Appelez-moi Bert. Tout le monde m'appelle Bert. Le gros Bert, comme ils disent.

— Alors, Bert. Les affaires vont bien ?

— On n'a pas à se plaindre. Tant qu'il y aura des journaliers qui travailleront aux chantiers, je vais toujours avoir une bonne clientèle.

— Les habitants, ils viennent souvent chez vous ?

— On les voit surtout lorsqu'ils arrivent au marché sur la place, en face de l'église. Je vous dis qu'il y en a du chahut les samedis de marché.

— Il y avait du monde samedi dernier ?

— J'cré bien ! C'était la Saint-Michel !

J'ai dû expliquer à Robinson qu'à la Saint-Michel en campagne, tout le monde en profite pour faire des affaires, vendre ou acheter des bestiaux ou encore des terres, le marché étant un lieu idéal pour ces rencontres.

— Comme ça, tout le monde était au marché ?

— Certainement. Le tintamarre était encore pire que d'habitude. Le quai était chargé de marchandises qu'on embarquait et qu'on débarquait, les habitants arrivaient avec leurs vaches et leurs cochons bien gras, les bûcherons descendaient de la forêt avec leur carriole pleine de bois, des Sauvages sortis de leur trou perdu vendaient de la

vannerie, des étrangers étaient venus exprès pour faire la fête. Tous les *tramps* de la région en ont profité pour chaparder quelques bourses. En plus, ça faisait au moins trois jours qu'il pleuvait sans arrêt : les rues étaient boueuses, les égouts débordaient et la fange passait sous les planches de bois qui servaient de trottoir tant bien que mal. Vous auriez dû voir les belles dames qui faisaient les boutiques de la grand-rue en tenant leur robe au-dessus des chevilles pour ne pas la salir, leurs souliers tout crasseux, le chapeau de travers quand il ne tombait pas carrément dans la rue, emporté par les carrioles et les chevaux. Oui, certain. C'était tout un chahut !

Je voyais bien que le cerveau de Robinson travaillait à grande vitesse. Il emmagasinait tout ce que le gros Bert lui disait « pour considérations futures ». Il lui demanda.

— Dis donc, Bert, tu le connaissais bien, Renaud ?

— Bien ? Non, pas vraiment. C'était le genre de bourgeois qui ne venait pas dans mon auberge. Ce n'est pas un lieu assez bien pour les bonnes gens... Pourtant...

— Pourtant quoi ?...

— Renaud, ce n'est pas... Ce n'était pas quelqu'un de la haute, vous savez. Pas comme le seigneur Debartzch ou le seigneur Papineau.

— Il venait d'où alors ?

— À ce qu'il paraît, il était de La Présentation. Vous connaissez ce village ?

— Pas vraiment, non.

— Un trou entre ici et le village de Saint-Hyacinthe. Il paraît que son père avait fait son argent en vendant des peaux de castor. Il y en avait pas mal autrefois, des castors.

— C'est là qu'il est né.

— Je pense que oui. En tout cas, je ne sais pas grand-chose de lui. Il était marchand, il paraît.

— Pourquoi est-il venu s'installer par ici ?

— Encore là, je peux pas vous aider beaucoup. Je suis pas du coin non plus. Mais j'ai entendu des rumeurs à son sujet. À l'auberge, c'est la place pour les rumeurs, ça c'est certain. Renaud, c'était le gars des Anglais...

Le gros Bert se rendit compte qu'il parlait justement à un Anglais. Il se reprit.

— Excusez, mon bon monsieur. Je voulais pas vous offusquer.

— *It's nothing*, lui répondit Robinson. Continue...

— Renaud, c'était un loyaliste, un vrai, puis les patriotes l'ont pas mal amoché pendant des troubles. Ils lui avaient saccagé son magasin et Dieu sait quoi encore. En tout cas, c'est ce qu'on dit.

— Alors ?

— Alors, la rumeur dit qu'il s'est vengé en trahissant plusieurs patriotes, puis en faisant du chantage à d'autres. Il paraît qu'il a ramassé de grosses sommes d'argent, et des fermes même, en menaçant les habitants de les dénoncer aux autorités. C'est avec ce magot-là qu'il a commencé ses entreprises... c'est du moins ce qu'on dit. Mais c'est des rumeurs. En tout cas, il y en a qui le haïssait pour le tuer, ça c'est sûr!

— Pourquoi dis-tu cela?

— Il lui est arrivé quelque chose pendant la Saint-Michel. C'était l'après-midi, assez tard, j'avais fini de nettoyer et je me tenais en face de la porte en fumant ma pipe. J'ai vu passer la belle carriole de Renaud avec sa bourgeoise. Il revenait au manoir. À un moment, un homme que je ne connaissais pas est sorti de nulle part. Il avait les vêtements, les mains et le visage très sales. Il s'est approché de la carriole qui roulait lentement à cause de la foule. L'homme a saisi le bras de Renaud et lui a crié quelque chose. Puis, il lui a craché au visage. Renaud a pris son fouet et l'a battu jusqu'à ce qu'il le lâche. L'homme a quand même continué à crier après lui. Quand Renaud a disparu, il a tourné les talons et s'est dirigé vers le quai.

— Sais-tu ce qu'il criait?

— Non j'étais trop loin. Mais il avait l'air furieux, ça c'est sûr. Besoin d'autres choses ?

— Non merci, Bert.

Robinson sortit quelques pièces de sa besace et les jeta nonchalamment sur la table. Le montant couvrait largement les dépenses de la nuit et du déjeuner et même davantage. Beaucoup plus, même.

— Merci bien mon bon monsieur, vous êtes toujours le bienvenu ici, dit le gros Bert en souriant de toutes ses dents jaunies. Il se retira à reculons en courbant la tête.

C'est ainsi que j'ai appris l'une des règles de base du détective Robinson : tout renseignement se paye rubis sur l'ongle.

Robinson décida d'aller aux funérailles du couple, non par curiosité, mais bien parce qu'il s'attendait toujours à apprendre beaucoup de choses dans ces occasions. Il lui était même arrivé de voir le meurtrier s'afficher à la cérémonie, par bravade ou orgueil. Il n'avait jamais compris pourquoi les criminels étaient si idiots la plupart de temps. Par contre, en bon anglican, il lui répugnait souverainement d'assister à une cérémonie « papiste », comme il le disait. Dans ce cas-ci, il allait faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Nous nous présentâmes à la salle des habitants. Des rideaux de crêpes noirs encadraient l'entrée et des fleurs violettes reposaient sur les côtés. Les portes étaient grandes ouvertes malgré la fraîcheur du temps. Une vague odeur d'œufs pourris ou de viande froide macérant dans son sang régnait dans la pièce. Les effluves étaient encore supportables, mais il commençait à être temps de s'occuper des cadavres. L'homme et la femme avaient été revêtus de leurs plus beaux atours. Des chapelets enlaçaient leurs

doigts nouveaux. Ils ne portaient pas de souliers ; que des pantoufles. La femme arborait une coiffe blanche. Quand nous arrivâmes, on venait de terminer la récitation de plusieurs chapelets. Les corps furent déposés dans des cercueils en planche de bois blanc. Il n'y avait plus qu'à mettre les couvercles.

Le curé arriva enfin pour la levée des corps. Il avait fait les choses en grand pour l'occasion, amenant avec lui plusieurs enfants de chœur et quelques chantres. Quelques dames encore présentes se réunirent derrière le curé afin de marmonner les dernières prières. Puis, de solides gaillards habillés en noir entrèrent, allèrent refermer le cercueil avec quelques chevilles de bois et entreprirent de les transporter sur leurs épaules à pied jusqu'à l'église. L'un des cercueils était nettement plus lourd que l'autre si l'on se fiait aux grimaces des porteurs. Ils descendirent avec précaution les quelques marches de la salle des habitants précédés du curé, des enfants de chœur et des chantres qui entonnèrent à pleins poumons des cantiques funèbres en faussant allègrement. Quelques paroissiens attendaient de se mettre en file derrière le groupe pour la procession vers l'église.

La fille de Clémentine Renaud, Éléonore, était au premier rang du convoi, tenant par la main un jeune enfant de sept ou huit ans. Le pauvre était bien seul, car ce jour de semaine (nous étions mardi), il n'était pas question que les enfants manquent un jour d'école pour des funérailles. D'ailleurs, très peu d'habitants des alentours se présentèrent à la cérémonie. Il y avait tant à faire à cette période de l'année sur une ferme : terminer les récoltes, rassembler les bêtes afin de les mettre dans leur enclos, nettoyer le potager, faire le grand lavage de la maison et la préparer

pour le temps froid. On avait tant à faire ! Et puis, on ne peut pas dire que beaucoup regrettaient la mort de Renaud, au grand déplaisir du curé d'ailleurs qui n'a pas manqué de mentionner les absences en chaire.

Quand tout le monde fut entré dans l'église, elle était à peine remplie aux trois quarts, ce qui devait contraster avec les dimanches ordinaires. Cette église était superbe, à mes yeux du moins. L'architecture extérieure, très élégante, se recouvrait de pierres grises de Terrebonne. Un fronton classique sculpté surmontait l'entrée centrale. Un œil-de-bœuf au sommet du pignon allégeait l'ensemble. Le toit en fer blanc et le clocher fléché percé de fausses fenêtres en ogive sur deux étages donnaient le plus bel effet.

L'intérieur était à l'avenant : stucs sculptés, colonnades jouxtant l'autel, boiserie foncée des stalles du chœur et des bancs contrastant avec la couleur pastel et les dorures des plafonds. Vraiment, on avait dû mettre beaucoup de temps, de travail et surtout d'argent pour la construire. J'appris un peu plus tard qu'il fallait remercier le seigneur Debartzch pour cet ouvrage. Il avait non seulement fourni le terrain nécessaire à l'agrandissement de l'ancienne église, mais aussi les plans d'architecte et, évidemment, une partie des sommes requises.

Le curé avait mis les formes pour l'occasion. Les trois autels avaient été recouverts de noir. Les ornements les plus beaux avaient été sortis, noirs avec des filets d'argent. Quelques chandeliers en argent que l'on exposait seulement à Noël ou à Pâques trônaient en avant. Le bedeau avait fait sonner deux cloches. Pas moins de quarante cierges éclairaient l'église même si nous étions en plein jour. Deux

vicaires accompagnaient le curé, dont un qu'on avait fait venir expressément de la paroisse voisine pour l'occasion. Une dizaine d'enfants de chœur et trois chantres meublaient également l'abside.

Le sermon du curé fut dithyrambique. Égide Renaud était un homme de grande foi qui avait toujours fait ses Pâques et respecté la religion. Toujours généreux envers ses semblables, il l'avait aussi été envers la paroisse puisqu'il avait donné quelques terrains pour faire agrandir l'école. Son épouse aussi était une bonne catholique qui s'occupait des pauvres. Tous les ans pendant la période de Pâques, elle rassemblait les nécessiteux de la paroisse pour un grand dîner dans son manoir. C'était une femme exemplaire, fidèle à son mari. Pendant le sermon, on entendait de nombreux fidèles glousser ou chuchoter en riant. Vraisemblablement, le portrait que le curé brossait du couple Renaud ne semblait pas correspondre tout à fait avec la réalité.

Lorsque la cérémonie fut terminée, que l'on eut encensé les défunts et récité les dernières prières, des hommes entreprirent de descendre les deux cercueils dans la crypte. C'est là et non dans le cimetière que l'on enterrait les personnes les plus méritantes ou les plus riches, ce qui souvent revenait au même. Puis, l'église se vida progressivement. Robinson attendit qu'Éléonore sorte à son tour. Il lui demande s'il pouvait avoir une conversation avec elle. Pas plus avenante que la veille, elle accepta de mauvais gré. Elle envoya son enfant regarder partir le *steamboat* amarré au quai.

– Encore une fois, Madame Parent, je vous offre mes sympathies. C’est toujours pénible de perdre un membre de sa famille.

Éléonore ne répondit pas à cette marque de politesse.

– Votre mari n’est pas avec vous ?

– Il avait trop de choses à faire sur la ferme.

– Et aucun autre membre de la famille vous accompagne ?

– La parenté de ma mère habite trop loin. Le déplacement n’était pas possible dans un temps si court.

– il me semble avoir entendu dire que vous aviez des frères et des sœurs ?

Lorsque Robinson mentionna ses frères et sœurs, le visage d’Éléonore se durcit davantage.

– J’avais une sœur ; elle est décédée. Pour ce qui est de mon frère, je n’ai pas eu de nouvelles depuis très longtemps, en fait depuis qu’il a été mis en pension à Montréal.

– C’est-à-dire ?

– Au moment où ma mère s’est remariée avec ce... ce...

Éléonore semblait furibonde, incapable même de prononcer le nom de son beau-père. Elle continua.

– Il ne voulait pas avoir d'enfants dans les jambes ; il s'est donc débarrassé de nous. Il a envoyé mon frère en pension très loin. Pauvre Zacharie ! Il n'avait que 12 ans. Vous vous rendez compte ?

– Et vous ?

– J'ai fait ce qu'il y avait de mieux à faire : me marier le plus vite possible et partir loin d'eux. Mon époux a réussi à s'installer sur une terre inoccupée dans l'arrière-pays. Nous avons travaillé très fort pour la défricher et pour construire notre chaumière.

– Vous auriez pu rester et vous installer avec eux. Vos parents étaient riches et le manoir assez grand pour vous recevoir.

– Je ne voulais rien leur devoir et en particulier à cet... à cet homme. De toute façon, il ne voulait rien me devoir non plus. Je suis même certain qu'il ne m'a rien légué.

– Ah non ?

Éléonore regarda Robinson d'un air sombre.

– Et votre mère ? Vous lui en vouliez ?

– Oh, ma mère ! Je ne sais pas quoi vous dire. Du temps où elle était encore avec mon père... mon vrai père je veux dire... elle s'est bien occupée de nous.

Robinson attendit la suite, mais c'est tout ce qu'Éléonore voulut bien lui dire de sa mère.

– Pouvez-vous venir au manoir pour vérifier s'il manque des objets qui auraient appartenu aux défunts ?

– Vous soupçonnez un cambriolage ?

– Pour le moment, je laisse encore toutes les pistes ouvertes.

– Malheureusement, je ne pourrai vous être d'aucune utilité. La dernière fois que j'ai mis les pieds au manoir, c'était en 1838 au moment de la cérémonie de leur mariage.

– Vous n'y êtes jamais retourné ?

– Jamais ! Oh oui... hier, lorsque je suis allée chercher des vêtements.

– Si je comprends bien, vous ne semblez pas trop malheureuse de leur mort.

Éléonore se contenta de regarder Robinson de ses yeux gris et froids sans lui répondre.

– Merci madame Parent. Je vous recontacterai. Tenez-vous à ma disposition.

– Où voulez-vous donc que j'aille ?

Éléonore appela son gamin : « Armand ! Viens ici ! On s'en va ». L'enfant arriva en vitesse. Ils détachèrent le cheval et embarquèrent tous les deux sur le siège de la carriole en bois de pin. « Je peux tenir les rênes, maman ? » « Pas

maintenant», lui dit-elle. Puis, ils repartirent vers leur chaumière. Robinson regarda la voiture caracolier lentement jusqu'à ce qu'elle disparaisse à ses yeux. Comme d'habitude, j'étais incapable de deviner ce qui pouvait se passer dans la tête de mon compagnon.

\*\*\*

Le soir, nous nous retrouvâmes chez le Dr Morrin. Il nous avait invité pour le souper. Sa maison était légèrement excentrée et donnait sur les rives du Richelieu. Il l'avait racheté des héritiers d'un des patriotes, médecin lui aussi, mort d'épuisement après avoir été emprisonné à Montréal lors des troubles de 1837. La maison était construite de pierres grises, plutôt grande, avec deux portes à l'entrée, l'une servant à la clientèle du médecin, l'autre introduisant dans la maison. On trouvait quatre fenêtres sur la façade au rez-de-chaussée et quatre autres à l'étage, dont deux en chien-assis.

L'intérieur était vaste et richement décoré : tapis, rideaux, papier peint et peinture de couleurs. De nombreux miroirs permettaient de refléter la lumière des lampes et des bougies. Le salon où nous fûmes reçus comportait tapis de Bruxelles, sofa, fauteuils en acajou, lustres, garnitures de cheminée, portraits et même un piano forte.

À notre arrivée, le capitaine Tétrôt était déjà là. Le Dr Morin tint à nous présenter ses six enfants disposés en rang d'oignon à côté de la gouvernante anglaise à l'œil sévère. Ils étaient tous habillés à la dernière mode. La plus vieille

devait avoir près de 15 ans et le plus jeune 4 ou 5 ans. Au claquement de main de la gouvernante, il se dirigèrent en bon ordre vers la cuisine où leur repas les attendait. Nous nous installâmes dans la grande salle à manger dont la table ovale était dressée pour l'occasion de couverts luxueux : faïence anglaise pour la vaisselle, coutellerie en argent, chandeliers sculptés dans lesquels étaient plantées des bougies à la cire d'abeille. Le repas fut concocté par une cuisinière hors pair et arrosé de vin fin importé de Bordeaux. Décidément, le Dr Morrin savait recevoir et bien sûr en avait les moyens.

À la fin du repas, nous nous déplaçâmes vers le salon et appreciâmes quelques liqueurs capiteuses. Le Dr Morrin débuta la conversation par le sujet principal qui nous avait réunis chez lui.

– Alors messieurs ! Où en sommes-nous avec l'affaire ?

– À ses tout débuts, répondit un Robinson circonspect.

– Avez-vous pu en apprendre davantage sur les raisons de ces actes insensés ?

– Eh bien moi, j'ai fait ma petite enquête dans les alentours, répondit de capitaine Tétrôt. Samedi dernier, c'était la Saint-Michel. Il y a eu beaucoup d'étrangers en ville, beaucoup de tramps aussi qui furetaient ici et là.

– Avez-vous des informations précises à ce sujet ? demanda le Dr Morrin en s'adressant à Robinson.

– Pour le moment, j'en suis encore à me demander pourquoi Renaud a été tué.

– C'est pourtant simple, répliqua Tétrôt. Des cambrioleurs sont venus dans le manoir en profitant du brouhaha de la fête. Ils ont été surpris, puis... Couic ! (Le capitaine fit un geste significatif avec son doigt sous sa gorge).

– Oui, c'est possible, répondit Robinson, bien que cela m'étonnerait qu'ils aient été plusieurs.

– Pourquoi ?

– À cause de l'arme utilisée, une arme improvisée, la même qui a servi pour l'assassinat des deux personnes, ce qui n'aurait sans doute pas été le cas s'ils avaient été plusieurs assassins.

– À moins que l'un deux n'ait été qu'un simple observateur, rétorqua le Dr Morrin.

– Possible aussi. Mais j'ai des doutes si l'on se fie à la position des cadavres. Renaud a voulu s'enfuir, mais il n'a pas eu le temps d'atteindre la porte. On l'a frappé dans le dos avant.

– Et la femme ?

– Elle avait été témoin du meurtre ; elle ne pouvait pas rester en vie.

– Donc, reprit Tétrôt, il s'agirait d'un seul cambrioleur qui aurait été surpris ?...

Il suspendit aussitôt sa phrase afin de ménager son effet. Puis, il ajouta d'un air goguenard.

– Alors... je sais qui c'est.

Nous nous regardâmes tous les trois sans trop comprendre ce que le capitaine voulait dire.

– On m'a dit qu'un voyou connu au village se promenait autour du manoir dans l'après-midi du samedi. Selon mes informateurs, il est même entré dans le jardin et se serait rendu jusqu'au kiosque derrière l'immeuble.

– Est-ce qu'on l'a vu pénétrer dans le manoir ou en sortir par la porte de devant ?, dit Robinson sachant que c'était la seule entrée possible après avoir examiné les lieux à son arrivée.

– Non, bien sûr. Mais il était aux alentours, c'est certain.

– Pour ce qui est de l'hypothèse du cambrioleur, il y a un problème important : il ne semble pas que quoi que ce soit ait été volé. La seule pièce en désordre était la bibliothèque, les étagères ayant été partiellement vidées de leur contenu, plusieurs ayant même été déplacées du mur. Je ne crois pas qu'un voleur, même instruit et cultivé, se contenterait de dérober des livres.

– Cela vaut peut-être la peine d'aller fouiller la chambre du gamin, dit Tétrôt.

– Sans doute. Vous le connaissez ?

– C’est un jeune irlandais qui est hébergé par les bons Frères.

Devant l’air perplexe de Robinson, le Dr Morrin expliqua que les Frères des Écoles Chrétiennes (évidemment bien connu et apprécié aujourd’hui) était une communauté qui venait à peine de débarquer au Canada. Les frères étaient des éducateurs très rigoureux qui faisaient déjà beaucoup de bien aux enfants miséreux à Montréal et à Québec. Une nouvelle loi des commissions scolaires avait été édictée quatre ans auparavant en vue de créer un régime scolaire basé sur les paroisses. On voulait mettre en place un système reposant sur les principes religieux mieux adapté aux besoins des ruraux. Le docteur venait d’arriver lorsque le curé de la paroisse fit appel à l’évêque pour qu’il envoie des enseignants catholiques. L’évêque fit pression auprès des Frères des Écoles Chrétiennes pour qu’ils viennent s’installer à Saint-Charles. La paroisse avait prélevé une taxe spéciale auprès des paroissiens afin de faire ajouter un étage à l’école existante. Le deuxième étage serait le lieu de résidence des Frères. Trois d’entre eux venaient tout juste de s’installer au printemps et on avait accueilli en septembre des petits garçons de trois niveaux.

En plus de s’occuper des enfants des paroissiens, les frères avaient adopté quelques garçons handicapés. Ceux-ci logeaient avec eux dans leur résidence au-dessus de l’école. Le jeune irlandais dont parlait Tétrôt était muet. Il n’avait jamais dit un mot depuis qu’il avait été trouvé errant dans les rues du village il y a deux ans. Il avait maintenant seize ans. Tétrôt continua.

– Je pense qu’il faudrait aller fouiller dans sa chambre. Il y cache peut-être son butin.

– C’est une idée, dit Robinson. J’irai dès demain matin.

Tétrôt s’attendit peut-être à ce que Robinson lui demande de l’accompagner. Après tout, n’avait-il pas découvert le coupable ? Or, lorsqu’il comprit que Robinson n’en ferait rien, il prit son air le plus renfrogné tout en continuant à vider plusieurs verres de liqueur. Robinson de son côté ne semblait pas convaincu de la culpabilité du jeune irlandais, cela me sembla évident. Mais comme il ne fallait écartier aucune piste comme il me le disait souvent, il accepta de faire cette démarche.

La fin de la soirée se termina par quelques commentaires banals et nous sommes repartis de notre côté en promettant au Dr Morrin de le tenir au courant.



## Livret 4

Le mercredi 3 octobre, nous allâmes à l'école afin de chercher le jeune irlandais pour l'interroger. Nous fûmes reçus par le frère responsable de l'établissement, le frère Zozime, qui abandonna temporairement sa classe pour l'occasion. Il nous invita dans la petite cuisine à l'étage et nous offrit le thé. Le frère Zozime était paré de vêtements typiques des Frères Lasaliens, soit la soutane noire et la collerette rectangulaire fendue au milieu. Il avait l'air affable et parlait avec un accent de France.

— Puis-je connaître le but de votre visite ?

— Vous savez sans doute ce qui s'est passé au village samedi dernier, lui répondit Robinson.

— Oui, les deux meurtres. C'est vraiment affreux ! Nous avons prié pour leur âme tous les jours depuis ce temps.

— Je suis chargé par le juge de paix de faire une enquête afin de retrouver le ou les coupables.

— C'est assurément une bonne chose et j'espère que vous réussirez. Ce genre de crimes ne peut rester impuni.

— Dites-moi, frère Zozime, votre communauté est installée au village depuis longtemps ?

— Depuis peu. Nous sommes arrivés au milieu de l'hiver dernier et nous nous sommes mis tout de suite à la tâche. Il

y a tant de choses à faire, vous savez. Tous ces enfants étaient presque laissés à eux-mêmes.

— Pourtant, il y a bien quelques écoles au village.

— Oui, deux au village, l'une pour les garçons et l'autre pour les filles. Il y a aussi une école de rang. Mais les enseignements qui s'y donnent laissent grandement à désirer. Les instituteurs et les institutrices sont eux-mêmes pratiquement ignorants. On se contente de fournir aux enfants de l'information afin d'être de bons cultivateurs ou de bonnes ménagères. De plus, les instituteurs sont des libéraux notoires qui distillent des idées révolutionnaires, de celles qui ont justement abouti aux rébellions de '37-'38. Voilà pourquoi l'évêque nous a demandé de venir prendre en main l'éducation de ces pauvres garçons.

— J'ai aussi compris que vous ne vous occupiez pas seulement de l'enseignement primaire.

— Oui effectivement. On vous a bien renseigné. Notre fondateur, le bon Jean Baptiste de La Salle, avait comme préoccupation de s'occuper avant tout des enfants pauvres et miséreux. Nous faisons de même, selon ce que notre maître et modèle nous a enseigné.

— Vous acceptez donc quelques enfants en pension ?

— Nous accueillons trois enfants avec un handicap. Ils sont logés dans un dortoir à la résidence.

— Nous voudrions parler à l'un d'eux.

— Qui donc ? dit le frère Zozime avec un air surpris.

— Nous ne connaissons pas son nom. Il est irlandais et doit avoir à peu près une quinzaine d'années.

— C'est Ian, Ian Johnson. C'est du moins le nom que nous lui avons donné.

— Pourquoi est-il avec vous ?

— Lorsque nous avons rencontré Ian pour la première fois, il errait dans le village et couchait on ne sait où. Il était connu ici comme étant un petit voleur qui chapardait de la nourriture au marché. On se méfiait de lui parce qu'il ne parlait pas. Nous avons décidé de le prendre avec nous et de lui fournir gîte et nourriture. En contrepartie, il fait pour nous de menus travaux. Il est très habile de ses mains, vous savez.

— Je voudrais le voir.

— Mais pourquoi donc ?

— J'ai quelques questions à lui poser.

Le frère Zozime paraissait très dubitatif, se demandant quelle position adopter vis-à-vis de cette demande. Il finit par accepter que nous le rencontrions.

— Je vais demander au frère Oremus d'aller le chercher. C'est surtout lui qui s'occupe d'Ian. Il lui donne des leçons d'écriture et de lecture.

Le frère Zozime se leva immédiatement en nous demandant de les attendre à la cuisine. Le bref portrait que le bon frère nous avait brossé du garçon irlandais n'était guère encourageant pour lui. Elle confirmait la réputation de tramp qu'il traînait avec lui, selon le capitaine Tétrot.

Quelques minutes plus tard, deux personnages aussi différents l'un de l'autre qu'il soit possible d'imaginer entrèrent dans la pièce. Nous avons d'abord vu le jeune irlandais : un visage carré, des taches de rousseur sur les joues, une tignasse rousse bouclée et des yeux très bleus nous regardaient sans crainte apparente. Il faisait plus grand que son âge et nous semblait bien musclé. L'autre personnage était à peine plus grand que l'Irlandais, le corps maigre, les membres noueux, le gabarit tout en nerfs. Il avait les cheveux bruns lisses et portait une barbe qui lui faisait un collier sous le menton, à la manière des paysans de l'époque. Ses yeux bruns avaient quelque chose de bizarre, comme si un léger strabisme le faisait regarder toujours ailleurs. C'est lui qui prit la parole en premier.

— Je suis le frère Oremus. Vous voulez parler à Ian ?

— En effet, je voudrais l'interroger à propos des événements de cette semaine : les crimes du manoir Debartzch.

À ces mots, tout le visage du frère se contracta, comme s'il avait été pressé dans un étau. Il nous regarda, puis regarda Ian.

— Mais qu'a-t-il donc à voir avec ces... ces... événements ?

— Je n'en sais rien encore. Je voudrais fouiller ses affaires.

Pendant tout ce temps, l'Irlandais ne semblait pas écouter. Il regardait par la fenêtre. Robinson demanda au frère s'il comprenait ce qu'on disait.

— Il entend bien les bruits et les paroles. Ça, c'est certain. De là à comprendre les conversations, c'est une tout autre chose.

— Pouvez-vous nous conduire au dortoir s'il vous plaît ?

Le frère sembla plutôt désespéré. Il secoua la tête comme pour signifier que la situation était insensée, mais il nous conduisit quand même dans le dortoir au bout du couloir où se situaient les chambres des frères. Robinson alla directement vers la commode qui servait de fourre-tout aux enfants. Il déplaça systématiquement et avec précaution les vêtements et trouva facilement quelques objets qui semblaient ne pas avoir leur place dans un tel meuble. Il prit dans ses mains deux belles cuillères en argent et un collier, plutôt un pendentif auquel était accroché un camée du meilleur goût.

Lorsqu'il se retourna et montra au jeune homme ce qu'il venait de trouver dans la commode, celui-ci se jeta littéralement sur lui avec un cri de rage. Robinson l'arrêta aussitôt avec une prise de cou qui le calma instantanément. Il le retourna, prit une corde dans sa besace et lui attacha les mains derrière le dos. Le jeune homme pleurait à chaudes larmes.

— Vous ne pouvez pas faire ça, dit le frère Oremus. Ian est un bon garçon. Comment aurait-il pu faire une chose pareille ?

— Nous verrons, mon frère. Nous verrons.

Le frère Oremus se tourna vers Ian et lui dit.

— Ne t'inquiète pas. Tout va s'arranger.

Le jeune Irlandais avait cessé tout désir de résistance. Il précéda Robinson la tête basse, résigné. Nous l'avons amené dans la salle des habitants qui servait aussi à l'occasion de cour de justice. Derrière la salle, on trouvait un bureau servant accessoirement au juge de paix. On y entreposait des dossiers de police et de cour, lesquels étaient peu nombreux dans ce village rural : des poursuites pour dettes non remboursées, des compensations monétaires pour des rixes, une ou deux condamnations pour vol, mais jusqu'à maintenant aucun meurtre. Sur la gauche, on trouvait un réduit ayant déjà servi de débarras que l'on avait transformé en cellule. Elle servait essentiellement à faire dessaouler les ivrognes. C'est dans cette pièce que Robinson enferma Ian Johnson.

Lorsque nous arrivâmes avec le prisonnier, le Dr Morrin était au bureau en train de rédiger quelques documents. Une femme d'un certain âge attendait, assise sur un banc. Il dit à Robinson en désignant la femme que c'était la cuisinière du manoir. Son nom était Dorida Lussier. Au village, tout le monde la connaissait sous le nom de la Veuve Lussier. Robinson s'approcha de la veuve qui le

regardait d'un air farouche. Ce jour-là, il portait une redingote rouge.

— Tiens, encore un de ces maudits soldats anglais, dit entre ses dents la veuve.

Il fallut quelques secondes à Robinson pour se rendre compte que la couleur de sa redingote lui rappelait les soldats britanniques que les habitants avaient baptisés « Habits Rouges ». Évidemment, après ce qui s'était passé au village autrefois, on ne pouvait faire autrement que de les détester.

— Je ne suis pas un soldat, madame, mais un policier.

— C'est pareil !

— Pas tout à fait.

Robinson s'approcha doucement et vint s'asseoir sur le banc à côté d'elle avec une extrême délicatesse pour un homme de sa corpulence. Il lui prit la main malgré une certaine résistance de la part de la femme.

— Je suis ici pour vous aider.

Malgré son air méfiant, elle n'enleva pas sa main. Robinson continua à lui parler doucement.

— Je trouve affreux ce qu'on vous a fait subir ici au Canada. Il y a plein d'Anglais qui n'étaient pas d'accord avec ça. Nous ne sommes pas tous pareils, vous savez.

— C'est qu'à c't'heure, j'ai pus de mari à cause de la maudite guerre avec les Anglais. Je lui avais pourtant dit qu'y fallait pas qu'y s'en mêle de c't'affaire-là. C'est pas bon pour nous, que je lui ai dit. Y s'était fait monter la tête par les bourgeois de Québec et de Montréal. À c't'heure, il est dans le cimetièrre, pis moi je me retrouve toute seule à tirer le yabe par la queue.

Robinson n'arrivait pas saisir la moitié de ce que la vieille lui disait à cause de son accent à couper au couteau. Il m'arriva d'être obligé de lui « traduire » certaines phrases.

— Vous habitez seule ?

— Je reste chez ma fille. C'est des cultivateurs, mais y sont pauvres comme Job. C'est pour ça que je fais la cuisine au...

Elle s'arrêta de parler, comme si elle prenait conscience d'un coup qu'elle ne mettrait plus jamais les pieds au manoir. Elle reprit.

— Qu'est-ce que je vas faire maintenant ? C'est qui qui va reprendre le manoir ? Y vont'y vouloir m'engager ? En tout cas, je veux reprendre ce qui est à moi. Y a encore quelques casseroles à moi dans la chaumière. Je voulais savoir quand je pourrais y aller.

— Bientôt, madame, bientôt. Vous y faisiez la cuisine depuis longtemps ?

— Depuis une couple d'années, je cré ben.

— Vous étiez là tous les jours ?

— Oh, non ! Pas le dimanche en tout cas. Je préparais des choses le samedi soir pour le lendemain, pis la bourgeoise faisait le reste. Le dimanche, c'est sacré. On travaille pas le dimanche.

— Cela veut dire que vous étiez là samedi dernier ?

— Non. C'était la Saint-Michel. Mon bourgeois étaient parti avec sa bourgeoise faire des affaires à William-Henry pour toute la journée. Il n'était pas pour me payer à rien faire. C'était pas son genre !

— Ils vous ont dit quand ils devaient revenir ?

— Ben Non, voyons ! Y'avait pas de comptes à me rendre.

— Quand vous alliez faire la cuisine au manoir, c'était pendant toute la journée ?

— Je m'occupais pas du déjeuner. Faire des crêpes, c'est pas bien malin. J'arrivais avant le dîner, je m'occupais aussi du souper, pis je repartais quand j'avais fini de laver la vaisselle.

— Quel genre de personnes étaient vos employeurs ?

— Quossé vous voulez dire ?

— Est-ce qu'ils étaient gentils, méchants, généreux ou ... (Robinson cherchait le mot que je lui soufflai) pingre ?

— Bah, c'était des bourgeois qui avaient de l'argent et qui en donnaient le moins possible.

— Vous n'étiez pas bien payé ?

— Pas tellement, non. Au moins, je pouvais garder des restants de nourriture. Ça faisait bien mon affaire.

— Comment vous traitaient-ils ?

— Ben, ça je peux pas dire. J'avais pas affaire au bourgeois ; je le voyais pas souvent. La bourgeoise, elle était correcte avec moi.

— Est-ce qu'ils se disputaient souvent ? (comme la veuve ne comprenait pas, je lui suggérai le mot « chicaner »). Est-ce qu'ils se chicanaient souvent ?

— Ça arrivait, c'est certain, comme tout le monde. Moi aussi, avec mon Hector, je me chicanais.

— Avaient-ils beaucoup de visiteurs ?

— Ah ça non, par exemple ! Y venait pas beaucoup de monde chez eux. Lui, il était souvent parti pour ses affaires. Elle, elle était pas trop recevante. De toute façon, pas grand monde la connaissait au village. Elle ne s'occupait pas des affaires de la paroisse non plus. La seule chose qu'elle faisait, c'était de préparer un repas pour les pauvres dans le temps de Pâques. Elle avait peut-être bien des choses à se faire pardonner ?

— Comme quoi ?

— Là, je sais pas. Elle me disait rien, à moi, juste ce qu'il faut pour les repas.

La veuve semblait en savoir plus que ce qu'elle disait. Robinson ne releva pas son commentaire pour le moment et continua.

— Vous n'avez jamais remarqué que des personnes étrangères rôdaient autour du manoir de temps en temps.

— Pas spécialement, non. C'est sûr qu'il y en avait qui était attirés par le manoir. Elle est belle la chaumière ! Parfois, il y en avait même qui se faufilaient jusqu'au jardin derrière pour aller voir la rivière. Je vous dis qu'il y en a qui sont pas polis !

— Personne qui ne serait venu chez eux pour les menacer... (Robinson se reprit en voyant l'air de la veuve) leur crier dessus ?

— Pas depuis que je suis là en tout cas.

— Et ses enfants... Ils ne sont jamais venus au manoir ?

— Ses enfants ? Quels enfants ? J'ai jamais entendu parler d'enfants dans cette chaumière. Il aurait donc des enfants ?

— Pas lui. Elle.

La veuve secoua la tête en réfléchissant.

— J'ai travaillé là pendant deux ans et ils en ont jamais parlé. C'était quoi leur nom ?

— Sa fille s'appelait Éléonore et son garçon Zacharie.

— Pour Zacharie, ça me dit rien. Pour Éléonore, j'ai bien dû entendre son nom une couple de fois, mais je pensais que c'était une parente éloignée.

— Il y aurait aussi une troisième fille qui serait décédée il y a longtemps.

— Là non. Jamais entendu parler.

Nous en étions arrivés à la fin de la conversation. Robinson, de toute évidence, ne s'attendait pas à recueillir plus de renseignements de sa part. Il se releva et aida la veuve à se mettre debout.

— Je vous remercie, madame Lussier, vous nous avez beaucoup aidés.

— En tout cas, pour un Habit Rouge, vous êtes ben poli. Quand est-ce que je vais pouvoir récupérer mon butin au manoir ?

— Vendredi, sans faute.

— Merci ben, mon bon monsieur.

La veuve Lussier repartit en traînant de la patte. Je me suis alors fait une réflexion sur la force et le courage de ces habitants. Tant d'épreuves, tant d'obstacles à surmonter. Ils

arrivaient toujours à survivre sans se plaindre, comme si tout ce qui se passait était dans l'ordre des choses.

Robinson se tourna vers le Dr Morrin et lui posa une question en anglais.

— Pouvez-vous m'en dire plus sur l'immigration irlandaise, vous qui en avez soigné tant et tant ? Lorsque je suis parti de Londres, la grande famine n'avait pas encore débuté en Irlande.

— Pourquoi voulez-vous savoir cela ?

— Je soupçonne que ce jeune irlandais est arrivé depuis peu au Canada à la suite de l'une des dernières grandes vagues d'immigration irlandaise.

— Vous faites sans doute allusion à celle de 1847. J'étais déjà à Saint-Charles lorsque cette vague d'immigration est arrivée au Canada. La grande famine fut un drame terrible pour toute l'Irlande. J'étais quand même resté en contact régulier avec mon ami et collègue, le docteur Douglas, qui tenait un hôpital privé à Québec. Les histoires d'horreur qu'il m'a racontées... vous ne pouvez pas imaginer ! Beaucoup d'immigrants étaient frappés par le typhus attrapé sur les navires qui les amenaient ici. Plus d'une trentaine de vaisseaux sont arrivés en quelques jours, transportant au-delà de 12 000 passagers. Ils devaient tous s'arrêter à Grosse-Île pour la quarantaine. Les installations ne suffisaient pas à la tâche et on a dû ériger une douzaine de bâtiments à la hâte. Ces pauvres hères sont morts par centaines de cette terrible maladie sur l'île. Eux qui avaient espéré vivre une vie meilleure venaient mourir sur une terre

inconnue, enterrés dans le cimetière de l'île, une simple croix de bois rappelant qu'ils avaient existé. Ceux qui en réchappèrent furent amenés à Québec. On ne savait pas alors qu'eux aussi étaient porteurs de la maladie. L'épidémie se propagea dans la haute-ville, puis par la suite à Montréal, Toronto et Kingston. Cette année-là, pas moins de 100 000 immigrants sont arrivés au Canada. Or, le typhus a fait plus de 20 000 victimes entre mai et décembre. Ces victimes n'étaient évidemment pas toutes irlandaises, mais ce sont les Irlandais qui ont payé le tribut le plus lourd.

Je suis resté sidéré par le récit du Dr Morrin. À l'époque, j'avais évidemment entendu parler de ces périodes d'épidémie, le choléra surtout et aussi le typhus. Mais nous vivions dans un milieu protégé à Montréal. On aurait dit que ces événements se passaient dans un pays étranger.

— Terrible ! dit Robinson. Donc, vous n'étiez pas à Québec à ce moment-là ? Pourtant, j'ai cru comprendre que vous aviez été très actif à une certaine époque dans le combat des épidémies.

— On vous a bien renseigné à ce que je vois, monsieur Robinson.

— Je suis un excellent détective et surtout je suis très curieux.

— J'ai débuté ma carrière de médecin dans la Marine. C'est d'ailleurs à cette occasion que j'ai rencontré mon cher ami Ermatinger. En 1830, j'ai participé à la fondation de l'hôpital de la Marine érigé précisément pour combattre les épidémies. Durant les épidémies de choléra de 1832 et

1834, j'ai soigné un nombre considérable de patients. On ne sait pas d'où provient cette terrible maladie. Mes collègues croyaient que c'était les miasmes transportés dans l'air. Or j'ai lu récemment qu'en Angleterre, un certain docteur Snow se fait ridiculiser par ses pairs pour avoir affirmé que le choléra provenait de l'eau contaminée. Je penche moi-même pour cette hypothèse aujourd'hui, mais à l'époque il était trop tard pour les pauvres malades que je soignais. Pour répondre à votre question, effectivement, je commence à bien connaître les affres des épidémies et les souffrances qu'elles provoquent.

— Votre épouse est bien décédée de l'une de ces maladies ?

Le Dr Morrin regarda longuement Robinson, se demandant sans doute s'il devait répondre à cette question. Il ne voulait vraisemblablement pas évoquer ce douloureux événement. Il parvint quand même à dire à contrecœur.

— J'ai tout fait pour protéger ma famille. Amanda a voulu m'aider tant qu'elle le pouvait. Elle s'est consacrée corps et âme aux malades. C'était une femme.... D'une grande générosité... Et tellement dévouée. Or, c'était inévitable, elle aussi est tombée malade.

Il s'arrêta de parler, les larmes aux yeux, sortit un mouchoir délicat de sa manche et s'essuya tant bien que mal.

— Je voulais protéger ma famille, mais en réalité je ne pensais pas suffisamment à eux. Quand Amanda est décédée, je savais que ces épidémies ne cesseraient pas de sitôt, qu'il y aurait d'autres vagues. Je ne connaissais ni le lieu ni l'heure, mais c'était évident que ces maladies

reviendraient nous hanter. J'avais un choix difficile à faire : faire mon devoir ou protéger mes enfants. Comme vous le voyez, c'est la deuxième hypothèse qui a prévalu... et il m'arrive parfois de me demander si ce fut la bonne option.

Le Dr Morrin garda le silence un bon moment, perdu dans ses pensées.

— Quoi qu'il en soit, je suis parti de la grande ville, là où tous les malheurs se produisent, pour venir m'installer ici au village. C'était quelques années après la bataille entre les Loyalistes et les Patriotes. Le village était désorganisé, perdu. On m'a immédiatement commissionné comme juge de paix.

Robinson et le Dr Morrin se regardèrent en pensant sûrement à peu près à la même chose : si le docteur avait voulu fuir les problèmes en partant de la grande ville, ceux-ci avaient fini par le rattraper d'une autre façon.

Robinson se tourna alors vers la porte de la cellule et dit.

— Bon alors, je vais essayer de tirer les vers du nez cette tête de mule d'Irlandais.

— Comment allez-vous faire ? lui dis-je. Il ne dit pas un mot et, à ce que je sache, vous ne parlez pas en signes.

— Ne vous en faites pas, j'ai ma petite idée.

Il déverrouilla la porte de la cellule et entra. Je le suivis et refermai derrière nous.



## Livret 5

Quand nous sommes entrés dans la cellule, l'Irlandais se tenait debout en face de la fenêtre à laquelle des barreaux avaient été ajoutés. Il semblait perdu dans sa contemplation et sursauta à peine lorsque la porte se referma derrière nous.

Robinson l'interpella : « Ian ». L'autre ne broncha pas. Il s'approcha de lui doucement et lui toucha l'épaule ; Ian se retourna lentement. Robinson lui indiqua la chaise en face de la petite table sur le côté du mur. Il s'y assied et Robinson s'empara de l'autre chaise, moi-même allant m'installer sur les planches qui servaient de grabat. J'avais apporté mon écritoire de voyage en présumant toutefois que ce serait inutile. Et ce le fut.

Pendant un moment, pas un mot ne fut prononcé. Le silence régna ainsi durant quelques bonnes minutes. Puis Robinson parla. Quelle ne fut pas ma surprise en l'entendant ? Il n'utilisait ni le français, ni l'anglais, ni aucune langue que je connaissais. Sûrement pas le latin, ni le grec. Le peu de notions d'allemand que je possédais me fit dire que ce n'en était pas non plus. Lorsque Robinson prononça ces premiers mots, le jeune leva la tête et fit des yeux tout ronds. Ensuite, Ian émit pour la première fois des sons qui ressemblaient à un langage et que Robinson paraissait comprendre. J'ai appris plus tard qu'ils parlaient gaélique, le dialecte irlandais encore communément utilisé en Irlande.

Je mis de côté mon écritoire devenue superflue et examinai avec intérêt les gestes et la musique des deux protagonistes. La conversation s'animait parfois, mais la plupart du temps l'irlandais parlait d'une voix calme, le visage triste. Puis, il s'agitait comme pour argumenter et retombait ensuite dans le mutisme. Je trouvai absolument fascinant cette rencontre qui ne signifiait rien pour moi, mais qui semblait soulever toutes sortes d'émotions pour les deux autres. Il m'arriva de me sentir comme un intrus dans une relation privilégiée.

À un moment, Robinson sortit les objets trouvés dans le meuble du dortoir. Il déposa les deux cuillères sur la table. Une longue explication s'ensuivit de la part du jeune homme. Lorsque Robinson déposa le médaillon, alors se produisit le moment le plus émotif de la rencontre. Le visage du rouquin se remplit de larmes. Pendant un bon moment, il raconta une histoire qui semblait désespérément triste. Puis il demanda par un geste s'il pouvait prendre le pendentif dans les mains. Robinson lui donna la permission. Après qu'il l'eut saisi et qu'il l'eut regardé longtemps, il se remit à pleurer de plus belle.

Il voulut remettre le pendentif à Robinson, mais à ma grande surprise celui-ci lui fit signe de le garder. L'Irlandais le mit dans sa poche comme si c'était son bien le plus précieux. Robinson se leva alors et demanda au jeune homme de se lever à son tour ; l'autre obtempéra. Il lui dit quelques mots et l'irlandais finit par s'essuyer les yeux en hochant la tête. Robinson déverrouilla la porte et fit passer l'Irlandais devant ; nous sortîmes derrière lui.

Au sortir de la cellule, le capitaine Tétrot était assis en face du Dr Morrin devant son bureau. Il se leva en trombe et s'exclama.

— Bon, on tient notre gars. Voulez-vous que je l'amène à Montréal pour son procès ?

— Ce ne sera pas nécessaire, dit Robinson. Ce n'est pas notre coupable.

Tétrot et le Dr Morrin semblaient surpris de cette affirmation. Le capitaine de son côté était furieux.

— Comment, ce n'est pas lui ! Ce n'est pas possible ça. On a toutes les preuves.

— Il n'y a aucune preuve justement, rétorqua Robinson.

— Mais les cuillères en argent ? Le pendentif ?

— Pour ce qui est des cuillères, on ne pourrait l'inculper que pour un vol mineur, mais à votre place monsieur le juge je n'en ferais rien. Ce garçon a assez souffert.

— Et le pendentif alors, dit Tétrot.

— Cela, c'est une tout autre histoire. Le collier n'a pas été volé, il est à lui. En réalité, c'est à sa mère qu'il appartenait et elle lui a laissé peu avant son décès à Grosse-Île. Elle est morte du typhus.

Le Dr Morrin regarda avec compassion l'irlandais qui se tenait la tête basse. Robinson continua.

— Je le lui ai remis et je pense qu'on devrait le libérer. Il n'a rien à voir avec ces assassinats.

— Mais il était sur place, dit Tétrot dans une dernière tentative de gagner son point. Des témoins l'ont vu.

— Effectivement, il était allé quelques fois dans le jardin du manoir. Il m'a dit que la rivière lui rappelait son pays. Il vient du comté de Kerry, sa famille habitait Tralee. Le Richelieu lui rappelait la rivière Lee qui traversait son village. Il a vraiment le mal du pays.

— Ça n'empêche rien !

— Il n'y était pas samedi dernier de toute façon. Il a un alibi.

— Ah oui ! Vous m'en direz tant ! J'aimerais bien le connaître, son alibi.

— Il construisait une chapelle derrière l'école avec l'un des frères et quelques journaliers. Je me rappelle bien avoir aperçu une structure en bois lorsque j'y suis allé cette semaine. Ils ont travaillé jusqu'à tard ce jour-là et les frères ont offert le repas qui fut servi tardivement et se termina à la fin de la soirée. Ce ne peut pas être lui.

— Vous êtes sûr de ça ?

— Je vérifierai, mais je crois que nous devrions le libérer.

Le Dr Morrin lui fit un signe d'approbation. Robinson se tourna vers l'Irlandais et lui dit en gaélique qu'il pouvait partir. Ce dernier ne se fit pas prier et déguerpit en vitesse.

— C'est quoi ce charabia ?

Robinson ne répondit pas. Il m'invita à m'installer au bureau avec mon écritoire afin de rédiger le compte rendu de l'interrogatoire. Voyant que les choses ne tournaient pas à son avantage, Tétrot prit son bonnet et partit en claquant la porte. Je demandai à Robinson quand et où il avait bien pu apprendre le gaélique. Il raconta qu'il avait passé les dix premières années de sa vie à Limerick, une ville du sud-ouest de l'Irlande. Son père était pasteur et trouvait important d'apprendre le dialecte du pays si l'on voulait que les Irlandais se rapprochent de l'anglicanisme. Farouches catholiques, ces Irlandais ! De plus, un Britannique comme son père n'était pas des mieux perçu par les gens du milieu, ce qui rendait encore plus primordial son besoin de se rapprocher de ses ouailles. Bref, Robinson avait appris le gaélique et le parlait avec le même accent que celui du jeune Irlandais, d'où la surprise de ce dernier.

Notre jeune s'appelait en réalité Patrick O'Brady, un patronyme assez courant dans la région. Le père de Patrick cultivait une terre qui appartenait à un seigneur britannique. La pomme de terre était le seul moyen de subsistance de la famille. Il s'agissait de la culture unique de ces terres pauvres et sablonneuses. Un jour, les tubercules ont été attaqués par un champignon minuscule qui les faisait noircir et pourrir. Ils devinrent alors immangeables. Les enjeux politiques de l'époque ont fait en sorte que le peu de secours d'urgence qui auraient dû être envoyés par Londres

a pris une éternité à arriver. Les gens avaient commencé à mourir des « fièvres de la famine ».

En 1847, la situation était désespérée pour les O'Brady. Le père, les frères et les sœurs plus jeunes sont décédés, morts de faim. Il ne restait plus que sa mère et lui. À la suite d'une collecte de fonds organisée par les pasteurs de la région, ils ont été choisis parmi des dizaines d'autres pour émigrer en Amérique. Comme plus aucun bateau n'était disponible pour New York, ils s'embarquent pour le Canada. Selon les dires de Patrick, la traversée fut épouvantable. À une mer agitée s'ajoutèrent des conditions terribles de survie à bord. Plus assez de nourriture et d'eau potable dans le bateau surchargé. Tout le monde dormait ensemble n'importe où dans l'entrepont : hommes, femmes, enfants. L'air était irrespirable. Le pire, c'était les odeurs de vomi qui se mêlaient avec celles des excréments et de l'urine. Beaucoup tombèrent malades de la fièvre.

À l'arrivée au Canada, lorsque le bateau accosta à Grosse-Île, près du tiers des passagers était déjà mort. Ils avaient été jetés sans funérailles à la mer. Pour les autres, presque tout le monde était atteint du typhus. La mère de Patrick était déjà malade à leur arrivée. Patrick avait tenté de la soigner comme il le pouvait en lui donnant une partie de ses portions d'eau et de nourriture. Mais elle faiblissait à vue d'œil. Il avait cru que leur arrivée dans l'île serait salutaire. Il y avait de la nourriture, de l'eau, des médicaments, et même des médecins et des infirmières pour les soigner. Mais il était trop tard pour sa mère. Elle survécut encore quelques jours et mourut dans ses bras.

La mère de Patrick lui avait remis son pendentif, seul bien précieux qu'elle avait apporté avec elle d'Irlande. Ce bijou lui venait de sa mère. Elle lui avait dit qu'il devait se rappeler toujours d'où il venait et aussi qu'il devait garder sa foi catholique. Elle, elle s'en irait voir le Bon Dieu et continuerait à veiller sur lui au ciel.

La suite de l'histoire du jeune Patrick était presque aussi triste. Devenu orphelin, il se retrouva seul à Québec. Il avait alors treize ans et donc trop vieux pour être adopté ou même pris en charge par les organismes de charité. Il se retrouva avec d'autres hommes dans des refuges temporaires, des tentes la plupart du temps mal entretenues qui coulait pendant les averses. Sans travail et obligé de se débrouiller seul, il décida finalement de partir vers la campagne, ayant appris qu'il pouvait s'engager dans les fermes ou comme journalier. Comme il ne parlait ni français ni anglais, personne ne voulut de lui. Il vagabonda, passant d'un village à l'autre, brigandant ici et là pour se trouver de la nourriture. Il couchait là où il pouvait, dehors sous les arbres pendant l'été et dans des étables l'hiver. C'est ainsi qu'il aboutit à Saint-Charles au printemps de cette année. Il profita du repas de Pâques offert par madame Renaud aux pauvres du village pour s'empiffrer et « récupérer » quelques cuillères en argent. L'idée était de commencer à se ramasser un pactole afin de revenir chez lui en Irlande.

L'histoire de Patrick nous attrista grandement. Nous comprenions pourquoi Robinson s'était senti touché par le gamin. Je lui dis alors.

— C'est tellement triste ! Que lui avez-vous dit avant de sortir de la cellule ?

— Que je tenterais de faire quelque chose pour lui ! Je connais quelques familles irlandaises à Montréal qui pourraient l'accueillir et lui fournir du travail. De plus, ils parlent gaélique comme lui.

— Qu'allez-vous faire pour son larcin chez les Renaud ? demandai-je au Dr Morrin.

— Nous remettrons les ustensiles au manoir. Ils feront partie de l'héritage. Au fait, je me suis informé auprès du notaire Heat du testament de Renaud.

— Qu'en est-il ?

— En réalité, Renaud n'avait plus d'argent.

— Que dites-vous là ? dit Robinson surpris. Et le manoir ? Et les terres ?

— Il possédait bien le manoir, mais sur papier seulement. Comme il avait peu d'investissement à déposer lors de l'achat, il avait pris entente avec le seigneur Debartzch afin que le manoir revienne à sa famille lorsqu'il mourrait. C'est avec l'héritage de son épouse Clémentine qu'il a entrepris la rénovation du bâtiment et qu'il l'a meublé.

— Et ses entreprises ?

— Il avait bien quelques parts minoritaires dans une entreprise de diligence et d'autres dans l'un des *steamboats*.

Encore là, il s'était entendu avec ses associés afin que ses parts leur reviennent à sa mort. Il faut donc conclure qu'il avait fait ces acquisitions au moins en partie à crédit.

— Et les terres ? Et les prêts usuraires ?

— Pour ce qui est des prêts, on lui devait encore de l'argent que la succession ne retrouvera pas de sitôt. D'ailleurs, la plupart de ses prêts ont été faits à partir d'autres emprunts qu'il se procurait à une banque à Montréal. Le procédé était simple : il s'agissait de demander à ses créanciers des intérêts beaucoup plus élevés que ce qu'il payait à la banque. Quant aux terres, elles sont peu nombreuses et ne rapportaient pas beaucoup. Il les a léguées à la paroisse afin de se payer un enterrement dans la crypte.

— En somme, il n'avait plus rien à léguer à sa fille, dit Robinson.

— Non, rien.

— Si j'avais pu avoir quelques doutes sur la participation de sa fille à son assassinat, son mobile principal vient de tomber.

— Assurément !

— Et Clémentine ? Elle avait sans doute un peu d'argent laissé par son premier mari lorsqu'elle s'est remariée avec Renaud ?

— Peut-être, mais comme il a sans doute utilisé tout l'argent qu'il pouvait lui soutirer pour ses entreprises et ses

autres dépenses, cet argent a disparu, probablement dilapidé.

Robinson semblait un peu déçu de la tournure de la situation. Avec toute l'histoire du jeune Patrick, on venait d'éliminer le mobile du meurtre crapuleux par un cambrioleur pris en flagrant délit. Du moins, cette piste se refroidissait. Au surplus, le testament de Renaud montrait à l'évidence que ce n'était pas non plus l'argent de l'héritage qui avait motivé l'assassin. Il lui fallait donc repartir de zéro sur d'autres pistes.

— Qu'allez-vous faire maintenant ? demanda le Dr Morrin.

— Bien sûr, il reste encore plusieurs hypothèses à vérifier. Selon mon expérience et dans le cas de meurtres comme ceux-ci, il faut toujours écrire en haut de la liste les trois principaux mobiles de meurtre : l'argent, la vengeance, le crime passionnel. Il me faut retourner au manoir afin de m'imprégner davantage du lieu. Peut-être y découvrirai-je des choses qui m'ont échappé au premier coup d'œil ?

— Justement, le curé est venu me demander quand nous pensions rendre disponible le manoir. Je crois qu'il n'a pas encore pris connaissance du testament et pense que la demeure lui reviendra... ou plutôt, qu'elle reviendra à ses paroissiens.

— Dès que j'aurai terminé mon examen, je libérerai l'huissier et enlèverai les scellés.

\*\*\*

Nous partîmes immédiatement pour le manoir. Il devait être autour de midi. Robinson décida de prendre la direction opposée afin de se rendre à l'école. Par acquit de conscience, il voulut se faire confirmer l'alibi du jeune irlandais. En arrivant tout près, nous entendîmes le son des maillets, des marteaux et des haches, signe que la construction de la chapelle se poursuivait. En entrant, nous vîmes le frère Oremus qui venait tout juste de libérer les enfants pour le dîner. Je ne suis pas certain qu'il nous ait vus ; il semblait plutôt pressé. Quand nous nous approchâmes, je fus frappé une nouvelle fois par son regard oblique.

— Frère Oremus, dit Robinson, nous voudrions vous parler.

— Bien sûr. De quoi s'agit-il ?

— Vous savez sans doute que nous avons libéré votre petit protégé ?

— Oui et j'en suis très heureux. J'étais certain qu'il n'avait rien à voir dans toute cette affaire. Vous voulez lui parler ? Il travaille à la chapelle...

— Ce ne sera pas nécessaire. Nous voulions simplement confirmer son alibi. Il nous a dit que samedi dernier, il était occupé à la construction de la chapelle avec d'autres ouvriers et l'un des frères. Je suppose que c'était avec vous ?

— Oh non ! dit-il en riant. J'ai les mains pleines de pouces et je ne sais même pas comment scier avec une égoïne. C'était le frère Simplicien, un vrai magicien pour tout ce qui concerne le travail manuel. De plus, il a des notions d'architecture. Voulez-vous que je lui demande de venir ?

— Non ! Je vous crois sur parole. Merci de votre collaboration.

Quand nous sortîmes de l'école, nous repartîmes en sens inverse dans la grand-rue. Il fallait traverser le village pour aller jusqu'au manoir. À ce moment-là, je pris conscience de l'importance de ce village. À Montréal évidemment, tout est plus grand ; il a plus de service, il y a plus de monde, il y a plus de tout. Lorsque nous arrivons dans un village rural, nous avons l'impression qu'il n'y a rien et que rien ne se passe, mais c'est tout le contraire. Ce jeudi matin à l'heure du midi, les journaliers se bouscuaient pour aller manger dans l'une des trois auberges du village. Ils riaient, s'amusaient, s'interpellaient d'un bord à l'autre de la rue.

La grand-rue était encombrée de carrioles pleines de marchandises, de chevaux et même de quelques vaches. Les gens circulaient sur les planches servant de trottoir ou dans la rue sans faire attention où ils marchaient. Une diligence attendait de faire monter ses passagers devant le bureau de poste, les chevaux piaffant d'impatience. Les boutiquiers avaient ouvert leur échoppe. Un bottier exposait bottes et bottillons sur les tréteaux à l'extérieur de sa boutique. Une fabrique de tabac annonçait du tabac noir à fumer et à chiquer, du tabac jaune non pressé, en feuille et frisé, du tabac en poudre Maccaba, du tabac d'odeur de Prince, des Prêtres, des cigares canadiens, espagnols, tabatières et

pipes. Un peu plus loin, on lisait sur un panneau accroché à une boutique de vêtements : chapeaux pour dames et messieurs, de feutre, de castor, de loutre, de rat musqué.

Nous entrâmes par curiosité dans le magasin général. On y trouvait de tout : marchandises sèches, groceries, ferronneries, faïences, verreries, liqueurs et autres boissons. Il y avait aussi des chapeaux de velours et de soie, du gros de Naples, du satin et autres articles de mode à l'usage des femmes. On y annonçait même que pour accommoder les acheteurs, le propriétaire prendrait en paiement les grains, la potasse et toutes sortes de produits.

En sortant du magasin général, nous nous rendîmes compte que le mouvement continu des chevaux et des carrioles s'était arrêté ; on entendait fuser des cris et des rires un peu plus loin. Après nous être approchés, je demandai à un flâneur ce qui se passait. Il me dit en riant à s'en tenir les côtes.

— C'est Tétrot ! Sa picouille a tiré au renard.

Je n'ai pas eu besoin de lui demander d'explications sur cette expression, car en arrivant près de la carriole déglinguée du capitaine Tétrot, j'aperçus son cheval qui s'était laissé choir sur son postérieur à la façon d'un chien assis et qui tirait violemment du col pour se libérer de son attelage. J'appris plus tard que cela arrivait lorsqu'un cheval avait peur ou plus simplement encore par manie. Tous soupçonnaient que Tétrot s'était fait enfiouper par un habile maquignon qui lui avait vendu le canasson en

connaissance de cause. Tétrot avait dû avoir l'impression de faire une bonne affaire.

Ce fut sans doute l'événement de la journée au village. Le cheval hennissait, têté, et Tétrot tirait sur les mors en hurlant tous les noms interdits qu'il pouvait trouver, et Dieu sait qu'il en avait en réserve. Nous nous faufilemes dans la foule de badauds en cherchant à passer inaperçus le plus possible. Il n'était pas question de se faire interpeller par notre capitaine de milice. Heureusement, Tétrot avait trop à faire pour nous voir.

Arrivé à la porte du manoir, l'huissier qui nous reçut semblait s'ennuyer ferme. Il fut content de savoir qu'il n'aurait plus à faire de garde.

— Il ne s'est rien passé ? demanda Robinson.

— Non monsieur, rien du tout. Il y a bien eu quelques curieux qui sont passés voir de temps à autre, mais ils ne s'approchaient même pas de la galerie. On aurait dit qu'ils avaient peur.

— Bon, très bien ! Vous pouvez partir maintenant et récupérer les scellés. Vous avez la clé ?

L'huissier remit la clé à Robinson et nous entraîna dans le bâtiment. Il y flottait une odeur de poussière, de sang séché et de mort. On avait gardé les fenêtres fermées pour ne pas polluer la scène. Nous nous empressâmes d'en ouvrir quelques-unes pour aérer. La position de corps était toujours indiquée par les contours dessinés à la craie. Je

suivis attentivement du regard les faits et gestes de Robinson.

Dans un premier temps, il resta immobile pendant un bon moment, comme s'il voulait que l'esprit des personnes décédées l'envahisse ou lui parle, je ne sais. Il se mit à soliloquer.

— Qui vous a fait cela, mes bons amis, et pourquoi ? Comme s'il croyait que les morts allaient lui répondre.

Il amorça ensuite une promenade tout doucement dans la pièce, examina le foyer et sa tablette, regarda l'espace laissé par le fusil. Puis il continua sa tournée, s'arrêtant devant le mur où la femme avait été transpercée, examinant la traînée de sang laissée sur le mur, touchant à l'éclat de bois que la baïonnette avait fait éclater. Il alla ensuite vers les autres pièces, toujours aussi circonspect. Il s'arrêta longuement dans la pièce servant de bibliothèque. Comme nous l'avions déjà remarqué lors de notre première visite, c'était la seule pièce qui présentait des traces de chaos. Toutes les étagères avaient été vidées de ses livres et de ces documents, lesquels étaient éparpillés de mur-à-mur. Robinson se pencha quelquefois pour prendre quelques livres, puis les remit à leur place. Il s'attarda plus longuement sur la disposition des étagères. Plusieurs d'entre elles avaient été décalées du mur, d'autres avaient été jetées par terre de sorte que l'on voyait apparaître les murs nus. Il s'approcha de la cloison, la touchant et cognant même plusieurs fois à différents endroits. Finalement, il se détourna de la pièce, monta à l'étage, fit le tour des chambres et redescendit.

— Qu'en pensez-vous ? lui demandai-je

— Je n'ai découvert rien de plus que lors de mon premier examen.

— Cela ne nous avance guère.

— Un peu quand même. Je trouve étrange la façon dont la bibliothèque a été vandalisée. Quelqu'un qui chercherait un livre ou un document n'aurait pas pris la peine de faire basculer la plupart des étagères.

— Ne serait-ce pas justement que du simple vandalisme ?

— Je ne crois pas. Si c'était le cas, on aurait vandalisé toute la maison. Or tout est resté en place.

— Peut-être n'a-t-il pas eu suffisamment de temps ?

— C'est possible. Mais pourquoi venir dans le manoir pour vandaliser, tuer des occupants et ne pas terminer le travail ?

— Sans doute parce que le vandale se serait fait surprendre et qu'ensuite il aurait eu des remords ou honte de ses actes.

— Je penche plutôt pour l'hypothèse que l'assassin cherchait quelque chose de précis. Il savait que c'est dans la bibliothèque qu'il le trouverait. Il était au courant que les Renaud étaient partis pour la journée. Peut-être croyait-il qu'ils ne reviendraient que tard dans la nuit.

— Quelqu'un qui connaissait les habitudes du couple ? Un habitant du village ?

— C'est une possibilité. Il est donc entré par la porte principale.

— Il avait la clé ?

— Cela m'apparaît plausible.

— Comment aurait-il pu se la procurer ?

— C'est une bonne question. Mais vous savez, c'est une serrure très ordinaire et il arrivait que beaucoup de gens passent au manoir : des serviteurs, des fournisseurs, des gens d'affaires. On peut même penser que le manoir ait pu être laissé à l'abandon avant la reprise de Renaud. Plusieurs habitants avaient eu l'occasion de venir y jeter un œil et, pourquoi pas, de faire fabriquer une clé.

— Cela voudrait donc dire que la serrure n'avait pas été changée.

— Certes, cela n'aurait pas été prudent de la part de Renaud, mais c'est aussi une possibilité.

— Alors le cambrioleur se serait fait surprendre en cherchant quelque chose, mais quoi ?

— Holà ! Je ne suis qu'un détective, pas un devin. Il faudra pousser davantage nos investigations.

Sur ces bonnes paroles, nous sortîmes du manoir. Robinson verrouilla la porte avec la clé, puis nous nous acheminâmes vers notre auberge pour y souper et y

dormir... du moins, essayer d'y dormir en ce qui me concernait.



## Livret 6

Le vendredi 5 octobre, Robinson et moi nous préparâmes à partir pour Montréal. Mon compagnon avait jugé qu'il était temps de faire un compte rendu au surintendant Ermatinger. Nous n'avions pas beaucoup de nouvelles informations à lui donner, mais comme il tenait tant à ce que nous le mettions au courant... Le Dr Morrin avait réquisitionné deux chevaux qui devaient être mis à notre disposition pendant tout le temps de notre enquête. Nous n'en avions pas encore eu besoin ; il était l'heure de les utiliser.

Après le déjeuner, nous prîmes avec nous nos besaces et nous rendîmes à la plus grosse forge du village qui se situait un peu en retrait. Elle appartenait au père Ladouceur. Il ne faisait pas que ferrer les chevaux ; il fabriquait et vendait toutes sortes de gréments en métal comme des outils et des socs de charrue. Sa forge était également une fonderie. De plus, il tenait une écurie qu'il mettait au service de la poste. Les diligences avaient périodiquement besoin de remplacer les chevaux fatigués.

Arrivés à la forge, nous trouvâmes non seulement le père Ladouceur, mais aussi trois autres villageois assis sur des tabourets. Ils fumaient la pipe et avaient déjà commencé à prendre un verre de gin. Dans tous les villages ruraux, on trouvait ces petits rassemblements, soit au magasin général ou encore comme ici à la forge. Il s'agissait de trois personnes plutôt âgées dont le visage usé montrait qu'ils en étaient rendus à la période de leur vie où ils laissaient les

autres s'agiter à leur place. Je me suis fait la remarque que nous étions à la bonne place pour obtenir des informations supplémentaires. Robinson allait saisir l'occasion sans hésiter.

Robinson alla d'abord se présenter au père Ladouceur qui le reçut sans beaucoup de bienveillance. Ce dernier n'avait pas accepté avec enthousiasme la réquisition du juge de paix. De quel droit lui enlevait-on ainsi son gagne-pain ? Il regarda Robinson et lui dit.

— Et qui va me payer ?

— Je ne sais pas. Il faut vous adresser au Dr Morrin pour ça.

Le père Ladouceur repartit vers l'étable en marmottant : « je vais aller préparer les chevaux ». Puis Robinson se tira un tabouret et alla s'installer dans le cercle des fumeurs de pipe.

— Le gin est bon ?

— Pas mal ! Ça vient de la distillerie de Baker. Vous en voulez ?

— Je ne dirais pas non.

Le vieux agrippa la bouteille en grès et versa du liquide incolore dans un petit verre. Il me demande par signe si j'en voulais ; je refusai par un hochement de tête. Robinson prit une gorgée et dit.

— Il est bon.

— Pas aussi bon que celui de Debartzch.

— Le seigneur Debartzch avait une distillerie ?

— Certainement, puis une bonne à part de ça.

— Qu'est-ce qui est arrivé à sa distillerie ?

Les trois vieux se regardèrent comme si nous venions d'un autre continent. Ces trois-là étaient des patriotes qui avaient participé à la rébellion de 1837 dans leur village, un village qui avait beaucoup souffert durant cette période. L'événement connu aujourd'hui sous le nom de « la bataille de Saint-Charles » a été maintes fois raconté depuis lors notamment par nos historiens F-X Garneau et L-O David. En 1849 toutefois, on commençait à peine à répertorier les faits et à faire la part des choses sur cet épisode hors du commun. Plusieurs incidents s'étaient produits avant la célèbre bataille qui ne présageait rien de bon pour la suite. L'un de ceux-là était l'attaque de la distillerie Debartzch.

— On a pris les serpentins en plomb de son alambic pour couler des balles de fusil, dit l'un d'entre eux en riant.

— Vous avez donc connu le seigneur Debartzch ?

— On est assez vieux pour l'avoir connu, oui .

— J'ai entendu dire que c'était un homme important dans le village.

Le plus vieux, encouragé sans doute par son deuxième ou troisième verre de gin, ne se fit pas prier pour raconter qu'effectivement Debartzch avait été un homme très important pour le village. Déjà possesseur d'une partie de la Seigneurie de Saint-Hyacinthe, il avait acheté ce qui était à l'époque un trou perdu, Saint-François-le-neuf, pour en faire ce que l'on a un temps appelé le village Debartzch et qui deviendra plus tard Saint-Charles. Il y fit construire le moulin banal à la sortie du village, puis une distillerie, une brasserie et une tannerie. On pouvait s'habiller des pieds à la tête avec son bottier, son chapelier, son tailleur et même son orfèvre. Ensuite, d'autres boutiques sont venues s'ajouter. Debartzch a été le premier à faire construire un moulin à vapeur à trois moulages.

— Je vous dis que dans ce temps-là, il y en avait de l'ouvrage, dit le vieux.

— Vous semblez bien connaître le village de Saint-Charles ?

— Pour sûr ! Comme j'étais un des rares dans le village à savoir lire et écrire, j'avais été engagé comme typographe dans son journal, *l'Écho du pays*. C'est là que j'ai appris pas mal de choses sur le village. Je me tenais au courant de ce qui s'écrivait. Vous connaissez le journal ?

— Non.

*L'Écho du pays* n'existait déjà plus en 1849, mais il avait été un instrument important d'information et de propagande pour les idées révolutionnaires qui avaient présidées au mouvement de la Rébellion. On le lisait même à Québec et à Montréal. Debartzch en avait été le fondateur et l'un de

ceux qui y écrivaient le plus. D'ailleurs, il avait joué un rôle non négligeable dans les tout débuts des troubles, car c'est chez lui, dans son manoir, qu'il accueillait les plus ardents défenseurs des droits des Canadiens-français.

— En tout cas, c'était un bon journal, ben patriote aussi. Presque tout le monde a travaillé pour les entreprises de Debartzch à un moment donné ou à l'autre. Antoine (désignant son compère à droite), c'était la distillerie, pis Louis (celui de gauche) c'était au moulin à carder. On faisait de l'argent. C'était la belle époque. Saint-Charles était devenu le centre commercial le plus important du bas Richelieu. Avec le *steamboat*, on desservait Saint-Hyacinthe et la vallée de la Maska. Oui c'était le bon temps ! Aujourd'hui, le village est plus ce qu'il était. C'est plus le même, pour sûr.

À ce moment-là, le vieux cessa de parler et baissa la tête.

— C'est quoi votre nom ? lui demanda Robinson.

— Joseph, tout le monde m'appelle Jos. Et vous ?

— Moi, c'est Silas Robinson et mon collègue s'appelle Louis-Georges Brassard.

— Vous n'êtes pas d'icitte.

— Nous venons de Montréal. On nous a demandé d'enquêter sur les crimes qui se sont produits au manoir Debartzch.

— Vous êtes un soldat ?

— Non ! Non ! Je suis un détective privé et mon collègue est avocat.

— C'est mieux, parce que les soldats anglais, on les aime pas beaucoup par icitte. Vous savez qu'on a payé le gros prix à cause des Anglais pendant la guerre de '37 ? Nous trois, on a participé à la bataille.

À ce moment-là, le petit groupe commença à s'agiter sur leur siège et à tirer avec frénésie sur leur pipe. À l'évidence, Jos venait de toucher une corde sensible chez ses compères. Celui que Jos avait appelé Antoine s'écria.

— Là, tu parles pour toi, Jos ? t'as pris les jambes à ton cou avant que la bataille commence.

— On n'avait pas d'armes ! reprit Jos. Tout ce que j'avais pour me battre, c'était mon manche de faux. Toi, Antoine, t'étais pas mieux. Tu t'es caché tout le temps dans la forêt.

— C'est ben pour ça que j'ai vu ce qui s'est passé, reprit Antoine. C'était pas beau à voir !

De son côté, Louis, le troisième compère, était celui qui semblait le plus nerveux. Il reprit son verre, le vida d'un coup et dit.

— Moi en tout cas, ma femme voulait pas que j'y aille. Elle est pas facile, ma Germaine.

Les deux autres éclatèrent d'un grand rire nerveux.

— Oui, on la connaît, ta Germaine. Hargneuse comme une vieille picouille ! Tu devrais la dresser mon pauvre Louis.

— J'aimerais bien vous y voir, vous autres. En tout cas, elle disait qu'il fallait que je m'occupe de mes quatre enfants. Après avoir parlementé, j'ai décidé de partir quand même. J'avais même pas de fusil. Quand je suis arrivé, la bataille était déjà finie. Des granges et des maisons brûlaient, des cadavres étaient éparpillés dans les champs. Les Habits Rouges avaient pris l'église et le presbytère. Le manoir ? Il ne restait pas grand-chose de lui.

— Pourtant, le manoir est encore là aujourd'hui ? répliqua Robinson.

Nous apprîmes alors que, contrairement à ce qui s'est écrit par la suite dans les livres d'histoire, ce n'était pas le manoir en bois qui fut le plus endommagé, mais bien la grange en pierre. Celle-ci était l'ancien manoir de la vieille Seigneurie qui avait été délaissé depuis longtemps par Debartzch, lui préférant le manoir en bois, plus accueillant et confortable. Le vieux manoir en pierre avait été transformé en entrepôt. C'est donc cette grange que les patriotes avaient fortifiée et dans laquelle ils s'étaient retranchés. Évidemment, ils se croyaient plus en sécurité que dans le manoir en bois, ce qui s'est révélé finalement une terrible erreur.

Après le récit de Jos, un silence pesant tomba sur le petit groupe. J'étais bien triste pour ces pauvres hères qui avaient perdu beaucoup dans cette aventure sans lendemain : de la famille, des amis, des maisons parfois. Il me semblait qu'ils ne méritaient pas cela. Comme s'il m'avait entendu penser, Robinson ajouta.

— Vous avez perdu beaucoup dans cette affaire. Debartzch aussi a perdu beaucoup, me semble-t-il.

— Ah lui, c'est autre chose ! reprit Jos.

Le vieux raconta que Debartzch avait été un grand ami de Papineau. Il avait même été élu avec lui représentant du comté de Chambly et plus tard député de Verchères. Pendant la guerre contre les Américains, ils avaient combattu ensemble sous les drapeaux britanniques. C'est lui, avec Papineau, qui avait jeté les bases du parti des patriotes. Il avait farouchement défendu les droits des Canadiens à l'Assemblée.

— En plus, il avait de la jarnigoine, pis il était bien bon pour chanter la pomme. On y croyait à ses affaires.

— Que s'est-il passé ?

— Je sais pas ce qui est arrivé. Personne le sait. Un jour, il a viré son capot de bord, s'est retourné contre Papineau et s'est mis à défendre le roi. Une vraie girouette, un branleux... On lui a bien fait payer.

— Comment cela ?

— Ben, les patriotes ont commencé à lui faire des misères. Puis, à toutes les assemblées qui se tenaient, il y avait écrit sur des pancartes : “À bas Debartzch”.

Antoine prit le relais de Jos pour raconter la suite. En effet, il frayait avec les patriotes lors de la déchéance de

Debartzch. Peu de temps avant la bataille, celui-ci s'était enfui avec sa famille à Montréal en laissant tout en place dans le manoir. Voyant cela, les patriotes allèrent trouver son intendant pour le forcer à remettre les clés. Comme celui-ci résistait, on l'a arrêté et fait prisonnier. Ensuite, on s'est emparé du manoir soi-disant pour le protéger des vandales. Mais il s'est avéré que les vandales, ce furent les patriotes eux-mêmes. Ils ont ouvert les caves de la maison, se sont emparés des bouteilles de vin et d'alcool, ont volé la vaisselle et l'argenterie. Ils ont aussi saccagé la bibliothèque et déchiré la plupart des livres seigneuriaux.

— Ils ont fait tellement de saccages, reprit Jos, que lorsque le général est arrivé dans le manoir, il a fait écrire par son secrétaire comment les patriotes avaient agi comme des barbares. Je le sais, j'ai lu le compte rendu.

Celui que Jos appelait le général était en fait le colonel Wetherhall qui commandait une troupe de 350 hommes bien entraînés de l'armée britannique. La troupe marcha vers Saint-Charles après la défaite de Saint-Denis. Wetherhall avait ordre de reprendre le contrôle de la situation. Après sa victoire à Saint-Charles, il s'était installé dans le manoir (le manoir de bois, l'autre ayant été brûlé et détruit) pour organiser la milice. Il fit installer un hôpital de fortune dans le presbytère pour soigner les blessés. C'était aussi devenu une morgue. Il donna l'ordre ensuite de récupérer les cadavres et de les enterrer après avoir essayé de les identifier. Son secrétaire avait écrit qu'il y avait eu une cinquantaine de morts du côté des patriotes, mais les historiens aujourd'hui en évoquent beaucoup plus, noyés en essayant de traverser la rivière ou encore brûlés dans les

feux allumés par les troupes britanniques. Du côté des soldats, à peine trois morts et quelques blessés.

— Ce fut un massacre, c’t’affaire-là, dit Jos, tout penaud.

— *It’s a disgrace!* dit à voix basse Robinson. *Sometimes I hate my country.*

Les trois compères regardèrent Robinson sans comprendre un traître mot de ce qu’il disait. C’était la deuxième fois que j’entendais Robinson réagir de la sorte vis-à-vis de ses compatriotes britanniques. Je me suis promis de lui poser des questions au moment opportun.

Jos continua.

— Pis, c’est seulement à nous autres, les pauvres, que des choses comme ça arrivent. Tous ces morts, c’était les nôtres : des frères, des voisins, du monde de chez nous, des pauvres yabs qui travaillaient durs pour nourrir leur famille, qui labouraient des terres qui ne leur appartenaient même pas des fois. Puis eux autres, les bourgeois, ils sont venus nous dire que c’était pas juste, qu’il fallait se défendre et “affirmer nos droits”, comme ils disaient. Mais où est-ce qu’ils étaient quand les fusils ont commencé à tirer ? Papineau était pas là, c’est certain, il était jamais là quand ça chauffait. Celui qui s’était présenté comme notre général en chef, un nommé Brown, nous criait avant la bataille de tuer les lâches qui ne voulaient pas se battre. Où est-ce qu’il était, not’ bon général ? Parti à cheval soi-disant pour aller chercher des renforts. On ne l’a plus jamais revu. Tous ces grands seigneurs, ils ont fini par mourir de leur belle mort

et on leur a fait une place dans le sous-sol de l'église, comme Debartzch et son ami Renaud.

— Debartzch est enterré dans la crypte ?

— Ben oui ! Après tout, c'est lui qui a payé notre belle église de Saint-Charles.

Sur ce, il y eut une pause pendant laquelle les verres se remplirent de nouveau. Comme les vieux semblaient en verve, Robinson en profita pour revenir sur notre sujet de préoccupation actuel.

— Et Renaud, lui ?

— Quoi, Renaud ?

— Qu'est-ce que vous en pensez ?

À ce moment-là, les trois se regardèrent en coin avec un air narquois. Comme toujours, c'est Jos qui lança la discussion. On voyait très bien sur son visage qu'il détestait cet homme cordialement.

— Renaud, c'était un mauvais, un vaurien, un va-nu-pied. Il avait tout un passé avant de venir à Saint-Charles. Ça, c'est sûr. C'était un maudit loyaliste, un vrai chouayen celui-là. Les patriotes l'avaient fait prisonnier à La Présentation après avoir vandalisé son magasin. Mais il s'est enfui en profitant de la pagaille. Quand la bataille a été perdue, il est réapparu un peu partout dans le comté pour aider les Habits Rouges à brûler des granges et des maisons en leur montrant qui étaient patriotes. Il entra partout et se faisait

donner de l'argent. J'ai même entendu dire que lorsqu'il trouvait des femmes seules dont le mari avait disparu, eh bien il... il... un vrai rat celui-là... pis sa femme, c'était pas mieux.

— Comment cela ?

— La Clémentine aussi, c'était une loyaliste. Elle disait qu'elle était « constitutionnaliste » pour montrer qu'elle avait des lettres et qu'elle connaissait des grands mots. Moi aussi je connais des grands mots, parce que j'ai été obligé de les écrire dans le journal.

— Elle était d'ici ?

— Non, non ! Elle était de Varennes. Là-bas, elle avait fait la pluie et le beau temps en venant perturber les assemblées des patriotes. Elle entraînait avec un pistolet chargé à la main, puis elle tirait dans les airs. En tout cas, c'est ce qu'on raconte. Pourtant, elle était mariée alors avec un vrai patriote celui-là : Armand Giroux. Faut croire que c'était pas le mariage le mieux assorti, parce que ça n'a pas pris de temps pour se remarier avec Renaud après la mort de Giroux. Elle a même pas fait son deuil au complet... Il paraît qu'on leur a fait un sacré charivari.

Robinson se tourna vers moi pour me demander par un signe de tête ce qu'était un « charivari ». Je lui expliquai cette vieille habitude chez les Canadiens français, une façon de montrer la réprobation publique envers des comportements et des attitudes qu'on qualifiait d'indécents. Il consiste à faire un tintamarre, pendant la nuit, devant la maison du couple visé. Des individus déguisés mènent les

manifestations où se rassemble une foule de villageois. L'ambiance, à la fois festive, mais aussi hostile, oblige les nouveaux mariés à faire appel à un médiateur afin de marchander une amende pour obtenir la paix. Lorsque l'entente survient, le charivari se termine et le couple de nouveaux mariés peut commencer à vivre paisiblement.

Robinson hocha la tête et encouragea Jos à continuer.

— Ils sont venus l'achaler en criant des insultes et en cognant dans les fenêtres et les portes pendant des jours jusqu'à ce que Renaud accepte de payer un bon montant. C'est après ça que les Renaud ont décidé de venir s'installer icitte.

— Tout cela parce qu'elle s'était mariée sans avoir attendu une année ?

— Y avait pas que ça. Tout le monde savait au village que la Clémentine était... disons... honorée par Renaud alors qu'elle était encore la femme de Giroux. Certains disaient avoir vu entrer Renaud plusieurs fois chez elle alors que Giroux était parti organiser des assemblées de patriotes.

Le cerveau de Robinson, je le voyais bien, était en alerte maximale à la suite de ces informations dont il allait se servir pour tenter de résoudre l'énigme qui faisait l'objet de toutes ses préoccupations. En écoutant Jos parler de la liaison entre Renaud et Clémentine, il avait sûrement dans l'esprit la liste des principaux motifs de meurtres. En tête de liste, n'y avait-il pas le crime passionnel ?

— Giroux lui, il ne s'est jamais aperçu de rien, dit Robinson.

— Ça, je sais pas. En tout cas, Giroux c'était tout un bonhomme celui-là, hein les gars ? Pis, il parlait ben à part de ça, comme les Français de France, vous savez.

Les deux autres hochèrent la tête avec une pointe d'admiration dans les yeux. Jos raconta qu'il avait assisté à la grande assemblée de Saint-Charles. On dit qu'entre 3000 et 5000 personnes s'étaient rassemblées à cette occasion. Ce fut le point de départ véritable de la rébellion. On y approuva les 92 résolutions qui allaient allumer le baril de poudre. Les patriotes arrivaient de partout : Saint-Hyacinthe, Rouville, Chambly, Verchères, l'Acadie aussi. On retrouvait sur l'estrade Papineau et plusieurs autres chefs de Saint-Charles et d'ailleurs. Il y avait aussi aussi le Dr Wolfred Nelson, membre d'une illustre famille britannique. C'était un cas à part dans le groupe des patriotes. Il avait pris fait et cause pour les Canadiens-français et il parlait à la foule en français. C'était aussi l'un des patriotes les plus radicaux. Il avait dit lors de cette assemblée : « il est temps de fondre nos cuillères pour en faire des balles de fusil. » Armand Giroux n'avait pas été en reste non plus. Selon Jos, il fit un discours enflammé qui avait fait crier aux habitants des « hourras » et les avait fait hurler « Tous à nos fusils ! ».

Après le récit de Jos, Antoine ajouta.

— Pour ce que ça nous a servi. Finalement, on s'est retrouvé tout seul dans la bataille. Ces beaux parleurs, ils avaient pris la fuite.

— Pas tout à fait quand même, dis Jos. Il paraît que Boucher-Belleville est resté jusqu'à la fin, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à faire. La même chose pour Giroux. Eux aussi, ils ont payé le prix fort. Boucher-Belleville, le journaliste de Saint-Charles, a été fait prisonnier. Pour Giroux, c'était pire encore. Il est mort à la frontière des *States*. Les Anglais ont dit qu'il s'était suicidé lorsqu'ils l'ont cerné. Moi, j'y crois pas. Ils l'ont abattu comme un chien, j'en suis certain. En tout cas, les Anglais, ils n'ont pas retrouvé la cassette, c'est sûr.

— La cassette ! Quelle cassette ? demanda Robinson

— Ben la cassette quoi ! Ben des gens racontent qu'avant la bataille, le Dr Nelson était venu à Saint-Charles rencontrer les chefs patriotes. Nelson avait gagné à Saint-Denis, vous savez. C'était un sacré chef. Il serait venu avec une cassette pleine d'or qui avait été réquisitionné chez les loyalistes riches. L'argent devait servir à acheter des fusils aux *States*. Parce que des fusils, je vous dis qu'il n'y en avait pas beaucoup.

— Et la cassette ? dit Robinson qui commença à s'y intéresser sérieusement. Je me rappelai l'examen minutieux qu'il avait mené dans la bibliothèque du manoir, regardant avec attention les murs nus derrière les étagères et sondant les panneaux.

— Ça, personne ne sait ce qu'elle est devenue. Le Dr Nelson était reparti en vitesse vers Chambly. Il avait appris que les Habits Rouges voulaient attaquer. Il avait sûrement pas rapporté la cassette avec lui. Cet argent devait servir à

Brown. Y paraît qu'il connaissait des gens capables de lui vendre des fusils.

— Et alors ?

— Alors ! Ben rien ! On a cru que Giroux était parti avec elle pour aller aux *States*, mais personne n'a jamais parlé d'argent lorsqu'il est mort. C'est là qu'il y a eu des rumeurs. Quand on s'est aperçu que la bataille serait perdue, y paraît qu'on aurait caché la cassette dans le manoir, pas le manoir de pierre, mais le manoir en bois. Peut-être qu'on pensait venir la chercher plus tard. En tout cas, on voulait surtout pas que la cassette tombe dans les mains des Anglais. C'est pour ça qu'on l'aurait caché quelque part dans le manoir.

Robinson resta pensif un bon moment. Jos, croyant qu'il était simplement dubitatif, ajouta.

— Mais vous savez... ce que j'en dis... c'est des rumeurs tout ça.

Ce fut le moment choisi par le père Ladouceur pour revenir à l'avant de sa forge. Il avait sellé les chevaux qui les attendaient dehors.

— C'est prêt... et ne les épuiser pas trop... Ce sont mes meilleurs chevaux.

Robinson se leva, remercia le Père Ladouceur et salua les trois compères qui levèrent leur verre à sa santé. Nous partîmes aussitôt pour Montréal.

## Livret 7

J'ai encore un souvenir précis de cette journée d'automne lors de laquelle nous nous sommes acheminés vers Montréal. Il arrive que l'automne chez nous soit catastrophique comme lors de la semaine précédant les événements du manoir Debartzch. Mais il peut être également fort doux comme ce le fut ce jour-là. En octobre, le pays est tout en couleurs. Lorsque l'été indien (ce redoux après la froidure de septembre) se produit, on ne peut s'empêcher d'être subjugué, émerveillé par la beauté des paysages.

Ce vendredi-là, ce fut le cas. Nous venions de quitter la forge du Père Ladouceur et laissions nos chevaux trotter à leur rythme. Nous rencontrâmes peu de voyageurs, ce qui nous laissa tout le temps d'admirer les merveilles qui se présentaient à nous. Même Robinson, un homme d'ordinaire austère, semblait plus détendu. Dans les champs, l'abondance des combinaisons de fleurs créait l'illusion de renouveau. Quand la plupart des plantes œuvraient sans relâche à nourrir leurs fruits, les fleurs se mettaient à sortir au grand jour. Ce sont des plantes robustes qui ne sont pas affectées par les gelés des premiers jours froids de septembre. On trouvait en abondance de la verge d'or qui envahissait tout ce que la faux avait oublié : à la lisière des bois et des taillis, au pourtour des tas de pierres, à la bordure des fossés ou encore dans les champs laissés en friche. Toutefois, ce sont les asters qui impressionnaient le plus. Ces plantes d'un violacé lumineux s'étendaient partout, dans les prés, les bois, le bord de l'eau,

couvrant même les rochers arides. Sous le soleil du matin, le sol formait une palette de couleurs de jaune, de bleu et de vert tout à fait incomparable. Les arbres aussi participaient à égayer le paysage. Les feuilles éclataient de jaune et de rouge, illuminant la forêt de ses ocres et de ses orangères parfois aussi vifs que les flammes. Il me semblait que, beaucoup plus que le relief, ce sont les forêts et les eaux qui sont la vraie beauté des terres canadiennes.

Parfois, au détour du chemin, on voyait apparaître l'une de ces belles maisons d'ici, solide charpente de pierres sur un seul niveau, percée de deux fenêtres et d'une belle porte de bois, le toit en pente raide couvert de planches superposées, les murs blanchis à la chaux. S'y accolait une dépendance tout en bois, un « bas-côté », destiné à servir de cuisine l'été et d'entrepôt hiver. Il m'arriva d'apercevoir au détour de la rivière un moulin à farine avec ses ailes tournant au gré du vent. Nous avons vu peu d'animaux dans les champs, la plupart ayant regagné les étables après la Saint-Michel. Il ne restait que les retardataires, dont plusieurs chevaux rétifs à s'enfermer pour l'hiver, que les propriétaires avaient peine à rattraper. Vraiment, le spectacle que nous avions sous les yeux nous laissa pantois.

Je ne crois pas que Robinson et moi avons prononcé plus de trois phrases avant de nous arrêter pour nous sustenter et laisser reposer les chevaux. Nous n'aurions jamais voulu recevoir d'amers reproches du Père Ladouceur lorsque nous lui remettrions ses précieuses et lucratives bêtes. Nous avons trotté sans nous arrêter depuis notre débarquement du *horseboat* à Saint-Marc. Il nous restait encore quelques heures avant d'arriver à Longueuil pour prendre le traversier vers Montréal.

Le repas fut copieux et excellent. Nos couverts desservis, nous sortîmes tous les deux nos pipes et échangèrent nos tabacs respectifs. Entre deux volutes de fumée, je trouvai l'occasion bonne de lui poser la question qui me brûlait les lèvres à propos de ses commentaires sur ses compatriotes.

— Dites donc, Robinson, je vous ai entendu quelques fois avoir des réactions plus ou moins étonnantes à propos de vos compatriotes britanniques.

— Ah oui ! Lesquelles donc ? dit Robinson feignant l'indifférence.

Je me sentis du coup mal à l'aise en pensant que je venais peut-être de toucher une corde sensible chez mon camarade, lui qui paraissait la plupart du temps imperturbable.

— Vous m'avez semblé parfois... comment dirais-je... réticent vis-à-vis des gestes posés par vos compatriotes au Canada. C'est peut-être simplement une fausse impression, remarquez !

Robinson cogna sa pipe sur le rebord de la table afin d'en enlever les cendres de tabac, puis il me fixa dans les yeux. Il y avait quelque chose de profondément mélancolique dans ce regard. Vraisemblablement, il hésitait à aborder la question. Après un moment d'hésitation, il finit par me dire.

— Je ne suis pas quelqu'un à la conversation facile, vous avez dû vous en apercevoir.

Je lui souris en essayant de garder l'air le plus ouvert possible. Il est vrai que je ne savais pratiquement rien de lui malgré le temps que nous venions de passer ensemble. Je suppose qu'il interpréta mon attitude comme en étant une de cordialité bienveillante puisqu'il me fit alors un récit très personnel, même plus intime que je ne l'anticipais. Je fus heureux de connaître à cette occasion mon camarade sous un nouveau jour.

Je savais déjà que Robinson avait été policier à Londres avant de venir s'installer au Canada. Cela faisait quelques années qu'il avait intégré la *Metropolitan Police Service* créée quelques années auparavant, déjà connu sous le surnom de Scotland Yard. Ce service de police était considéré comme le plus compétent dans le Royaume et même sur le continent. Et Robinson selon ses propres dires en était l'un des meilleurs membres. Encore tout jeune, à l'âge de 22 ans, il se fit connaître pour sa capacité de déduction et sa perspicacité. Il adorait son travail et le faisait avec application en ayant le sentiment de rendre service à sa communauté et à son pays de cette façon.

C'était sans compter sur les troubles politiques qui agitaient l'Angleterre à cette époque. Robinson ne s'intéressait pas à la politique, d'autant que son métier exigeait la stricte neutralité à cet égard. Un policier est un serviteur de l'État, quelles que soient les orientations ou même les dérives de cet État. Or il fut emporté par la tourmente qu'on appelait alors le mouvement des chartistes. Il s'agissait d'un mouvement de travailleurs qui avait adopté une charte populaire en réponse à la réforme électorale de 1832, un système électoral concocté au détriment des classes populaires. Ce que réclamait la charte populaire serait

estimé de nos jours comme allant de soi : le suffrage universel des hommes, le juste découpage des circonscriptions électorales, le secret du vote, etc. Or les autorités britanniques d'alors considéraient cette chartre comme révolutionnaire.

Dans son métier de policier, Robinson avait souvent affaire aux classes ouvrières. Il devait intervenir dans les quartiers les plus miséreux de Londres, là où se commettaient les pires crimes. À ces occasions, il avait été frappé par l'extrême pauvreté dans laquelle vivaient les familles d'ouvriers. Pourtant le Royaume-Uni était une grande nation riche qui progressait économiquement à une vitesse fulgurante. Pourquoi les ouvriers n'en profitaient-ils pas ? Au contraire, la situation semblait régresser pour eux.

Mon camarade était particulièrement sensible aux inégalités sociales à cause surtout de son éducation. Son père avait été un pasteur très tôt marqué par la mouvance évangélique de l'anglicanisme. Il prônait des réformes sociales et voulait mettre en place une éducation pour les pauvres. Il avait été très actif auprès des Irlandais pendant les grandes famines, travaillant sans relâche à trouver des denrées et des fonds. La sensibilité sociale de Robinson provenait donc de son père.

Quoi qu'il en soit, Robinson fut forcé comme policier d'intervenir lors des grèves des chartistes, dont celle de 1842. Les grévistes étaient au nombre d'un demi-million et les industriels demandèrent au gouvernement de réagir. Le premier ministre Peel, un libéral, hésitait à intervenir. Finalement le duc de Wellington déploya des troupes et

donna l'assaut. Le mouvement de grève fut très violemment réprimé.

Lors de ces manifestations, c'est l'armée qui allait au front, les policiers se contentant de jouer un rôle de soutien. Pour cette raison, Robinson devenait la plupart du temps un simple observateur en première ligne. Ce qu'il a vu lors de cette répression de '42 le dégoûta. On s'attaquait à des ouvriers sans défense qui n'avaient comme seule arme que leur pancarte.

La goutte qui fit déborder le vase arriva lors d'une charge à laquelle il assista, impuissant à réagir. Il vit des cavaliers sabre au clair mouliné leur arme autour d'eux. Or la foule se composait non seulement d'hommes, mais aussi de femmes et même d'enfants. À un moment, un enfant fut séparé de sa mère dans le tumulte de la bataille. Robinson sentit aussitôt le danger pour le petit et s'apprêtait à lui venir en aide lorsqu'un sabre vint le faucher net. L'enfant tomba par terre, ensanglanté et mourant. Sa mère se précipita vers son fils. Elle le prit dans ses bras en hurlant son chagrin. Lorsque Robinson arriva et se pencha à son tour vers l'enfant pour l'aider, la mère le regarda avec de la haine dans les yeux et lui cria : « ne le touche pas, assassin ! ».

Après cet événement, Robinson me dit qu'il ne fut plus jamais le même. Il remit sa démission à Scotland Yard et quitta pour toujours ce pays qui l'avez vu naître, mais que maintenant il ne pouvait plus jamais considérer de la même façon. Pourtant ici, il retrouvait les mêmes pâles et insipides aristocrates, les mêmes profiteurs véreux à la source des misères de son pays. Et cela le révoltait.

— Wellington et les gens de son espèce, ce sont de fieffés manants qui n'en ont rien à faire des petites gens, Brassard. Sachez-le !

Ce fut la conclusion de Robinson avant de mettre sa pipe dans sa besace. Nous nous levâmes et continuèrent en silence notre chemin vers Montréal.

\*\*\*

La brunante était déjà bien avancée lorsque nous arrivâmes au bureau du surintendant Ermatinger. Nous savions que nous le trouverions à l'œuvre ; cet homme était un bourreau de travail. Lorsque nous entrâmes, il nous fit asseoir par un geste brusque et sans un mot, le visage fermé. Il nous demanda dès l'abord.

— Alors, vous avez arrêté l'assassin ?

— Pas encore, lui répondit Robinson.

Ermatinger sortit une lettre de sa pile de documents et nous la montra sans que nous puissions la lire.

— Pourtant, il semblerait que vous teniez le coupable.

— Qu'est-ce à dire ?

Ermatinger était visiblement en colère. Sa voix naturellement haut perchée s'était encore haussée d'un ton.

— J'ai reçu cette missive hier d'un certain... Capitaine... Tétrot me disant que vous aviez un coupable et que vous l'aviez relâché. Est-ce vrai ?

— Monsieur, sauf votre respect, Tétrot est un imbécile et un ignorant. C'est également un illettré qui a été incapable d'écrire cette lettre lui-même. Vous connaissez bien ces fonctions purement honorifiques de la milice sédentaire dans les milieux ruraux. Tétrot se contente de rassembler une fois par année quelques dizaines de paysans et de leur aboyer des ordres dans un anglais approximatif. Il n'a aucune compétence ni aucune crédibilité dans le village...

— Ça suffit, dit le surintendant en levant une main autoritaire. L'honorable Drummond me contacte tous les jours depuis une semaine. Il est très inquiet de voir que rien ne bouge. Il craint que cette affaire nuise à la réputation de la famille de son épouse, et par conséquent de la sienne. Vous ne semblez pas comprendre les implications politiques d'un tel incident.

— Soyez assuré que je les comprends fort bien, monsieur.

— Alors, tonnerre, que faites-vous pour remédier à la situation ! dit le surintendant en frappant de ses deux mains à plat sur son bureau.

Dans un geste vif qui laissait voir son exaspération, Ermatinger ouvrit un joli boîtier sur son bureau et en sortit un cigare. Fumer le cigare était encore peu usuel au Canada. Ceux-ci provenaient sans doute de Cuba. Il l'alluma et tira sur le cylindre jusqu'à ce que des volutes de fumée lui

entourent le visage. Plus calme maintenant, il s'adressa de nouveau à Robinson.

— Je commence à me demander si j'ai bien fait de faire appel à vous et s'il ne vaudrait pas mieux que j'envoie mes propres hommes.

— Si tel est votre désir, dit Robinson en faisant mine de se lever.

— Rasseyez-vous ? Je ne vous ai pas demandé de partir. Vous savez très bien que j'ai les mains liées dans cette affaire et que vous êtes de loin le meilleur dans ce que vous faites.

Il y eut un moment de silence, le temps de laisser la tension redescendre un peu. Puis le surintendant demanda à Robinson de lui narrer le fil des événements depuis qu'il était arrivé à Saint-Charles. Le détective lui raconta de façon concise les différentes démarches qu'il avait entreprises : la découverte des corps, l'examen des lieux, l'autopsie, les funérailles. Arrivé à l'arrestation de Patrick, le jeune Irlandais, il se contenta de mentionner sa prise en charge par les Frères des Écoles Chrétiennes et son solide alibi le soir des meurtres.

— Je concède, dit Ermatinger, que les faits puissent innocenter ce jeune homme. Pourquoi alors ne serait-ce pas un crime crapuleux commis par un autre cambrioleur ?

— Je suis convaincu maintenant que ces crimes ne sont pas dus à l'effet du hasard. Ce n'est pas un vulgaire cambriolage qui aurait mal tourné. Plusieurs faits ne s'arriment pas à

cette hypothèse. Il aurait fallu un cambrioleur assez affuté pour surveiller pendant un certain temps les allées et venues du couple. De plus, ces filous sont toujours au courant de la valeur des objets dans une maison visée par leur convoitise. Or, selon ce qu'on sait maintenant, il y avait peu d'objets de valeur dans le manoir Debartzch : un peu de coutellerie, quelques chandeliers en argent. Aucun bijou exceptionnel, aucun tableau de maître. De cela, tous les domestiques du manoir devaient être au courant. Pourquoi alors prendre le risque de se faire prendre pour quelques broutilles ? Enfin, je sais par expérience que lorsque ces voleurs à la petite semaine se font attraper, ils cherchent par tous les moyens à s'enfuir et non à tuer le propriétaire. Cela n'a tout simplement pas de sens.

— Oui, vous avez raison. Ce serait alors des meurtres prémédités ?

— Prémédités ? Je ne le pense pas. Improvisés, spontanés, sans doute. Je ne crois pas qu'on soit venu au manoir dans l'intention manifeste de tuer ces deux personnes. Je ne suis encore certain de rien, mais à mon avis, il faudrait chercher les causes dans le passé. Renaud... la victime... et son épouse n'étaient pas ce que l'on pourrait appeler des *personae gratae* dans le village pas plus que dans la région. Si l'on désignait Renaud parfois comme un notable, il ne l'était qu'en apparence seulement. Nous avons découvert grâce à son testament qu'il n'avait plus de ressources et qu'il était même endetté jusqu'au cou. Par conséquent, nous venons de perdre l'un nos principaux mobiles de meurtre : l'argent.

— Et ses créanciers ? Se peut-il qu'on lui en ait voulu jusqu'à le tuer ?

— Vous savez, monsieur, un créancier rancunier se contente de menacer sa victime, à la limite de l'étriller, mais sûrement pas de le tuer. Un mort, ça ne peut pas rembourser ses dettes. Non, selon moi, il faut remonter à une dizaine d'années pour chercher le mobile. Vous connaissez mieux que moi qui suis un nouvel arrivant au Canada les événements autour des troubles de '37-'38. Le village de Saint-Charles en fut bouleversé de façon particulière, notamment à cause de la répression qui y eut lieu.

— Vous voulez parler de l'écrasement de la rébellion par notre armée, dit Ermatinger furieux de la façon dont Robinson faisait allusion à l'action de l'armée.

— Si vous le dites, répondit Robinson sans ciller devant le surintendant. Bref, cette bataille a fait de nombreux morts dans la population et a surtout produit une rupture profonde qui se répercute encore aujourd'hui dans la société de ces comtés. La population a encore en mémoire les divisions entre le parti des patriotes et celui des loyalistes. Renaud et son épouse étaient des loyalistes qui ont d'abord été persécutés par les patriotes et qui se sont repris par la suite en faisant de même avec leurs adversaires. Il y aurait de la vengeance dans l'air et les vieilles rancunes sont souvent les plus violentes, comme vous le savez. Ce fut et cela reste encore l'une de mes hypothèses. Mais une autre a surgi récemment à partir d'une information que j'ai reçue ce matin et qui remet en avant le mobile de l'argent. On m'a fait savoir qu'une rumeur tenace circulait depuis

près d'une douzaine d'années sur l'existence supposée d'une cassette pleine d'or caché dans le manoir. Évidemment, cela ressemble à une rumeur, probablement une simple rumeur.

Robinson entrepris d'exposer au surintendant ce qu'il avait entendu le matin même de la part des vieux du village en lui expliquant également que lors de son examen des lieux, il avait trouvé étrange la façon dans les étagères de livres avait été déplacées. Il fallait envisager l'existence d'une cachette entre les murs du manoir.

— J'ai sondé les murs là-bas et il me semble improbable que l'on ait pu cacher quoi que ce soit qui ressemble à une cassette dans les parois. Toutefois, il est possible que certaines personnes aient pu le croire. Il n'est pas non plus interdit de penser que cette cassette existe vraiment. C'est pourquoi, et pour en avoir le cœur net, j'aurais aimé interroger le docteur Wolfred Nelson.

— Le Dr Nelson est l'un de nos plus éminents députés du gouvernement. Vous ne pensez quand même pas qu'il a quelque chose à voir avec ces événements morbides ?

— Non, non, assurément ! Il n'est pas question de l'interroger sur les crimes eux-mêmes. Je pense plutôt qu'il pourrait nous éclairer sur les événements entourant la bataille de Saint-Charles et sur les enjeux de l'époque afin de me faire une meilleure idée de la situation. Il me faut en savoir plus si je crois que ces crimes prennent racine dans cette période tumultueuse. Accessoirement, je pourrais lui poser la question à propos de cette cassette. Est-elle réelle ou imaginaire ? J'ai besoin de votre accord pour faire cette

démarche. Si vous pouviez me signer une lettre d'introduction...

En 1849, le Dr Nelson était l'un des chefs de file du parti réformiste à l'assemblée et avait une grande influence auprès du premier ministre Lafontaine. Mais il n'était pas encore cet excellent maire de Montréal qu'il fut quelques années plus tard et n'agissait donc pas comme autorité directe sur Ermatinger, ce qui aurait sûrement mis celui-ci dans l'embarras. Voilà pourquoi le surintendant accepta d'accéder à la demande de Robinson et lui remit une lettre qu'il écrivit sur place d'une main rapide et sûre.

Nous nous retirâmes aussitôt et nous nous donnâmes rendez-vous le lendemain matin afin d'aller rencontrer le Dr Nelson. J'en profitai pour revenir à la maison et retrouver un peu de paix dans mon foyer auprès de ma si douce et tendre Adélaïde.

\*\*\*

## APOSTILLE

La rédaction de ce mémoire fait ressurgir en moi des souvenirs empreints de nostalgie ! Chère Adélaïde, mon cœur, tu me manques ! Depuis bientôt deux longues années que tu es partie rejoindre le Seigneur, j'erre dans ma maison comme une âme en peine. Tu étais mon roc, mon rayon de soleil. Lors des crimes du manoir Debartzch, nous étions encore de jeunes mariés, pleins de projets et de fougue. Tu

en étais encore à aménager notre petit logis sur le chemin de Saint-Laurent. Tu avais fait de cet endroit pourtant ordinaire un foyer remarquable dans lequel nous avons finalement vécu pendant tant d'années. Le bonheur que je ressentais chaque fois que je franchissais la porte tenait beaucoup à ton tempérament rieur et agréable, toujours optimiste. Rien ne semblait te faire peur ni t'effaroucher. Pour toi, les choses allaient toujours s'arranger si l'on remettait nos vies dans les mains de Dieu.

Depuis notre enfance, nous ne nous étions pratiquement jamais quittés. Déjà gamins, nous aimions jouer ensemble lorsque notre tante venait nous visiter. Tu avais plusieurs frères et sœurs, mais c'est toi que je préférais. Cela a toujours été toi que j'ai préférée. Nous avons tout fait ensemble, connus ensemble les plus grandes joies et aussi affronté ensemble les plus grandes épreuves. Rien n'a pu briser nos liens si forts. Tu te souviens lorsque j'ai dû me séparer de toi pour aller étudier à Joliette ? De trop longues années de séparation qui n'ont jamais modifié nos sentiments, au grand dam de nos parents respectifs. En effet, ils avaient pensé que cette séparation aurait pu être salutaire pour nous deux. Ce ne fut pas le cas bien au contraire. Nous nous écrivions régulièrement et chaque fois que nous en avions l'occasion, nous nous retrouvions, parfois en secret.

Si mes parents avaient pensé un temps que je puisse faire un prêtre, ils ont finalement été vite déçus. Dès la fin de mes études, je revins à Montréal et annonçai nos fiançailles. Nous avions l'âge de nous marier et savions que l'on ne pouvait pas nous l'interdire. À bout d'arguments, on avait dit que si l'évêque consentait à ce mariage, nos pères

donneraient leur accord. Pourtant, les mariages entre cousins n'étaient pas interdits par l'Église ; ce n'était pas un mariage consanguin. L'évêque ne put que donner la dispense nécessaire et nos parents ont fait ce qu'il fallait, contre mauvaise fortune bon cœur. Ils n'ont jamais eu à le regretter, et nous non plus.

Nous avons eu une belle vie ensemble, chère Adélaïde. Malgré mes nombreuses responsabilités et déplacements, tu n'as jamais montré le moindre signe d'impatience ou de regret. Tu étais toujours là, présente, quelles que soient les circonstances. Tous reconnaissent tes grands talents d'hôtesse qui savait organiser nos dîners fins et maîtrisait au plus haut point l'art de la conversation. Nous étions très entourés à cette époque.

Aujourd'hui, les intimes de jadis sont devenus des étrangers pour moi. Voilà sans doute le prix à payer de la vieillesse, en particulier quand notre âme sœur disparaît. Arrivé à la fin de ma vie, je ne peux que remercier le ciel de ce grand amour que nous avons vécu ensemble. La seule ombre au tableau de cette vie autrement féconde fut l'absence de progéniture. Tu ne le manifestais jamais, mais je sais que cela fut pour toi une dure épreuve. Nous aurions tellement aimé avoir des enfants, surtout toi. Mais le Seigneur a voulu qu'il en soit autrement.

Vivre avec toi, chère et douce Adélaïde, fut un véritable cadeau du ciel. Je prie le Seigneur de pouvoir bientôt te retrouver afin d'être de nouveau à tes côtés dans la joie, une joie qui m'a abandonné depuis ton départ. La maladie qui fait son travail de sape chez moi fera très bientôt en sorte

que Dieu exaucera mes vœux. J'anticipe ce jour avec allégresse.



## Livret 8

Ce matin, Robinson et moi nous sommes donné rendez-vous à la Place d'armes afin d'aller rencontrer le docteur Wolfred Nelson. En 1849, le personnage n'avait pas encore été élevé au statut de héros des Canadiens-français qu'il est devenu aujourd'hui, à la suite notamment du portrait qu'en avaient fait de lui des historiens comme L-O-David. Il n'en reste pas moins qu'il avait déjà suffisamment d'ascendant pour être élu membre du parlement et devenir un proche collaborateur du premier ministre. Il était surtout reconnu comme l'un des meilleurs médecins de la colonie. Il habitait une très belle maison sur le St James Street. Cette rue était fort belle, large et pavée, avec une plaisante mixité de bâtiments. Aujourd'hui, on n'y retrouve plus que des banques et des bâtiments d'affaires, mais à cette époque, une population de résidents anglophones de bonne fortune y habitait encore.

Nous avons décidé de marcher jusqu'à la résidence du Dr Nelson, croisant chemin faisant de beaux immeubles de pierres à colonnades et des maisons en briques sur trois étages où habitaient des marchands qui tenaient boutique au rez-de-chaussée. La propreté de la rue nous frappa. Des égouts creusés quelques années auparavant la rendaient salubre et agréable à fréquenter tant pour les piétons que pour les calèches. On y trouvait également de nouveaux réverbères au gaz beaucoup plus efficaces que ceux qui brûlaient de l'huile de loup-marin, de baleine, de morue ou de marsouin. Le travail des allumeurs de réverbères en était d'autant plus allégé. En somme, St James Street était une

rue où il faisait bon vivre, sûrement plus que sur le chemin Saint-Laurent où j'habitais.

Arrivés à l'adresse indiquée, nous fûmes d'abord frappés par la nouveauté de la porte et des fenêtres. Ces changements avaient été rendus obligatoires par le fait que lors de l'émeute du printemps dernier, les *tories* étaient venus vandaliser la maison du Dr Nelson, un libéral notoire qui appuyait la résolution de Lafontaine sur les indemnités de remboursement des patriotes. La loi avait mis le feu aux poudres, incitant les loyalistes à descendre dans la rue et à s'en prendre à tout ce qui représentait un tant soit peu les partisans des Canadiens-français.

Nous avons été reçus par une domestique qui nous fit entrer dans un parlor où nous avons attendu avant de rencontrer notre hôte. Les patients du Dr Nelson ne manquaient pas, car il était sans doute le médecin le plus demandé de Montréal, son travail en politique ne représentant pour lui qu'une partie de ses activités. C'est ici même, dans sa maison, qu'il tenait son cabinet et qu'il rencontrait ses patients. Comme il avait déjà été averti de notre arrivée par le surintendant Ermatinger, il avait fait annuler plusieurs consultations, car il voulait nous consacrer le temps nécessaire malgré ses multiples occupations. Cette délicate attention ne sera pas la dernière que nous allions recevoir de sa part, confirmant de la sorte sa solide réputation d'honnête homme qui le précédait.

Quand il se présenta à la porte du petit *parlor*, je fus d'abord frappé par la stature imposante de l'homme. En évaluant approximativement, j'en conclus qu'il devait mesurer 6 pieds et quelques pouces. Sa tête dépassait même celle de

Robinson qui n'était pourtant pas petit. Tout dans sa personne et sa physionomie dénotait l'habitude du commandement. Une masse de cheveux en broussailles sur le dessus de la tête et des favoris descendant à la moitié des joues contribuaient à l'allure militaire du personnage. Un visage vif et énergique ainsi qu'un regard ardent venait compléter le tableau déjà impressionnant.

J'avais déjà succinctement informé Robinson du personnage. Wolfred Nelson était un homme de caractère tout en contraste, autant adulé que détesté. Les loyalistes lui en voulaient cordialement, le considérant comme un traître à la race anglaise. On disait de lui qu'il était impulsif et colérique, capable de soulever les foules par sa voix de stentor, même si son français avait tendance à lui échapper dans ses moments d'exaltation. Une qualité toutefois que même ses ennemis lui reconnaissaient, c'était son courage.

Je vis que Robinson était quelque peu impressionné par le personnage, lui que pourtant personne n'intimidait. La poignée de main du Dr Nelson était franche, solide et nerveuse. Nous nous présentâmes et il nous invita à monter à l'étage par le majestueux escalier central afin de nous installer dans le grand *Drawing Room* plus confortablement meublé que le petit *parlor* au rez-de-chaussée. La pièce était murée de livres sur trois côtés et de la documentation s'empilait sur le plancher. Il restait quand même un espace raisonnable pour quatre fauteuils confortables et une table basse. Nous comprîmes que nous nous trouvions dans la pièce où le docteur recevait ses visiteurs privilégiés. Je me suis fait la remarque que ces murs devaient avoir entendu un grand nombre de secrets. Puis, la domestique qui nous avez reçus entra dans la pièce avec un plateau sur lequel

étaient disposées une superbe théière en porcelaine et trois tasses. Le nectar ambré ayant été distribué à chacun, Robinson lança la conversation.

— *Honorable* Nelson...

— Je vous en prie, dit le Dr Nelson, ne m'appellez pas *Honorable*...

— D'accord. Docteur alors ? D'abord, nous nous excusons de venir vous déranger alors que nous savons que votre temps est précieux. J'ai été mandaté par le surintendant Ermatinger pour enquêter sur des crimes qui se sont produits à Saint-Charles récemment. Pour résoudre ces crimes, nous croyons qu'il nous faut revenir dans le passé, jusqu'à la période des troubles de '37. Comme vous avez bien évidemment été un témoin privilégié de cette période, nous aimerions recueillir quelques renseignements pertinents pour notre enquête.

— De quels crimes parlez-vous ?

— Samedi dernier, nous avons retrouvé deux cadavres dans l'ancien manoir du seigneur Debartzch : un homme et une femme. L'homme s'appelle Égide Renaud et la femme, son épouse Clémentine Renaud, qui fut également la première épouse d'Armand Giroux.

— Je connais évidemment Armand Giroux. Il a pris une part active dans nos groupes de discussion ainsi que dans les luttes qui ont préparé les révoltes de '37. Il fut tué peu de temps après la bataille de Saint-Charles. Quant à Égide

Renaud, j'en connais peu de choses sinon qu'il fut un renégat à la cause. Que voulez-vous savoir ?

Robinson voulut d'abord faire parler le Dr Nelson sur les origines des Troubles, lui expliquant qu'il n'était pas au pays au moment où ils se produisirent. Il avait besoin de comprendre les raisons du soulèvement afin d'éclairer ce qui avait mené aux batailles de '37. Il soupçonnait que c'était au cœur de ces événements que pouvaient se trouver certaines réponses aux questions qu'il se posait sur les meurtres.

Le Dr Nelson ne voulut pas entrer dans les détails des enjeux politiques qui donnèrent lieu à des résultats catastrophiques pour les réformistes et surtout pour les Canadiens-français. Il décrivit rapidement le mouvement radical qui s'était formé dans le Bas-Canada en même temps que dans le Haut-Canada. Il avoua à cette occasion que ses propres actions avaient été inspirées, en partie du moins, par le chef rebelle William Lyon Mackenzie, celui-là même qui avait proclamé la République du Canada à Toronto. Son action révolutionnaire avait été réprimée dans le sang et deux de ses collaborateurs avaient été pendus pour cette révolte. Le mouvement réformiste canadien prenait sa source également dans la révolte des chartistes en Angleterre et la révolution de juillet en France.

Le système politique canadien était vétuste et injuste, bloqué par une poignée de bureaucrates qui tenaient à leurs privilèges de la conquête britannique. Ceux-ci faisaient partie du *family compact*, un petit groupe de profiteurs surtout anglo-canadiens prêts à tout pour s'opposer au changement allant à l'encontre de l'esprit d'entreprise... et

de leurs intérêts, bien sûr. De plus, même si ce groupe avait comme membres un petit nombre de Canadiens-français, les Anglais étaient opposés à donner plus de pouvoir à la majorité canadienne-française, une race qu'il fallait au plus vite assimiler selon eux.

À partir des années 1810, des politiciens canadiens se sont élevés plus nombreux que jamais contre ce qu'ils considéraient comme étant une perversion du système de l'Empire britannique. Le parti canadien, principalement composé de bourgeois canadiens-français d'inspiration démocratique, a mené durant plusieurs années un combat parlementaire afin de récupérer des droits qu'il disait revenir à la population, notamment celui de la responsabilité ministérielle de l'assemblée. Ce droit avait été confisqué par le *family compact* qui exerçait le pouvoir exécutif et cherchait l'anglicisation du Canada à tout prix.

Des débats acrimonieux se produisirent sporadiquement pendant une bonne vingtaine d'années. Or, les disputes sont restées longtemps contenues au sein des institutions parlementaires jusqu'à ce qu'une grave crise économique se produise, culminant en 1836 lorsque les récoltes de blé furent dévastées par des insectes destructeurs. Les habitants des milieux ruraux ont commencé à se mobiliser contre le gouvernement qui n'en avait apparemment rien à faire de leurs souffrances. S'est effectuée alors la jonction entre les problèmes des habitants et les préoccupations de la bourgeoisie canadienne-française. À partir de ces années, le mouvement d'abord strictement parlementaire se répandit dans les classes populaires et se radicalisa, allant même jusqu'à créer une rupture entre les modérés qui voulaient continuer la lutte parlementaire et les radicaux qui incitaient

à la révolte armée. Le Dr Nelson faisait partie de la seconde catégorie.

Quand le Dr Nelson eut terminé de brosser un portrait de la situation de l'époque, j'étais en admiration pour la faculté de synthèse de cet homme capable de décrire en quelques mots tant d'années de lutte politique et sociale.

— Si vous me le permettez, docteur, je voudrais vous poser une question qui va peut-être vous apparaître comme trop personnelle. Vous pouvez ne pas y répondre.

— Allez-y.

— Vous, un britannique anglican, né à William-Henry dans une famille ayant comme ancêtre le fameux général Nelson, le vainqueur de Trafalgar...

— Je vois que vous êtes bien renseigné !

— C'est mon métier et j'essaie de le faire le plus consciencieusement possible. L'un de mes devoirs consiste à me renseigner sur les personnes que je dois interroger. Donc, pour revenir à ma question, pourquoi avez-vous pris fait et cause pour les Canadiens-français alors que tout vous portait vers le parti anglais ?

— Oh, vous savez, j'ai déjà été un *tory* pur et dur qui méprisait les catholiques et la race canadienne-française.

— Vous me surprenez !

— J'étais très jeune alors et incapable de réfléchir par moi-même.

— Qu'est-ce qui vous a donc fait changer d'idée ?

— Plusieurs événements ont joué un rôle crucial.

Le Dr Nelson nous raconta un peu de son histoire personnelle qui nous fit mieux comprendre cet homme complexe et original. Il était devenu médecin à un très jeune âge. À vingt ans, il pratiquait déjà dans un hôpital militaire. Il se retrouva bientôt à la tête de la milice à Saint-Denis, un village canadien-français s'il en est un. C'était pendant les menaces de guerre entre les États-Unis et la Grande-Bretagne, on s'attendait à tout moment à ce que les Américains envahissent le Canada par la rivière Richelieu.

À cette époque, le Dr Nelson ne parlait que l'anglais et devait commander un bataillon de Canadiens-français souvent unilingues. Il entreprit donc d'apprendre le français afin de mieux donner des ordres. Il se rendit compte qu'il avait affaire à des hommes courageux de grande valeur ayant à cœur de défendre leur pays. Lorsque la menace de guerre fut écartée, il resta à Saint-Denis afin de soigner les habitants du village, des gens simples qu'il estimait de plus en plus. Ceux-ci le lui rendaient bien d'ailleurs.

Puis, il connut son épouse, laquelle était issue d'une ancienne lignée française installée depuis le début de la colonie. Cette « femme exceptionnelle », comme il la désignait, lui donna sept enfants. Il nous révéla avec émotion qu'elle lui avait tout appris de la vie. Notamment, il fut instruit de l'histoire et de la culture des Canadiens-

français et de leur foi à un point tel qu'il accepta d'élever ses enfants dans la religion catholique. Il comprit surtout avec le temps que ses compatriotes canadiens subissaient une injustice flagrante de la part d'un système politique en place qui les désavantageait grandement. Il s'engagea alors pour la réforme, devint un adversaire implacable de l'ordre établi, se présenta aux élections et les gagna.

À un moment, le Dr Nelson se leva de son fauteuil et alla chercher un document qui se trouvait dans l'une des piles reposant par terre. Il en sortit une série de feuillets qu'il regarda en se rassoyant. Il demanda.

— Vous connaissez le Sieur Alexis de Tocqueville ?

Comme nous faisons tous les deux des gestes de dénégation, il continua.

— M. de Tocqueville, un Français, est un fin observateur de ce qui se passe de ce côté-ci de l'Atlantique. Même les plus perspicaces de nos philosophes ont été incapables d'égaliser ses analyses. Il vous faut lire son magistral *De la démocratie en Amérique*. Vous ne le regretterez pas. Je viens d'en recevoir un exemplaire complet et je vous le prêterai si vous le voulez. Or, M. de Tocqueville est venu passer quelques semaines au Canada lors de son voyage aux États-Unis. Il a été accompagné pour l'occasion par Viger, mon bon ami et adversaire politique. Avant les troubles de '37, M. de Tocqueville lui a fait parvenir une abondante correspondance sur la situation du Bas-Canada dont Viger a bien voulu faire une copie pour moi. Laissez-moi vous en lire quelques extraits qui vous feront mieux comprendre mon attitude envers les Canadiens-français.

Puis, il nous lut quelques lignes criantes de vérité de la part d'un observateur étranger. J'avais pris quelques notes à cette occasion. Voici un extrait significatif.

*Je viens de voir dans le Canada un million de Français braves, intelligents, faits pour former un jour une grande nation française en Amérique, qui vivent en quelque sorte en étrangers dans leur pays. Le peuple conquérant tient le commerce, les emplois, la richesse, le pouvoir. Il forme les hautes classes et domine la société entière. Le peuple conquis, partout où il n'a pas l'immense supériorité numérique, perd peu à peu ses mœurs, sa langue, son caractère national. Nous arrivons au moment de la crise. Si les Canadiens ne sortent pas de leur apathie d'ici vingt ans, il ne sera plus temps d'en sortir. Tout annonce que le réveil de ce peuple approche. Mais si dans cet effort les classes intermédiaires et supérieures de la population canadienne abandonnent les basses classes et se laissent entraîner dans le mouvement anglais, la race française est perdue en Amérique.*

Ces écrits de Tocqueville nous firent bien comprendre l'intérêt que le Dr Nelson portait à la race canadienne-française. Il ne pouvait concevoir que l'assimilation tant souhaitée par les autorités britanniques puisse arriver à l'éteindre.

En conséquence, le Dr Nelson avait suivi une voie réformiste capable de fâcher grandement les autorités, mais qui jusque-là n'allait pas au-delà des limites de la loi. Il se radicalisa seulement au moment où l'un de ses amis qui l'avait soutenu lors de ses campagnes électorales fut assassiné par un groupe de fanatiques loyalistes. Ce qui ajouta à l'injure fut l'acquiescement des assassins par un jury truqué uniquement composé d'Anglais. À partir de ce

moment-là, il s'engagea sur un chemin sans possibilité de retour en arrière.

J'étais fasciné par le récit de cet homme qui m'apparaissait, malgré ses défauts et ses erreurs, comme un homme libre. Je vis également monter l'admiration sur le visage de Robinson, lui qui avait connu dans son pays beaucoup de compatriotes médiocres et vénaux. Il faisait maintenant la connaissance d'un être d'une tout autre nature. Il lui demanda.

— Vous êtes connu pour avoir été un chef de file du mouvement des patriotes que vos adversaires appellent des rebelles. J'aimerais que l'on en vienne aux événements de 1837 qui furent un point de rupture, si je comprends bien.

Le Dr Nelson continua en racontant les luttes qui eurent lieu à cette époque. D'abord, il fut au cœur de ce que l'histoire a retenu comme étant la seule victoire des patriotes : la bataille de Saint-Denis. Comme il était l'un des seuls à avoir quelque expérience militaire, il organisa la défense du village avec efficacité. Or, la température glaciale de la fin de novembre aidant, les troupes britanniques furent contraintes de retraiter après une série d'escarmouches qui laissèrent tout de même quelques morts dans les champs. Cette victoire donna au Dr Nelson un prestige exceptionnel.

Néanmoins après ce coup d'éclat, tout se désorganisa dans le chaos le plus total. Les habitants, qui n'étaient pas des militaires, avaient de la difficulté à comprendre les ordres ou même à s'y plier. De plus, ils n'avaient que quelques vieux fusils à leur disposition. La bataille de Saint-Charles

fut perdue avec le nombre considérable de morts que l'on connaît et les catastrophes s'enchaînèrent ainsi pendant plusieurs jours.

À un certain moment, le Dr Nelson se retrouva seul avec six autres combattants à Saint-Denis. Voyant bien qu'il était impossible de défendre les lieux avec ces seules forces, il s'enfuit dans les bois, supportant le froid, la faim et l'inquiétude, marchant de nuit à travers les bois, s'enfonçant dans la boue jusqu'aux genoux, se cachant le jour, revenant parfois sur ses pas. Il faillit mourir une ou deux fois en traversant des ruisseaux ou des marais. Il avait erré pendant une quinzaine de jours avant que des volontaires loyalistes le fassent prisonnier.

— Ce fut une période difficile pour ma famille et moi-même, dit le Dr Nelson. Comme la loi martiale avait été déclarée, je risquais la peine de mort. Après avoir passé sept mois en prison sans procès, j'ai été exilé avec d'autres aux Bermudes. Toutefois, on nous a permis après quelques mois de quitter notre exil suite à une décision du nouveau gouverneur. J'ai quitté les Bermudes mais ne pouvait entrer au Canada. Je me suis installé à Plattsburgh pour y exercer la médecine. Il fallait que je gagne ma vie. J'avais tout perdu à Saint-Denis. On avait incendié ma maison et volé tous mes biens. Finalement, j'ai réussi à y faire venir ma famille. Mon épouse et mes enfants m'avaient tant manqué après presque une année de séparation.

— Avez-vous changé alors d'opinion politique ?

Après un long moment d'hésitation, le Dr Nelson ajouta.

— Non... Je ne crois pas... Je me suis seulement dit alors qu'il fallait laisser le temps et les circonstances faire leur œuvre, même si cela devait être plus long.

— Vous vous êtes assagi ?

— Si vous voulez le voir ainsi ! N'oubliez pas que ma famille avait été laissée dans le besoin au Canada pendant ma période de réclusion et mon exil. Des amis avaient bien voulu prendre soin d'elle, allant même jusqu'à proposer d'adopter quelques-uns de mes enfants. J'ai beaucoup souffert de cette situation. Puis le vent tourna. En 1842, mon ami Louis Hippolyte Lafontaine, à l'époque procureur général, introduisit une procédure de *Nole Prosequi* qui me permit de revenir chez nous. Je lui en ai été infiniment reconnaissant et je suis devenu depuis son allié inconditionnel dans les réformes qu'il a entreprises au sein de ce « nouveau Canada Uni », des réformes toujours aussi nécessaires.

— Pour vous, que reste-t-il de cette époque glorieuse ?

— « Glorieuse » n'est sans doute pas le mot approprié. « Exaltante » oui, mais aussi « décevante » à bien des points de vue.

— Évidemment, je comprends. On vous a traité fort injustement.

— Ce fut le cas, bien sûr. Il est bien possible que, d'un certain point de vue, j'aie mérité ces « punitions ». Il était de bonne guerre d'affronter la justice du point de vue de mes adversaires même si je ne regrette aucunement les gestes

posés. Lorsque je parle de déception, je ne fais pas référence à moi seul. Ma déception est venue plutôt de la façon dont mes compagnons et moi-même avons perdu cette lutte par notre propre incompetence militaire. Après avoir soulevé les foules, ce dont nous étions passés maîtres, nous avons été incapables de soutenir les combats de façon intelligente. Nous étions engagés d'une manière totalement chaotique dans des combats qui auraient exigé une préparation minutieuse et des ressources appropriées. De plus, contrairement à ce que plusieurs de mes compagnons croyaient, l'armée britannique stationnée au Canada était déficiente. Même Wellington en parlait comme d'un ramassis des excréments de la terre. Certains soldats n'attendaient que le bon moment pour s'enfuir aux États-Unis. Toutefois, une guerre ne se déroule jamais comme nous le projetons, c'est bien connu. Non, ce ne fut pas ma plus grande déception. Elle est surtout venue du constat de la lâcheté de nos chefs...

— Cela m'étonne que vous disiez cela alors que l'on vante tant le courage des combattants.

— Ce sont nos soldats de fortune, des laboureurs, des journaliers, des gens du peuple, qui se sont montrés fort courageux devant l'épreuve et qui se sont battus jusqu'à donner leur vie. Ils ont cru en notre parole. Papineau le premier avait allumé la mèche en soulevant le peuple avec ses talents exceptionnels d'orateur. Il avait même signé une déclaration d'indépendance dans ma propre demeure. Pourtant, dès le début de l'affrontement lors de la bataille de Saint-Denis, il a détalé comme un lapin vers les États-Unis et on ne l'a revu que beaucoup plus tard lorsque tout était terminé. Et aujourd'hui, Papineau vient me faire la

morale en disant que j'étais le plus féroce partisan de la force. Il se garde bien de reconnaître que sa fuite a précipité la défaite finale du mouvement des patriotes.

Je fus surpris de constater l'inimitié qui régnait entre les deux plus éminents chefs du parti des patriotes. À l'époque du retour de Papineau, son étoile avait pâli, certes, mais il avait encore de l'ascendant. Il est difficile aujourd'hui, avec le recul, de se faire une idée juste de la situation. Les historiens, les essayistes et les romanciers se sont emparés de ces événements et les ont sculptés à leur convenance, créant des héros et des renégats d'hommes qui n'étaient finalement que des hommes.

— Je comprends votre position, dit Robinson, et surtout votre indignation vis-à-vis de vos compagnons sur lesquels vous aviez tant compté.

— Vous savez, mon cher ami, j'ai acquis suffisamment d'expérience de l'âme humaine et des passions qui l'agitent. Les hommes peuvent être prêts un jour à donner leur sang pour une cause et le lendemain fuir devant le combat. Ils pensent adhérer fermement à une idée ou à un projet, puis ils en changent radicalement pour des raisons futiles. Le propre de l'être humain est d'être agité par ses passions changeantes. Cela demande un très grand effort sur soi pour les contrôler. Et nous y arrivons rarement à notre satisfaction.

Le Dr Nelson s'arrêta en gardant la tête basse, sans doute perdu dans ses rêves évanouis dans la brume du temps. Nous gardâmes le silence en entendant ces paroles pleines de sagesse. Je compris alors l'amertume que devait ressentir

cet homme si courageux qui voyait s'envoler son idéal avec le vent. Robinson voulut recentrer la conversation sur le sujet qui l'intéressait au premier chef, soit les crimes du manoir.

— Je suppose que vous faites allusion à certains que vous avez côtoyés jadis ? Je pense en particulier au seigneur Debartzch.

— Certes, Debartzch est un bon exemple de ce que je viens d'affirmer. Voilà un homme qui avait fait beaucoup pour son village et sa région. Il avait été l'un des premiers à s'engager dans la lutte des patriotes en écrivant des articles qui ont eu un impact certain partout au Canada. Puis, pour des raisons obscures qu'il n'a jamais expliquées, il a accepté d'être nommé au Conseil législatif qui était alors le fief du *family compact*. Il est alors devenu notre ennemi en réclamant « sang et potence » pour les patriotes. Oui effectivement, quelle déception !

— Il n'était sans doute pas présent dans son manoir lorsque vous vous y êtes réunis avant la bataille de Saint-Charles.

— Il avait déjà fui avec sa famille à ce moment-là. Heureusement pour lui, car vu l'agitation de la population à son égard, on l'aurait sûrement étripé.

— Vous vous y étiez rencontrés pour préparer la stratégie de défense. C'était donc un peu avant la bataille de Saint-Denis ?

— Encore là, je suis admiratif de votre capacité à obtenir des renseignements sur des événements si anciens. Il y a eu effectivement une rencontre de stratégie dans le manoir Debartzch. Plusieurs chefs patriotes y étaient réunies et se montraient prêts à verser leur sang s'il le fallait. La belle affaire ! Les seules qui sont restés jusqu'à la fin de cette bataille perdue d'avance ont été Boucher-Belleville et Giroux.

— Pouvez-vous m'en dire plus sur cette bataille ?

— Ce sera difficile, car je n'étais pas présent lors des combats. Il faudrait demander à Boucher-Belleville. Il est ici à Montréal. Je crois bien qu'il a un poste quelconque au département d'Éducation. Vous devriez le rencontrer.

— Et Renaud ? Était-il présent ?

— Là encore, je ne peux pas vous aider. Si je me souviens bien, on l'avait fait prisonnier un temps avant la bataille. Les patriotes craignaient qu'il les trahisse. Et ils avaient raison puisque c'est effectivement ce qui est arrivé par la suite.

Après une pause dans la conversation, Robinson jugea que le moment était venu de poser la question sur la fameuse cassette. Il s'engagea sur ce terrain.

— Nous avons été informés de rumeurs lors de notre enquête selon laquelle vous auriez apporté une cassette remplie d'or lors de votre rencontre. Est-ce vrai ?

À ces mots, le docteur Nelson éclata d'un rire sonore qui se répercuta étrangement dans la pièce.

— Oui, je suis au courant de cette rumeur. Je ne sais pas d'où elle a pu provenir. Je peux vous affirmer cependant que si j'avais eu en ma possession une telle cassette, je ne l'aurais sûrement pas emporté avec moi.

— On m'a laissé entendre que ce serait Brown qui vous l'aurait demandée pour acheter des armes.

— De toute façon, je n'aurais jamais voulu remettre de l'argent à Brown. Cet homme, en plus d'être un piètre général qui s'était lui-même imposé comme commandant à Saint-Charles, n'était pas reconnu pour son honnêteté. Quoi qu'il en soit, il était beaucoup trop tard pour aller acheter des fusils aux États-Unis.

— Ah bon ! dit Robinson visiblement déçu d'avoir perdu encore une autre piste.

— Pardonnez-moi de ne pas vous aider davantage, mon cher ami. Si je puis me permettre, ne serait-il pas possible que la mort de Renaud soit reliée aux actions abjectes qu'il a entreprises après la bataille ? Je sais qu'il a dénoncé par écrit plusieurs patriotes, lesquels ont été emprisonnés ou exilés par la suite. Certains de ceux-là doivent lui en vouloir beaucoup. Mais ce n'est qu'une hypothèse. Après tout, c'est vous le détective.

— Un détective qui voit sa charge s'alourdir de jour en jour avec cette affaire. Nous vous sommes infiniment reconnaissants de nous avoir reçus. Ce que vous nous avez

communiqué comme information pourra se révéler d'une grande utilité dans le futur.

— Je vous souhaite bonne chance dans votre enquête, dit le docteur Nelson en se levant pour nous signifier la fin de notre entrevue.

Nous nous séparâmes avec une poignée de main chaleureuse. Lors du chemin de retour, nous entreprîmes de faire un récapitulatif de l'enquête. Celle-ci me paraissait revenir à son point de départ. Ce n'était pas l'opinion de Robinson cependant. Il ne retenait plus le crime crapuleux ; il ne s'agissait pas de meurtres commis par le jeune Irlandais ni par un cambrioleur quelconque. Il avait éliminé ces deux possibilités de façon convaincante. L'idée d'une cassette qui aurait été cachée dans le manoir s'était évaporée également. Il est vrai que Robinson n'avait pas mis beaucoup d'espoir dans cette option, l'ayant considérée comme une simple rumeur dès le départ. Que restait-il si le mobile de l'argent venait d'être exclu ?

— Quoi qu'il en soit des mobiles, il nous faut retourner à l'époque de la bataille de Saint-Charles, et de cela au moins, je suis convaincu. Nous devons remonter à une douzaine d'années en arrière si nous voulions faire la lumière sur ses crimes.

— Quelle est la suite alors ?

— Comme le Dr Nelson nous l'a bien laissé entendre, c'est lors de ces périodes chaotiques que les êtres humains montrent le meilleur d'eux-mêmes et malheureusement aussi le pire. Nous ne savons pas encore ce qui s'est produit

précisément. Pour le moment, je laisse de côté le mobile du crime passionnel pour me tourner vers celui de la vengeance. Dans les circonstances, c'est celui qui m'apparaît le plus prometteur et le plus plausible.

Le lendemain était un dimanche et ma religion m'interdisait de faire un travail quelconque, sauf à titre exceptionnel. De plus, j'étais pressé de retrouver mon Adélaïde afin de passer du temps avec elle. Ce n'était pas le cas pour le solitaire Robinson. De plus, les protestants ne sont pas aussi stricts que nous sur le congé dominical. Il m'apprit qu'il irait se pencher sur les dossiers de la police afin de découvrir les témoignages écrits de Renaud. Il espérait obtenir des renseignements pouvant le conduire à quelques suspects. Nous nous saluâmes et nous donnâmes rendez-vous pour le lundi matin.

## Livret 9

Le lundi 9 octobre, je me rendis au château de Ramezay où les Cours de justice avaient été installées à la suite de l'incendie de l'ancien bâtiment. J'avais reçu la veille un message par un coursier dans lequel Robinson me donnait rendez-vous sans explication à la porte de l'immeuble à 9 h ce matin-là.

La veille, Adélaïde et moi avons passé un dimanche paisible en commençant notre journée par la grand-messe à l'église Notre-Dame. Cette église était magnifique ! Elle avait remplacé depuis quelques années l'ancienne église donc le dernier vestige, son clocher, venait d'être démoli, libérant ainsi l'espace pour la Place d'armes qu'on connaît aujourd'hui. La nouvelle église monumentale, de style néo-gothique en pierres grises de Montréal, peut contenir jusqu'à dix mille fidèles. Il nous a quand même fallu arriver tôt pour obtenir une bonne place. Les deux tours de 230 pieds dominant toujours le paysage montréalais ; elles sont visibles à des miles à la ronde.

À cette époque, l'intérieur n'était pas aussi flamboyant qu'aujourd'hui. Le mur de chevet, bien plat à la mode anglaise et non semi-circulaire, présentait une grande verrière devant laquelle étaient disposés, de part et d'autre, six tableaux provenant de l'ancienne église. Les colonnes de la nef étaient peintes en trompe-l'œil représentant du marbre veiné. Adélaïde et moi ne nous fatiguions jamais d'admirer ce chef-d'œuvre. Nous avons donc assisté pieusement à la grand-messe célébrée par l'évêque et

concélebrée par plusieurs prêtres. Une excellente chorale et de nombreux enfants de chœur les accompagnaient.

Après la messe, et comme d'habitude, nous sommes allés dîner chez les parents d'Adélaïde dont le père cultivateur nous accueillit dans sa grande maison en pierre de la Côte de la Visitation. Cette promenade en carriole nous faisait toujours beaucoup de bien, en particulier lorsque la température était idéale comme hier. Les paysages de Montréal étaient bucoliques avec ses champs cultivés et ses animaux qui paissaient. Les parents d'Adélaïde étaient des gens joviaux que nous avions toujours plaisir à fréquenter. Ils avaient dépassé depuis longtemps les réticences qu'ils avaient eues à notre égard dans le passé. Lors de ces rencontres, il m'arrivait de donner à ma chère tante des nouvelles de mon père (son frère) qui demeurait toujours aux États-Unis. Autrefois, papa avait subi de tels revers de fortune qu'il avait jugé bon de s'expatrier à l'étranger. Quand il est revenu au Canada, ce fut pour y mourir. Quelle tristesse parfois que la vie sur terre ! Aujourd'hui, alors que ces parents que j'ai aimés ont disparu à quelques années d'intervalle, je pense à eux avec beaucoup de nostalgie.

Ce matin-là donc, lorsque j'arrivai au château de Ramezay, Robinson y faisait déjà le pied de grue en m'attendant en face de l'entrée monumentale. Le bâtiment était sans doute l'un des plus anciens du pays. Ramezay, le premier gouverneur de Montréal en Nouvelle-France, l'avait fait construire en pierre avec un toit en pente et de nombreux chiens assis. L'entrée comportait un petit toit classique supporté par quatre colonnades. Il avait fière allure ! Le manoir était tombé entre les mains des Britanniques après

la conquête et servait maintenant de Cour de justice temporaire en attendant la construction du nouveau palais de justice que nous connaissons aujourd'hui. Robinson y avait passé la journée du dimanche à consulter des tonnes de documents. Le classement erratique des papiers officiels dû au déménagement récent ne lui avait pas facilité la tâche, de son propre aveu.

Finalement, il avait été en mesure de trouver quelques informations qui l'intéressèrent particulièrement. Il retrouva les dénonciations de Renaud qui avait servi comme témoignage lors de certains procès ayant fait envoyer en prison ou en exil ceux qu'il avait trahis. Il y avait donc de fortes chances pour que son assassin se retrouve parmi ces quelques hommes qui avaient de bonnes raisons de se venger de lui.

Pourquoi Robinson m'avait-il donné rendez-vous au château de Ramezay alors que vraisemblablement son travail était terminé? En réalité, il m'avoua que les informations dont il disposait étaient insuffisantes et qu'il avait besoin d'obtenir plus de renseignements sur ces malheureux patriotes. En cherchant davantage, il avait trouvé un document fort intéressant qui avait servi à une demande d'indemnisation de l'un de ces patriotes. Il s'agissait d'une liasse volumineuse de feuillets écrits dans un style approximatif qui se révéla être un journal décrivant l'expérience des exilés en Australie. L'homme, un exilé lui-même, était revenu au Canada en 1845 à la suite d'une amnistie générale. Il avait donc passé près de six ans en exil. Enfin, coup de chance ou du sort, il s'avéra que le personnage, un certain François-Maurice Lepailleur, exerçait le métier d'huissier ici même au château. Voilà

pourquoi Robinson voulut l'interroger dès que possible pendant qu'il était ici.

— Est-ce que Lepailleur pourrait être un suspect ? lui demandai-je.

— Je ne le crois pas. D'abord, il n'est pas sur la liste des dénonciations de Renaud. Cette liste fait référence aux patriotes qui étaient présents tant à l'Assemblée des Six-Comtés qu'à la bataille de Saint-Charles. Renaud en parle comme des participants actifs pour les avoir reconnus à l'époque, soit lors de l'assemblée ou encore lors de la bataille elle-même. Or Lepailleur a été incarcéré à la suite de la tentative malheureuse de s'emparer des armes des Sauvages à Caughnawaga à 1838, donc une année plus tard. Il n'a sûrement aucun lien avec Renaud, mais nous allons quand même lui poser la question.

Nous entrâmes dans le bâtiment après nous être identifiés auprès de la garde. Robinson avait toujours la lettre d'introduction du surintendant, ce qui facilitait grandement les choses. Nous trouvâmes facilement le bureau de Lepailleur au bout du couloir. Il était assis à un petit comptoir surchargé de documents dans une vaste salle qui comportait bien une dizaine de meubles semblables. Les huissiers ont toujours été les parents pauvres de la magistrature tant par leur salaire que par le traitement qu'on leur offrait. Les employés étaient tous à la besogne et une certaine fébrilité régnait dans l'air. Le travail ne manque jamais dans une grande ville comme Montréal. On nous montra du doigt Lepailleur qui était installé dans le fond de la pièce près d'une fenêtre.

Après nous être présentés, il nous demanda la raison de notre venue. Comme nous allions discuter de sujets plus ou moins confidentiels, il jugea préférable de nous installer dans un endroit plus tranquille et plus discret. Nous entrâmes alors dans une petite pièce désignée par le mot *Parlor* écrit sur une affichette épinglée sur la porte. C'était un endroit triste avec des murs nus et décolorés, sans fenêtre. On y trouvait une petite table et quelques chaises. Nous prîmes place et sans plus tarder Robinson avança la raison principale de sa visite.

— Nous avons été chargés par le surintendant de la police de Montréal d'enquêter sur deux meurtres commis à Saint-Charles la semaine dernière.

— Ah bon ! dit, surpris, Lepailleur... et en quoi cela peut-il me concerner ?

— Rien, rassurez-vous ! Toutefois, vous pouvez nous aider grandement en nous fournissant des informations sur les circonstances historiques qui sont sans doute à l'origine de ces meurtres. Je m'intéresse surtout à la période des troubles de '37 -'38.

Je vis à ce moment-là de la tristesse passée dans les yeux de Lepailleur. On aurait dit qu'un voile venait de soudain tomber sur son regard.

— Oui, une période confuse s'il en fut une... De qui s'agit-il donc ? Est-ce que je les connais ?

— Peut-être. Il s'agit d'Égide Renaud et de son épouse.

Après un long moment d'attente où Lepailleur semblait rassembler ses souvenirs, il dit.

— Renaud... Oui... Renaud. Il y a très longtemps que j'ai entendu parler de lui.

— Vous le connaissiez ?

— Pas personnellement. Si je me souviens bien, c'était un personnage peu recommandable. Une chose est certaine : il n'appartenait pas aux mêmes cercles que moi.

— Vos cercles ?

— Les patriotes, les Fils de la liberté, les Frères chasseurs.

— De qui parlez-vous ?

Lepailleur sembla étonné de voir que Robinson ne connaissait pas l'identité de ces groupes qui furent tellement actifs lors des troubles de '37-'38.

— Je vois que vous n'êtes pas d'ici.

— Non effectivement. Je suis arrivé au Canada il y a seulement quelques années.

— Et votre profession... ?

— Je suis détective, une sorte d'enquêteur privé si vous voulez.

— Alors, je suppose que vous vous êtes déjà renseigné sur moi et sur ce que j'appelle mes cercles d'amis ?

— Sur vous oui, mais pas sur vos cercles d'amis. Par contre, j'ai rencontré samedi l'Honorable Wolfred Nelson qui nous a longuement entretenus de la lutte des patriotes.

— Ah !... Je vois que vous ne parlez pas des « diaboliques rebelles » qui ont voulu renverser le gouvernement.

— Non, effectivement... Vous savez... Je ne suis qu'un enquêteur. Je ne fais pas de politique.

— Monsieur Robinson, nous faisons TOUJOURS de la politique.

Un ange passa pendant que Robinson chercha un grand carnet dans sa besace et qu'il se mit en frais de consulter ses notes. Après l'avoir feuilleté longuement, il reprit.

— Vous faisiez partie des patriotes qui furent d'abord condamnés à mort, puis exilés en Australie en 1838. Est-ce bien cela ?

— C'est exact. Mais qu'est-ce que cela a à voir avec votre affaire ?

— Patience, monsieur Lepailleur, j'y viens. J'ai retrouvé le journal que vous aviez envoyé au gouvernement en vue d'obtenir une indemnisation pour les pertes subies. Je l'ai trouvé fort bien documenté.

— Et alors ?

— Dans le cadre de mon enquête, je suis arrivé à la conclusion qu'il fallait rechercher les causes de ces assassinats dans le passé. Je me suis arrêté à l'une des périodes les plus troubles, soit les luttes des années 1837. Je suis convaincu que ces crimes prennent racine dans la bataille de Saint-Charles et de ses suites.

— Intéressant ! Les batailles de Saint-Denis et de Saint-Charles ont été les véritables déclencheurs de la révolte populaire.

— Vous y étiez ?

— Non. Je n'étais pas actif à cette période-là. Ce ne fut qu'un peu que plus tard que j'ai intégré le groupe des Fils de la liberté qui ont pris une part active au combat à partir seulement de 1838.

Robinson feuilleta encore un moment son carnet, puis continua.

— Je vois que vous avez été arrêté en... voyons voir... novembre 1838.

— Oui ! Avec mon ami Cardinal, nous attendions désespérément des secours américains pour livrer bataille aux Habits Rouges. Cardinal voulait organiser une insurrection plus sérieuse que ce qu'il appelait les échauffourées de Saint-Denis et de Saint-Charles. Il voulait surtout des fusils, mais aussi de l'argent, des canons et de l'aide américaine. Lorsque nous avons compris que les secours ne viendraient pas, nous avons pris une initiative

qui semblait sur le coup une bonne idée, mais qui nous a été fatale.

Lepailleur nous raconta alors les événements qui l'ont mené à son emprisonnement. Avec un groupe d'une soixantaine de patriotes dont à peine la moitié était armée, ils décidèrent d'aller chercher les armes là où elles se trouvaient. On savait que les Sauvages de Caughnawaga étaient tous des chasseurs et que chacun possédait un fusil. Le groupe se cacha dans les boisés aux alentours de la réserve attendant que Cardinal et LePayer aillent parlementer. Ils étaient convaincus que les Sauvages voudraient rester neutres durant la rébellion.

En chemin, le premier homme qu'ils rencontrèrent fut George de Lorimier, un cousin de l'un des chefs des patriotes Chevalier de Delorimier. George de Lorimier était un métis, né d'un père canadien et d'une Iroquoise. Il résidait chez les Sauvages puisqu'il y avait ses terres. Mis en confiance, Cardinal lui fit la proposition d'acquérir les fusils des Sauvages. De Lorimier (qui se faisait appeler « Ciel Brillant » par eux) affirma que lui-même était un patriote même s'il ne participait pas à la rébellion. Il a proposé de rencontrer lui-même le chef pour lui soumettre la proposition et négocier avec lui.

Or, Lepailleur et son groupe l'apprirent plus tard à leurs dépens, Ciel Brillant s'était immédiatement empressé de prévenir le chef des Sauvages. Ils étaient tous réunis à l'église pour la messe. Aussitôt, le chef donna l'ordre à ses hommes de se rassembler autour du mât du village avec leurs armes. Pendant ce temps Cardinal, tellement sûr de son plan, fit sortir du bois ses hommes et se présenta au

chef. Quelle ne fut pas sa surprise de voir les Sauvages pointant leurs armes sur eux en les sommant de jeter par terre les quelques fusils qu'ils avaient ? De Lorimier n'était pas avec eux. Il avait disparu et les avait trahis. La suite fut terrible. Beaucoup plus nombreux que le groupe de rebelles, les Sauvages les transportèrent en canot à Lachine, alors un fief de *tories*. Les volontaires loyalistes s'emparèrent du groupe et le conduisirent à la prison du Pied-du-courant avec des chants de triomphe.

— C'est donc à ce moment-là que vous avez subi votre procès ?

— Un procès ? Je ne suis pas certain qu'il faut appeler cela ainsi. Une exécution, oui ! Nous sommes restés emprisonnés pendant plusieurs mois pendant qu'on créait un tribunal spécial militaire afin de nous juger pour haute trahison.

Lepailleur nous raconta que ce tribunal composé de militaires britanniques unilingues anglais ne pouvait pas être impartial. Les quelques avocats à qui on avait donné la permission de les défendre, dont l'honorable Drummond à l'origine de notre enquête sur les crimes du manoir Debartzch, ne pouvaient même pas les représenter verbalement au tribunal. La cause était entendue d'avance ! Sur la centaine d'accusés, dont la soixantaine qui avait été arrêtée par les Sauvages, à peine quelques-uns furent relâchés. Les autres ont eu à subir un sort épouvantable. Une soixantaine furent exilés en Australie et douze ont été pendus, dont les chefs Chevalier de Lorimier et Narcisse Cardinal, le grand ami de Lepailleur.

— Je comprends que ce fut une période de grand malheur pour vous.

— Ce fut surtout une grande injustice.

— Vous y avez perdu votre ami Cardinal. Vous n'avez jamais voulu vous venger de sa mort et de votre exil ?

— Bien sûr, j'ai détesté pendant longtemps moins les Anglais du tribunal que celui qui nous avait trahis.

— Vous voulez parler de celui que les Sauvages appelaient Ciel Brillant ?

— Il était responsable non seulement de la mort de mon ami, mais aussi d'un des membres de sa propre famille : Chevalier de Lorimier.

— Avez-vous cherché à le retrouver à votre retour d'exil ?

— Non. Vous savez... cet exil en Australie avait été un coup terrible pour moi. J'ai dû laisser mon épouse et mon enfant qui ne possédaient plus rien. Par ordre de la Cour, on avait brûlé ma maison et pillé mes biens. Quand je suis revenu en 1845, j'étais seulement heureux de les retrouver en bonne santé. Surtout, j'ai eu le temps de prier lorsque j'étais en exil. Il y avait là-bas un prêtre curé de la paroisse catholique qui m'a beaucoup aidé. J'ai appris que le pardon plaisait plus à Dieu que la vengeance. Notre curé répétait que « œil pour œil, dent pour dent », c'était une affaire de l'Ancien Testament. Jésus disait plutôt : « pardonne à tes ennemis et prie pour ceux qui te persécutent ».

— Vous êtes donc revenu en paix.

— On peut le dire comme ça. De toute façon, même si j'en avais beaucoup voulu à ce traître, il n'était déjà plus de ce monde à mon retour. Quelques mois après notre arrestation, on a retrouvé son corps sur les rives du Saint-Laurent. Personne ne sait exactement ce qui s'est passé, mais certains disent qu'il était devenu incapable de s'endurer lui-même après ce qu'il avait fait. En voulant jouer un rôle de médiateur entre les Sauvages et nous, il avait plutôt provoqué la catastrophe et envoyé à la potence un des membres de sa propre famille. Un jour, il avait pris son canot et on ne l'avait plus revu vivant.

Lepailleur cessa de parler et regarda dans le vague, comme si tous ces souvenirs obscurcissaient sa vue.

— Cette guerre, M. Robinson, cette guerre ! Personne n'en est sorti indemne, vous savez ! Même pas les Anglais... Est-ce que cela en valait vraiment la peine ?

Maintenant que Robinson avait éliminé Lepailleur et quelques autres de la liste de ses suspects, il voulut en savoir plus sur l'exil des patriotes en Australie. Dans la liste de noms retenus à la suite de ses recherches de la veille, tous étaient partis en exil et il était vraisemblable que Lepailleur les connaisse. De plus, si ce dernier était revenu avec le pardon en bouche pour ses ennemis, il était loin d'être assuré que les autres avaient fait de même. Robinson l'incita de nouveau à parler de son exil.

— Votre exil en Australie ne fut pas de tout repos. C'est du moins ce que j'ai pu lire dans votre journal.

— Assurément. La plupart d'entre nous n'étaient ni pêcheurs ni marins. Nous n'étions pas habitués à prendre la mer. De plus, nos conditions de vie sur le bateau étaient pénibles. Nous étions punis à tout moment pour des peccadilles. Ce fut cinq mois de voyage que personne n'oubliera. Plusieurs ont été malades ; l'un d'entre nous en est mort.

— Si j'ai bien compris, votre séjour en Australie par la suite ne s'est pas non plus très bien passé.

— En tout cas, les deux premières années ont été vraiment difficiles. Nous étions prisonniers, vous savez, et notre gardien (qui s'appelait Badley, un nom prédestiné) nous punissait pour tout et pour rien. Oui ce fut vraiment très difficile durant les deux premières années.

— Et après cela ?

— Le gouverneur a accepté d'alléger nos conditions de vie. Après tout, nous n'étions pas des prisonniers de droit commun. Et en général, notre comportement était facile et accommodant. Puis, il y a eu l'amnistie de 1844.

— Évidemment, à titre de compatriotes, vous avez bien connu vos compagnons d'infortune ?

— Certes oui. Nous avons même gardé contact après les deux années où on nous a libérés de notre emprisonnement. Nous avons trouvé des emplois chez différents habitants australiens. Certains ont même pu démarrer de petites entreprises. Mais pour la grande

majorité, nous avons le mal du pays et voulions revenir chez nous.

Robinson sortit alors de sa besace quelques feuillets qui ressemblaient à des fiches contenant des informations sur des suspects potentiels.

— Comme vous le savez, je suis toujours à la recherche de celui qui a assassiné deux personnes à Saint-Charles. Je crois que ces crimes sont des actes de vengeance et je soupçonne que ceux qui ont été dénoncés par Renaud pourraient être des suspects dans cette affaire. J'aimerais bien que vous m'en disiez plus à leur sujet.

— Si je peux vous être utile, comptez sur moi. Il y a eu assez de morts comme cela dans cette guerre et je trouve répugnant qu'on ait pu la continuer une douzaine d'années plus tard.

— Alors voilà ! J'ai un premier nom à vous soumettre : Louis Dumouchel.

— Je me souviens très bien de Dumouchel : un petit homme malingre et souffreteux. Il n'a jamais pu s'adapter à la captivité. Ce n'est sûrement pas votre homme.

— Et pourquoi donc ?

— Il est tombé malade la première année où nous étions prisonniers en Australie et il est décédé, faute de soins.

Robinson prit la fiche entre ses deux doigts et me la remit en m'invitant à la classer dans mes papiers en vue de mon futur rapport. Il prit une autre fiche et demanda,

— Joseph Marceau ?

— Ah oui, Petit-Jacques ! Tout un gaillard, celui-là. On l'appelait Petit-Jacques par ironie, car il mesurait plus de six pieds et devait peser près de 300 livres. C'était homme énergique et jovial, toujours optimiste. Il nous a bien aidés à garder le moral pendant notre emprisonnement. Peu avant son arrestation, il avait perdu son épouse décédée d'une longue maladie. Il avait laissé au pays deux enfants. Lorsque l'amnistie arriva en 1845, la plupart d'entre nous ont pu revenir dans notre pays avec l'aide de l'argent envoyé par des amis patriotes qui avaient fait des collectes pour nous aider. Seulement quelques-uns restèrent encore quelques années faute d'avoir suffisamment de pécule pour repartir. Petit-Jacques, lui, il y est toujours. J'ai appris qu'il s'était trouvé une belle Australienne, qu'il s'était marié et qu'il avait fondé une nouvelle famille. Quant aux enfants qu'il a laissés au pays, il semblerait qu'ils n'ont plus jamais entendu parler de leur père. Quelle tristesse !

Robinson prit la deuxième fiche, me la remit en me disant de rayer le nom encore une fois. La liste des suspects s'amenuisait. Il n'en restait plus que deux.

— Vous avez connu Théodore Béchard ?

— Théo ? Bien sûr. Lui, c'était un vrai dur. Voilà quelqu'un qui avait mérité amplement cette punition. Il avait fait de nombreuses exactions durant la Rébellion, menaçant les

habitants de mort et d'incendier leur maison s'ils ne se joignaient pas à l'insurrection. Il a été un Frère chasseur. Il avait fui aux États-Unis et il est revenu en 1838 pour organiser la bataille. Théo n'était pas du genre à se laisser impressionner par les vexations de nos gardiens et il s'est souvent retrouvé au cachot pour avoir désobéi aux ordres, chapardé de la nourriture ou s'être bagarré. Un vrai dur, celui-là !

— Que lui est-il arrivé ?

— Il est revenu au Canada dans le même groupe de rapatriés que moi.

— Donc, il est ici depuis quatre ans.

Robinson sembla lui porter un intérêt particulier compte tenu de sa personnalité. Béchard était du genre à se laisser aller à des actes de violence. Voilà une espèce d'homme que Robinson avait bien connu pendant sa carrière de policier.

— Oui ! Il a retrouvé sa femme et sa famille. Il habite dans la maison de l'un de ses fils sur une terre à l'Acadie.

— L'Acadie ? C'est un village pas très éloigné de Saint-Charles ?

Je pouvais presque lire dans les pensées de Robinson à ce moment-là. Voilà une personne de nature colérique et violente qui gardait à l'évidence encore beaucoup de ressentiment sur son arrestation et son exil. Il était sans doute au courant que son dénonciateur habitait à quelques miles de là. Il avait eu amplement le temps de préparer sa

vengeance et il en avait eu l'occasion. La seule question que je me posai fut celle-ci : pourquoi avoir attendu si longtemps pour passer à l'acte ?

Lepailleur avait sans doute, comme moi, deviné la pensée de Robinson. Il répondit.

— Vous avez raison, mais cela m'étonnerait que Théo soit votre coupable.

— Et pourquoi donc ?

— Théo était déjà l'un des plus âgé d'entre nous lors de notre exil. Aujourd'hui, il doit bien avoir une soixantaine d'années.

Lepailleur marqua une pause alors que son visage devint tout triste. Il continua.

— Depuis mon retour, j'ai essayé de reprendre contact avec mes compagnons de galère. J'en ai revu un certain nombre, dont Théo. Vous ne l'avez pas connu, bien sûr, mais Théo était un homme grand et fort, fier comme un paon. Or lorsque je l'ai revu, il était tassé sur sa chaise berçante dans la cuisine familiale... Il m'a semblé qu'il avait rapetissé d'un demi-pied. Il se berçait constamment en fumant sa pipe. Son fils m'a dit qu'il n'avait plus été le même après son retour d'exil et son état n'avait cessé d'empirer depuis un an. Il était devenu sénile et répétait constamment les mêmes phrases : « nous les battons, les Anglais » ou encore « qu'ils viennent, je vais me défendre ». Il ne vivait plus dans la réalité. Le pauvre ! Il ne m'a même pas reconnu malgré toutes les épreuves que nous avons surmontées ensemble.

Il lui arrivait même de ne plus reconnaître ses propres enfants. Quelle tristesse !

Robinson commença à se décourager quelque peu. Il avait beaucoup compté sur cette liste pour relancer son enquête. Il voyait maintenant filer entre ses doigts ses suspects les plus probables. Il me remit la fiche et prit la dernière entre ses doigts.

— Et Étienne Languedoc ?

Cette fois, une forte réaction apparut dans le visage de Lepailleur. Il se mit à gigoter sur son siège et je crus apercevoir une lueur de colère ou même de haine dans ses yeux. Il finit par bredouiller en rageant.

— Lui, c'est vraiment un crasseux, un vaurien. S'il en est un qui pourrait être coupable d'avoir assassiné quelqu'un, c'est bien lui !

## Livret 10

Je fus étonné de la réaction de Lepailleur lorsqu'il fut question d'Étienne Languedoc. Depuis le début de notre interrogatoire, notre interlocuteur s'était montré plutôt raisonnable et circonspect. Ses propos étaient pétris de regrets et de tristesse. Toutefois, à la mention de Languedoc, il se transforma en un accusateur impitoyable. Évidemment, Robinson voulut en savoir plus long.

— Vous l'avez bien connu en Australie ?

— Oui, c'est certain. On ne pouvait malheureusement pas l'éviter. Il nous a fait du tort à plusieurs reprises par ses frasques et ses bêtises. C'était un impie et un coureur de jupons doublé d'un voleur et d'un menteur.

Lepailleur brossa ensuite un tableau peu flatteur du personnage. À l'évidence, il ne s'entendait guère tous les deux. Les premières années d'incarcération, tous les déportés valides devaient faire des travaux forcés pour la construction de routes. On charriait les pierres sur des barouettes et on les transportait ensuite sur de longues distances. Languedoc était un tire-au-flanc et cherchait toutes les occasions d'éviter les durs travaux. Un jour, il quitta le convoi pour aller dans une cabane afin d'aller voir une femme. En fait, c'était plutôt deux filles. Il a été puni et mis au cachot pendant plus de 48 heures. Un autre jour, il s'était battu avec l'un de ses compagnons et fut incapable de travailler pendant trois jours la suite de ses blessures.

Il se faisait constamment réprimander par Badly pour s'être trop éloigné ou pour s'être baigné dans la rivière sans permission. Quand les détenus ont reçu la permission d'aller à la messe, Languedoc refusa grossièrement en se moquant de ses compagnons. Il fut puni en marchant enchaîné derrière le groupe et resta à l'extérieur de l'église en plein soleil. « Le sans-cœur, il a passé son temps à sourire », dit Lepailleur.

En plus d'être un vaurien, Languedoc était un patte-pelu, un fourbe de la pire espèce. Il écrivait des lettres aux autorités pour leur rapporter les agissements de Badley. Le jour où il s'est fait prendre avec l'une de ses lettres en main, il a presque supplié à genoux Badley de lui pardonner. Il est aussi arrivé de dénoncer ses propres compagnons. Badley, qui n'était pourtant pas un enfant de cœur, a plusieurs fois dénoncé les agissements de Languedoc publiquement, le traitant de « crasseux et du plus bas des hommes ». Languedoc allait aussi dans les maisons de mauvaise réputation et volait parfois ses compagnons. Un véritable gentleman, quoi !

Le portrait que brossa Lepailleur du fieffé Languedoc était en tous points semblable à celui d'autres vauriens que Robinson avait rencontrés dans sa carrière. Il demanda.

— Selon vous, est-ce que ce Languedoc appartenait aux Frères chasseurs ?

— Sûrement pas ! Je ne suis même pas certain que c'était un vrai patriote. Comme la ferme de son oncle où il vivait avait été incendiée par les loyalistes, il avait seulement voulu se venger en faisant la même chose. Puis, il avait été pris

dans le tourbillon de la bataille de Napierville sans l'avoir vraiment voulu et n'a pas eu le temps de s'enfuir avant qu'on l'attrape.

— Est-ce qu'il est revenu en même temps que vous au Canada ?

— Non. Personne n'avait voulu collecter des fonds pour lui. Au pays, il n'avait pas laissé de famille. Son père était mort depuis longtemps. Le seul frère qu'il avait est décédé lors de la première épidémie de choléra. Son oncle ne voulait plus rien entendre de lui. De plus, il était célibataire et n'avait pas d'enfant. Je ne sais pas comment il s'y est pris, mais j'ai appris récemment qu'il était finalement revenu au pays.

— Donc, vous avez eu des contacts avec lui ?

— Je ne dirais pas cela. D'ailleurs, je ne souhaite aucunement avoir de relations avec ce vilain personnage. Je l'ai revu une fois ; c'était il y a plusieurs mois. Je devais aller remettre une assignation au village de William-Henry. À cette occasion, j'ai pris le *steamboat*. Quelle ne fut pas ma surprise de le voir apparaître sur le pont en fumant sa pipe ? Malgré sa saleté répugnante (il était tout taché de charbon des pieds à la tête), je l'ai quand même reconnu à ses tatouages sur ses avant-bras : un aigle au bras droit et une sirène au bras gauche. Ce sont des choses que l'on n'oublie pas, monsieur Robinson. Il se vantait sans cesse de ses fameux tatouages qui faisaient, selon son expression grossière, « tourner la tête des filles ».

— Que faisait-il sur ce vaisseau ?

—Il travaillait dans la soute à charger la chaudière de charbon. Quand son supérieur le retrouva sur le pont, il était furibond. Il l’a grondé bien sévèrement, ce qui ne l’a pas du tout fait broncher. Il a lentement secoué sa pipe en la frappant sur sa botte et est retourné dans la soute sans rien dire. Il ne semblait pas impressionné du tout par la remontrance.

— Croyez-vous qu’il travaille toujours sur ce bateau ?

— Peut-être. Je n’en sais vraiment rien. Il serait facile de vous informer sur les arrivées et les départs de bateaux au quai Bonsecours. Si vous êtes chanceux, le Varennes y sera peut-être amarré. C’est le nom du *steamboat*.

— À quoi ressemble Languedoc ?

— Il est plutôt maigre et petit : je dirais 5 pieds et 3 ou 4 pouces, un visage long et des traits de brut qui lui donnent l’air d’un boxeur.

Nous mîmes fin à l’entretien, ayant tiré tout ce que nous avons pu de notre interlocuteur. Nous nous sommes serré la main et Lepailleur nous souhaita bonne chance dans notre enquête. Lorsque nous sortîmes de l’immeuble, nous nous acheminâmes immédiatement vers le quai Bonsecours afin de prendre de l’information sur le Varennes. Robinson semblait revigoré après sa rencontre avec l’huissier. Il lui semblait toucher au but : Languedoc faisait le suspect idéal. Voilà quelqu’un qui avait le profil du criminel. C’était un vaurien sans foi ni loi qui vivait du malheur d’autrui. Il était bagarreur et rebelle à toute autorité, ce qui en faisait déjà

une personne d'intérêt. Au surplus, il avait été envoyé en prison et en exil pour une dénonciation dont il avait sûrement pu prendre connaissance lors de son procès. Il savait que Renaud l'avait trahi. Et Dieu sait que voilà une fine guêpe bien capable de se venger.

Robinson avait aussi une autre carte dans sa manche qui venait appuyer la thèse de la culpabilité de Languedoc. Il me demanda si je me rappelais la conversation avec le gros Bert à l'auberge de Saint-Charles au tout début de notre enquête. J'avais bien pris des notes après cette conversation si utile, mais je ne me souvenais pas de tous les détails.

— Vous vous souvenez peut-être de l'anecdote que le gros Bert nous a racontée à propos d'un homme sale et tout noir qui avait invectivé Renaud ?

Je compris alors comme dans un éclair que cet homme en noir était probablement Languedoc. Il ne sembla exister aucun doute sur sa présence à Saint-Charles le jour de la mort de Renaud. De là à penser qu'il avait pu le suivre jusqu'à son manoir et l'assassiner, il n'y avait qu'un tout petit pas à franchir.

Robinson et moi pressâmes le pas vers le fleuve. En arrivant au quai, nous nous sommes informés du Varennes. On nous indiqua un vaste entrepôt qui appartenait à la famille Molson : le Varennes faisait partie de sa flotte. Au comptoir, on nous dit que le *steamboat* serait au quai le lendemain matin puisqu'il appareillait vers Chambly dans la matinée.

\*\*\*

Cela faisait maintenant presque une semaine et demie que Robinson avait débuté l'enquête des crimes du manoir Debartzch. À chaque étape que nous avions franchie jusqu'à maintenant, il nous semblait revenir irrémédiablement au point de départ. Robinson avait éliminé l'hypothèse de plusieurs assaillants, rapidement convaincu à la suite de l'examen du lieu du crime qu'une seule personne avait fait ce massacre, un homme probablement ou une femme particulièrement énergique. L'idée d'un cambriolage qui avait mal tourné avait aussi été éliminée, soit à cause de l'alibi imparable du jeune Irlandais, soit parce qu'il semblait impossible qu'un voleur ait eu le temps de préparer et de commettre un tel coup.

La rumeur d'une cassette cachée dans le mur du manoir venait d'être écartée par le principal témoin, le Dr Nelson, lui-même irréprochable à tous points de vue. Le motif du *cui bono* battait sérieusement de l'aile. Ces crimes ne semblaient profiter à personne. Oui en effet, qui avait à gagner de ces meurtres ? Sûrement pas ceux qui pensaient en profiter du point de vue financier : pas de biens importants dans le manoir, pas de cassette remplie d'or bien cachée, pas de testament significatif. Des dettes et seulement des dettes !

Robinson se résigna donc à se recentrer sur la personne assassinée elle-même. Pourquoi vouloir tuer Renaud ? Après ce que nous venions d'apprendre lors de l'enquête, Renaud était quelqu'un qui savait attirer le dégoût et même la haine. Cela était une certitude. Cet homme était peut-être

un personnage détestable, mais il avait été capable au cours des années de s'acheter une réputation. Maintenant devenu un notable, il faisait profiter le village de ces largesses, furent-elles empruntées. Robinson avait de la difficulté à concevoir que la cause de ces crimes résidait à l'époque actuelle. Le ressentiment qu'une partie de la population lui portait aujourd'hui n'était pas suffisant pour qu'on aille jusqu'au meurtre. S'il fallait que tous les bourgeois soient assassinés à la suite du ressentiment, il n'en resterait plus beaucoup sur la terre.

Il fallait donc assurément s'orienter vers le passé, au moment où le monde avait chaviré et que les passions s'étaient exacerbées. La question principale n'était plus le *cui bono*, à qui profite le crime, mais bien l'*extra petita* : quel juge avait décidé de faire payer à Renaud plus que sa peine ? Qui lui en voulait tant ? Évidemment, la vengeance est sans doute ce qui vient à l'esprit en premier. Voilà un acte presque viscéral qui vise à punir un coupable ayant échappé à une punition jugée insuffisamment sévère. De plus, la passion qui sous-tend la vengeance ne s'éteint que rarement chez des êtres qui ont des dispositions à la haine. Je connais des sociétés où la vengeance se perpétue de générations en générations sans que rien ne puisse l'éteindre. Oui, la vengeance envers Renaud est un motif valable, même si elle se produisit une décennie plus tard.

Mon compagnon et moi nous sommes donc retrouvés au quai Bonsecours le matin du 10 octobre. Nous savions de la veille que notre homme, Languedoc, devait être en train de charger le charbon nécessaire à la chaudière à vapeur du navire Varennes. On nous avait confirmé qu'il travaillait toujours pour la compagnie. Robinson avait pris avec lui

ses deux pistolets, ne sachant trop à quoi s'attendre avec notre lascar. Il y avait quelques bateaux amarrés au quai. Nous marchions lentement en vérifiant le nom des navires.

Arrivé à la hauteur de l'un deux, nous lûmes sur la carène le nom Varennes. C'était bien celui-là. Au moment où mon regard se dirigea vers les planches de débarquement du bateau, je vis un homme qui poussait sur la rampe une barouette remplie de charbon. Je fis signe à mon compagnon qui le vit également. Il s'approcha de la rambarde au moment où l'homme était presque dans le bateau et il dit : « Languedoc ? ». Il lâcha sa barouette et se tourna, s'attendant sans doute à répondre à un superviseur quelconque lorsqu'il nous aperçut et qu'il remarqua les pistolets à la ceinture du détective. Il demanda.

— Qui le demande ?

— Tu es bien Étienne Languedoc ?

— Ouais. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Veux-tu descendre ? J'ai quelques mots à te dire.

Languedoc descendit prudemment en prenant un air méfiant.

— Qui êtes-vous ?

Comme Robinson ne répondit pas tout de suite, il continua à descendre lentement. Arrivé sur le quai, il fit une chose qui nous surprit tous les deux : il prit ses jambes à son cou sans demander son reste. Robinson lui cria.

— Arrête-toi, police !

Comme l'autre loustic ne sembla pas vouloir obtempérer et qu'il continua sa course de plus belle, Robinson sortit l'un de ses pistolets qu'il avait pris la peine de charger avant de venir, l'arma et tira un coup en l'air en criant de nouveau : « police, arrête-toi ». Le coup fit un son assourdissant. Tout le monde sur le quai s'arrêta comme paralysé, certains s'étant même jetés par terre. L'effet fut tout autant dissuasif sur Languedoc qui stoppa net et se retourna sans plus bouger. Nous nous approchâmes de lui pendant que Robinson avait attrapé son autre fusil chargé et le pointait sur l'homme. Arrivés tout prêt de lui, il me remit le fusil en me disant de continuer à viser Languedoc, ce que je fis avec réticence, car le maniement des armes ne faisait pas partie de mes compétences. En moins de temps qu'il en faut pour le dire, mon compagnon avait ficelé solidement les mains de Languedoc dans son dos et lui donna une poussée pour qu'il avance devant nous. Autour de nous, le brouhaha et le vacarme des charrettes et des hommes avaient repris leur train-train habituel.

— Qu'est-ce que vous voulez ? Demanda Languedoc.

— Tu le sauras bientôt. On t'amène au poste.

— J'ai rien fait de mal. Si quelqu'un vous a dit que j'avais volé quelque chose, c'est un menteur.

Robinson ne répondit rien à ce commentaire compromettant. Languedoc laissait entendre par là qu'il avait sans doute quelques larcins à se reprocher. Arrivés au

poste de police juste derrière le quai, nous demandâmes au constable en faction de le mettre en cellule pendant que nous irions informer le surintendant de notre prise.

Ermatinger se montra fort satisfait de nos démarches. Il lui sembla que le dossier allait être très bientôt bouclé, ce qui n'était évidemment pas pour déplaire à l'honorable Drummond. Néanmoins, Robinson fit baisser les attentes quelque peu. Rien ne prouvait pour le moment que Languedoc était le coupable, même si de nombreux indices allaient dans ce sens. Il devait d'abord l'interroger afin de lui faire avouer ses crimes. Si le suspect se butait et qu'il ne voulait pas lui répondre, Robinson croyait qu'il n'avait pas suffisamment d'éléments matériels pour le faire inculper. Que des présomptions et des preuves indirectes ! Même si Ermatinger lui affirma que cela était suffisant la plupart du temps pour une condamnation, Robinson resta sur son quant-à-soi. Il voulait que d'éventuels jurés puissent le déclarer coupable hors de tout doute raisonnable. Et pour cela, rien ne valait un aveu en bonne et due forme.

Afin de laisser Languedoc « mijoter dans son jus » comme le disait Robinson, nous avons pris tout notre temps pour aller dîner dans une excellente auberge et fumer quelques pipes. J'anticipais de voir comment mon compagnon s'y prendrait pour faire avouer Languedoc. Il me dit toutefois que ce n'était pas un aveu de sa part qu'il attendait, mais plutôt la vérité. S'il connaissait plusieurs de ses collègues à la Met de Londres qui n'hésitaient pas à utiliser tous les moyens pour faire avouer un suspect, y compris la force, ce n'était pas sa méthode à lui. Il avait vu trop de pauvres innocents condamnés pour des crimes qu'ils n'avaient pas commis à la suite d'aveux obtenus lors d'un interrogatoire

musclé. C'est la justice qui y perdait à ces méthodes de brutes.

Nous retournâmes ensuite au poste de police et demandâmes au constable de nous amener Languedoc dans une salle d'interrogatoire. Mon compagnon remit ses pistolets à l'agent, puis il nous conduisit aussitôt dans un petit cubicule qui ressemblait, selon Robinson, à toutes les salles d'interrogatoire. Nous attendîmes quelques minutes le prévenu qui arriva les mains attachées encore derrière le dos. Mon compagnon demanda au constable de le détacher et lui enjoignit d'attendre derrière la porte. Alors, un long moment de silence domina l'espace pendant lequel les deux adversaires parurent se jauger. Languedoc avait perdu un peu de sa superbe, mais vraisemblablement ce n'était pas la première fois qu'il faisait affaire avec des policiers. Robinson le fixa droit dans les yeux, de ce regard que j'avais trouvé plutôt intimidant au tout début. C'est Languedoc qui céda en premier en lançant la conversation.

— Pourquoi je suis ici ?

— Tu ne le sais vraiment pas ?

— Ben non. Qu'est-ce que j'ai fait ? J'ai rien fait de mal.

— Pourtant, tu as une belle tête coupable.

— Ça, c'est vous qui le dites.

Il y eut une pause après cette première escarmouche. Comme en escrime, les adversaires commencent toujours par se tester avec quelques petites passes sans conséquence.

Robinson sortit un document de sa sacoche et le déposa sur la table. L'autre le regarda faire avec un œil intrigué.

— C'est quoi ?

— T'en fais pas pour cela. Ce sont seulement quelques notes à ton sujet.

Languedoc, comme tous les illettrés, était impressionné par ceux qui savaient lire et écrire. De cela, Robinson était au courant.

— C'est écrit quoi ?

— Des mots, je te dis. Juste des idées, des choses qui se sont passées. C'est pour me rappeler. Pas important.

Le prévenu commençait maintenant à se méfier. Pour lui, tout cela était bien mystérieux et il devait se demander ce que le policier savait à son sujet. Il se recula sur sa chaise et croisa les bras. Robinson leva la tête et lui demanda.

— Pourquoi tu t'es enfui quand je t'ai appelé ?

— Ben, j'aimerais bien vous y voir. Il y a pas mal de monde qui me veulent du mal. Je pensais que c'était un de ceux-là.

— Comme ça, il y a des gens qui t'en veulent ?

— Ben oui, comme tout le monde.

— Et qui donc ?

— Des gens!... Je dois pas mal d'argent. Je les ai pas encore payés et ils m'en veulent pour ça. Je leur ai dit que je les paierais la semaine prochaine.

— Oui... La semaine prochaine... Ils disent tous cela. Pourtant, j'avais crié « police ». Qu'est-ce que tu ne comprends pas dans le mot « police »? On dirait bien que tu n'aimes pas la police ?

— C'est vrai, je me méfie de la police. Il faut comprendre. Vous êtes toujours sur mon dos.

— Comment cela ?

— Ben, on m'accuse de toutes sortes de choses.

— Comme quoi, dis-moi donc ?

— Par exemple, d'avoir volé de la marchandise... Mais c'est même pas moi... Ce sont les batinces de boss qui m'en veulent à mort.

Robinson n'était pas intéressé par les petits larcins de Languedoc. Il se doutait qu'un vaurien de son espèce, déjà voleur en Australie, ne s'était sûrement pas amendé en revenant au Canada. Il appartenait à cette race de gens qui sont irréformables. Il fit silence et commença à feuilleter son document en ayant l'air très concentré, ce qui sembla accentuer la méfiance du personnage en face de lui.

— Étienne Languedoc... Oui... J'ai cela ici... Languedoc, c'est ça. T'as déjà fait de la prison, mon gaillard ?

— Oui autrefois. Si c'est écrit là-dedans, vous savez pourquoi.

— J'aimerais que tu m'en parles toi-même.

— Ben, je me suis battu contre les maudits Anglais qui sont venus brûler not' ferme pis voler nos biens. Il fallait bien se défendre. Eux autres, ils avaient toutes les bonnes terres, pis y z'en voulaient encore plus. Alors, on est allé chercher ce qui était à nous.

— C'est comme ça que tu voyais la guerre autrefois ?

— Ben oui, y a-t'y une autre façon de la voir ? On se serait battu pourquoi autrement ? On voulait ravoir not' butin, c'est tout. Puis, on nous a arrêtés pour ça. Les soldats sont venus nous quérir et ils nous ont mis en prison. Pis là, on est resté pas mal longtemps avant qu'ils décident ce qu'ils voulaient faire de nous.

— Tu as été condamné à mort ? demanda Robinson en faisant semblant de feuilleter ses documents.

— En tout cas, c'est ce que les soldats m'ont dit. Mais je suis pas mort, comme vous le voyez. J'ai signé avec une croix mes « aveux » qu'ils disaient. Ils avaient écrit sur une grande page ce que j'étais supposé avoir fait. Puis, ils m'ont dit que si je signais la feuille, je serais pas pendu. C'est sûr que j'étais content de ça. Moi, je voulais pas mourir parce que j'avais seulement voulu me venger des Anglais qui nous avaient volés.

— Alors, on a commué ta peine ?

— On a quoi?... Non, non, on a pas fait ce que vous dites, ça c'est sûr... À la place, on m'a envoyé prendre des vacances en Australie... De ben longues vacances.

Un très léger sourire glissa sur le visage de Robinson. Il continua à tourner les pages.

— Tu es resté longtemps là-bas ?

— Oui, en batince ! Ben qu'trop longtemps.

— Tu es revenu quand ?

— Je suis revenu l'année passée.

— Il paraît que c'était dur là-bas ?

— Oui, c'est certain. Mais on n'était pas dans une vraie prison. On pouvait aller où on voulait.

— Ce n'est pas ce que j'ai appris.

— C'est vrai qu'il y en a qui ont trouvé ça plus dur que d'autres. Ils étaient un peu catiches. Ils faisaient tout ce que les dragons leur demandaient. Moi... Ben... Je suis pas comme ça. Il fallait pas qu'on me dise quoi faire.

Languedoc hésita en regardant Robinson avec un sourire en coin. Il continua

— En tout cas, les filles, elles étaient pas farouches.

Robinson se pencha de nouveau sur ses feuilles et se remit à lire avec beaucoup d'attention, ce qui mettait son interlocuteur de plus en plus mal à l'aise. Il demanda à Languedoc.

— Dis donc Languedoc, on t'a pas condamné par hasard ? Il y a bien quelqu'un qui t'a dénoncé... non ?

— Oui, un maudit trou-de-cul !

— C'était qui donc ?

— Le juge, il m'a dit que c'était le batince de Renaud.

— Qui donc ? dit Robinson en feignant la surprise comme si on lui apprenait une toute nouvelle information.

— Égide Renaud. Un maudit traître celui-là. En plus, je suis pas le seul qu'il a dénoncé. J'ai appris ça en Australie.

— Ah bon ! Tu devais lui en vouloir à mort ?

— Vous pouvez être sûr. Pis, j'étais pas le seul ! Il y en avait une couple en Australie qui lui devaient un chien de sa chienne.

— Cela fait longtemps tout cela. Ce Renaud, il doit bien être mort depuis le temps.

— Non, non. Il est pas mort pantoute, ce maudit trou-de-cul-là. Y'a pas de justice ! Je l'ai revu par hasard pas plus tard que la semaine dernière. Je l'avais presque oublié ; j'avais passé à autre chose. Pis, je l'ai revu par hasard. Il

était habillé comme un bourgeois dans une belle carriole avec de l'or, pis des beaux chevaux. Le batince !

— C'était où ? C'était quand ?

— Je me rappelle bien c'était quand : à la Saint-Michel. Le bateau était amarré au quai de Saint-Charles et j'étais sorti au village pour fumer une couple de pipes pis zyeuter les belles filles. Faut dire que sale comme j'étais, j'avais pas beaucoup de chance avec elle.

— Puis Renaud ?

— Ah oui... Renaud... Ben, j'étais accoté sur un mur en regardant autour de moi. Maudit qu'il y avait du monde partout. Même les curés étaient sortis.

— Les curés ?

— Ben oui... Des sortes de curé, là... Ceux qui ont des robes noires, pis un grand collet blanc. Ils avaient leur grand chapeau à trois pointes sur la tête.

Je reconnus les Frères des Écoles Chrétiennes. Ils avaient dû donner congé à leurs élèves pour la fête et passaient un peu de bon temps au marché.

— Puis Renaud ?

— Je l'ai vu arriver dans sa belle carriole. Je vous dis que ça paraissait quand il passait. Il donnait des coups de chapeau à la ronde et sa bourgeoise, elle saluait avec la main. Pourtant, y'a pas grand monde qui a enlevé sa casquette

pour les saluer. Au contraire, on baissait la tête pour pas les voir. En tout cas, quand je l'ai vu, mon sang a fait trois tours. J'ai vu noir. Je me suis approché de Renaud, je l'ai pris par le bras en courant à côté de la carriole, puis je lui ai crié : « maudit traître. Je vais te tuer pour ce que t'as fait. »

— Il n'a pas dû aimer cela ?

— Non, c'est certain. Il a pris son fouet, pis il s'est mis à me frapper jusqu'à ce que je le lâche. Le maudit trou-de-cul !

À ce moment-là, Languedoc s'arrêta et regarda le détective comme s'il venait de comprendre quelque chose.

— Pourquoi vous me parler de Renaud ? Est-ce qu'il s'est plaint de moi ? Je lui ai rien fait. Je lui ai juste tenu le bras.

— Tu l'as quand même menacé de mort.

— C'est pas le premier à qui je dis ça. Renaud, lui, disons que j'irais pas à ses funérailles s'il mourait.

— Justement, nous avons assisté à ses funérailles la semaine dernière.

Le visage de Languedoc s'allongea d'au moins un pied. Il semblait totalement surpris et incrédule.

— Il est mort ?

— Comme si tu ne le savais pas... Oui, il est mort... Et c'est toi qui l'a tué.

À ce moment, Languedoc se leva d'un bon de sa chaise, recula sur le mur et agita les mains en avant comme pour dire « non, non ». Il venait de comprendre la nature des accusations portées contre lui.

— Assis toi, Languedoc, hurla Robinson d'une voix sévère. Le suspect se rassit, complètement sonné.

— Non... Non... Vous n'allez pas me mettre ça sur le dos. J'ai rien fait, moi

— Mais oui tu l'as fait. Tu as suivi Renaud jusqu'à son manoir, tu es entré un peu après eux, puis tu les as tués tous les deux. Tu serais mieux d'avouer maintenant. Je vais essayer de t'éviter d'être pendu si tu avoues.

— Non... C'est pas possible... Tous les deux vous dites ? La bourgeoise aussi ? Ça c'est pas possible, mon beau monsieur. C'est vrai que j'ai tué quelques bonhommes dans ma vie, mais jamais je tuerais une femme. Ça, Jamais !

— Pourtant, c'est bien ce que tu as fait.

Languedoc était maintenant complètement perdu. Il me regarda et regarda Robinson alternativement en faisant un « non » énergique de la tête

— Vous dites que ça se serait passé à la Saint-Michel ?

— Oui, à la Saint-Michel, pendant la soirée. Tu devrais le savoir pourtant.

— Ben là, c'est pas possible que ça soit vrai... C'est certain.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que dans la soirée, j'étais déjà dans la cale du Varennes à charger du charbon.

Ce fut au tour de Robinson d'être déstabilisé. Il se recula sur sa chaise. Languedoc continua.

— Même que j'ai un paquet de témoins qui pourront le dire, parce qu'à cause de mon engueulade avec Renaud, je m'étais mis en retard. Tout le monde m'attendait pour repartir. Quand je suis arrivé en courant sur le pont, le boss m'a passé tout un savon et devant tout le monde en plus. Tous les passagers ont vu ça.

— Il était quelle heure ?

— Ça, je peux pas vous dire. C'était juste après l'engueulade avec Renaud.

— Ce n'était pas plus tard, t'es certain ?

— Sûr et certain. Le serin était pas encore tombé. De toute façon, vous pourrez voir ça avec la compagnie. Eux autres, ils savent bien l'heure. Puis en plus, y avait une tonne de témoins. Mon boss aura ben du plaisir à vous parler de son sermon. On dirait que c'est ça qu'il aime le plus. Il aurait dû être curé.

— D'accord, nous vérifierons tout cela. En attendant, tu retourneras en cellule jusqu'à ce que je te dise autre chose.

— Mais, c'est pas juste. J'ai rien fait.

— Ferme-la ! cria Robinson, exaspéré par la situation qui semblait lui échapper encore une fois

Le prisonnier repartit accompagné par le constable vers sa cellule. Quant à nous, nous décidâmes de faire une promenade afin de nous aérer un peu. C'est la première fois que je vis le tenace Robinson ébranlé dans son enquête. Il fallait tout reprendre à zéro et cela ne l'enchantait guère, c'était évident.



## Livret 11

Aujourd'hui, j'ai retrouvé Robinson en face de l'immeuble Bonsecours en début d'après-midi. Comme d'habitude, il m'avait donné rendez-vous par messenger, sans me livrer la raison de notre rencontre. J'ai pu prendre un bon petit déjeuner, enfin, avec mon Adélaïde. Je lui ai raconté comment nous en étions rendus au point mort dans notre enquête. J'ai toujours tout raconté à Adélaïde. D'une si vive intelligence, elle savait toujours me dire les bons mots susceptibles d'enrichir mes réflexions.

— Jusqu'à maintenant, me dit-elle, vous avez réfléchi comme des hommes à ces crimes.

— Que veux-tu dire ?

— Mon bon ami ! Toutes ces hypothèses liées à des vagabonds, à des cambriolages ou à des vengeances, ce sont des actes d'homme.

— Oui... Et alors ?

— Si je participais à l'enquête... Oh ne t'inquiète pas ! Ce n'est pas mon intention...

Je me mis à rire franchement de cette affirmation qui ne reflétait pas les habitudes de ma douce. En effet, elle aimait bien se mêler de tout et de rien en ce qui me concernait.

— ... Donc, si je menais cette enquête, je m'intéresserais aux passions humaines qui peuvent mener à des crimes comme ceux-là. Les actions des humains ne sont pas régies seulement par la raison, tu sais. Il arrive aussi que des passions ténébreuses agitent leur âme.

— Bien sûr, nous le savons, cela.

— Ce que tu sembles oublier cependant, c'est que les femmes sont aussi agitées que les hommes par ces passions, peut-être même plus parfois. Par contre, elles sont moins violentes qu'eux et surtout, elles cachent beaucoup mieux leur jeu.

— Tu veux dire qu'elles sont plus hypocrites que les hommes ?

Adélaïde réagit immédiatement en me donnant un léger coup de poing sur l'épaule.

— Là !... Tu vois comment une femme peut être violente.

Nous rîmes ensemble de notre conversation saugrenue et continuâmes à parler d'autres choses. J'ai donc rejoint Robinson en face de l'immeuble Bonsecours en croyant que nous retrouverions le surintendant une autre fois. Mais ce n'est pas ce qu'il avait prévu. Bonsecours abritait alors non seulement le Poste de police, mais le Parlement temporaire depuis que les loyalistes avaient incendié le Parlement du marché Sainte-Anne. Or, Robinson m'annonça qu'il voulait rencontrer un témoin important : Jean-Philippe Boucher-Belleville. Ce nom me disait quelque chose. Je me rappelai qu'il avait été mentionné par le Dr

Nelson à la fin de notre conversation avec lui. Je demandai à Robinson la raison pour laquelle il voulait l'interroger.

— J'ai beaucoup réfléchi à notre enquête et je suis de plus en plus convaincu qu'il nous faut revenir à un moment précis de l'histoire pour découvrir les motifs véritables de ces assassinats. C'est là que se trouve la réponse.

Robinson me raconta ensuite qu'il avait dû faire libérer Languedoc après être allé ce matin même vérifier son alibi auprès de la compagnie des *steamboats*. Il avait pu rencontrer le chef des machines qui se rappela fort bien l'altercation avec Languedoc le jour de la Saint-Michel. Son capitaine était furieux parce qu'il était parti avec un quart d'heure de retard à cause de lui. « Ce gars, c'est de la mauvaise graine ! » avait-il lâché avec colère. Robinson avait fait confirmer avec certitude l'heure du départ du bateau, soit 4 h 15 de l'après-midi. Il était donc impossible que Languedoc ait pu commettre les crimes qui ont eu lieu, nous le savons par l'autopsie, dans la soirée du samedi. C'est donc à regret que mon compagnon a dû libérer Languedoc, sachant qu'il avait bien d'autres choses à se reprocher. Mais nous n'étions pas payés grassement pour attraper ce genre de vauriens.

— En conséquence, lui dis-je, nous nous retrouvons au point mort.

— Pas tout à fait. Comme je vous le disais, je suis dorénavant une piste qui nous mène directement au village de Saint-Charles, lors de la bataille de novembre 1837.

— Pourquoi cela ?

— Parce que le seul véritable mobile qu'il nous reste met en jeu les passions meurtrières : la jalousie ou encore la haine viscérale. On peut tuer si nous sommes portés par une haine qui est d'autant plus violente qu'elle s'est nourrie de ressentiments durant de nombreuses années. Une telle passion peut entraîner de terribles dégâts lorsqu'elle explose.

Ce que Robinson venait de dire m'interpella d'autant que je repensai à ma conversation avec Adélaïde et à son opinion sur les passions humaines. J'interrogeai Robinson à nouveau.

— Alors, ce Boucher-Belleville devient important parce que ce serait un témoin direct de l'événement de 1837 ?

— C'est tout à fait cela. J'ai pris le temps de m'informer à son sujet. C'est un homme d'une grande culture, instituteur et journaliste, qui fut emporté par le tourbillon chaotique de ces Troubles. Je crois que ce sera un témoin lucide capable de nous éclairer grandement sur cette période. Il est maintenant secrétaire du département de l'Éducation du Canada de l'Est et il a son bureau ici même.

Nous entrâmes dans l'édifice et nous dirigeâmes vers la partie opposée du poste de police. Nous trouvâmes facilement le bureau de Boucher-Belleville qui avait été prévenu le matin même de notre venue. Il nous accueillit alors dans une grande pièce encombrée jusqu'au plafond de livres et de documents de toutes sortes. Il s'en excusa en expliquant comment l'incendie du parlement avait provoqué tout ce désordre et qu'il avait fallu trouver de la

place en urgence pour ce que l'on avait pu sauver du désastre.

L'homme avait un beau visage fin et portait des favoris qui descendaient jusqu'au menton, des cheveux clairsemés, des yeux doux et affables d'un bleu profond. Il nous serra la main avec chaleur et nous invita à nous asseoir. Il plaça une somme considérable de feuillets sur le coin de son bureau, le produit inachevé d'un Dictionnaire des barbarismes et des solécismes qui le tenait occupé depuis plusieurs années. Boucher-Belleville, nous l'avons appris rapidement, était un passionné de la langue française et cela se reflétait dans son élocution, élégante sans être affectée.

— Nous nous excusons, dit Robinson, de venir vous déranger en plein travail.

— Oh, ce n'est rien ! Vous me permettez de prendre une petite pause et je vous en remercie. Mon emploi est très exigeant. Il y a tellement à faire pour mettre en ordre la documentation et surtout pour rédiger de nouveaux règlements. La loi sur l'éducation édictée cette année par notre premier ministre Lafontaine change tellement de choses à notre système d'éducation... certainement en bien. Il était temps de rendre fonctionnelles ces nouvelles commissions scolaires et leur financement. Enfin, nos écoles pourront s'épanouir et nos enfants s'éduquer correctement. Notre pays en a bien besoin.

— Beaucoup de travail en effet...

— De toute façon, je n'ai plus que cela dans la vie. J'ai perdu mon épouse et ma fille du typhus il y a quelques années. Le travail est tout ce qu'il me reste maintenant.

Je trouvais triste de voir cet homme s'accrocher à ce qu'il pouvait pour survivre sans personne autour de lui. Je pensais à ma douce Adélaïde et à ce que je ferais si je la perdais. On croit que l'on ne pourra pas survivre à notre grand amour. Pourtant, cela fera déjà deux ans que mon amour est décédé et je suis encore vivant. Heureusement, je sais maintenant que je la reverrai très bientôt.

Boucher-Belleville avait joué un rôle de premier plan à l'origine de la rébellion des patriotes. Il était ce que l'on pourrait appeler « l'écrivain de service » du parti patriote, membre de son comité central et permanent, et à ce titre rédacteur de plusieurs résolutions qui allaient faire partie des 92 résolutions de l'Assemblée des Six-Comtés. Il fut également le secrétaire de ladite assemblée à Saint-Charles. Professeur de philosophie au collège de Chambly, grand latiniste, il écrivit plusieurs ouvrages qui devinrent des manuels scolaires par la suite. Bref, je pris conscience que nous étions devant un personnage de haute qualité. Si quelqu'un était en mesure de nous aider dans notre enquête, c'était bien lui. Après lui avoir expliqué les raisons de notre rencontre, Robinson lui demanda.

— Monsieur Boucher-Belleville, vous connaissez bien Saint-Charles, je crois ?

— On peut dire cela. Je n'y suis pas né, mais j'y ai passé une partie de ma vie... la plus tourmentée peut-être. J'ai notamment exercé le métier d'instituteur.

— Vous avez été également journaliste ?

Comme toujours, j'étais en admiration devant mon compagnon qui avait été capable en quelques heures d'assimiler toute l'information qu'il pouvait sur le personnage. Quand dormait-il ? Robinson répétait toujours que lorsque nous voulons poser des questions à un témoin sur un sujet précis, il est préférable de connaître à l'avance le plus de réponses probables.

— Effectivement, je fus le rédacteur en chef de l'*Écho du Pays*, un journal très influent en son temps.

— J'ai pu prendre connaissance de certains de vos articles. Vous étiez très engagé dans la lutte des patriotes, si j'ai bien compris ?

— C'est le moins que l'on puisse dire. À l'époque, je comparais notre lutte à celle des Fils de la Liberté de la Virginie et du Massachusetts qui se soulevèrent contre les colonisateurs britanniques. Oui, j'étais très engagé, proche de Papineau et des autres chefs patriotes, mais plus radical qu'eux pour l'essentiel. C'était une époque ! J'étais jeune et je ne suis pas certain d'avoir convenablement évalué toutes les conséquences de mes actes.

— Vous le regrettez aujourd'hui ?

— Je ne dirais pas cela. Ce qui est fait est fait. Mais la guerre, monsieur, la guerre ! Une chose horrible que la guerre ! Toutes les misères du monde se retrouvent en un même moment et en un même lieu, comme si des anges

maléfiques se donnaient rendez-vous pour danser la sarabande.

— J'ai cru comprendre que vous avez vécu de très près la bataille de Saint-Charles ?

— Oui... Et jusqu'à la fin, au contraire de la plupart des autres combattants qui s'étaient enfuis dès les premières salves de fusils.

Notre interlocuteur narra la bataille avec tellement de vivacité que nous croyions y participer. Il raconta comment les patriotes avaient « réquisitionné » le manoir Debartzch et avaient fait abattre les grands ormes de l'allée royale pour renforcer les alentours du bâtiment de pierre. On avait pu amasser une bonne réserve de nourriture à la suite de la « réquisition » du blé qui se trouvait dans deux goélettes amarrées au quai.

Boucher-Belleville avait été nommé quartier-maître par Papineau et il s'occupait de l'intendance. Si l'on ne manquait pas de nourriture, on cherchait désespérément des fusils. Il estimait qu'au plus fort du rassemblement des combattants, il y avait 2500 hommes qui s'étaient rassemblés. Or seulement une cinquantaine de fusils étaient disponibles. Par contre, la poudre abondait et les serpentins de plomb de l'alambic de Debartzch, une fois fondus, fournissaient des munitions en abondance. Quand les Habits Rouges sont arrivés, bien armés et entraînés, marchant en colonne, ils s'emparèrent facilement des champs alentour, ce qui eut l'heur de faire fuir un grand nombre d'habitants. Ces derniers, peu ou pas armés, ont cru qu'ils ne seraient pas en mesure de résister et

préférèrent réintégrer leur ferme. Boucher-Belleville estimait que des milliers de combattants au départ, il n'en restait plus que 200 ou 250 pour livrer bataille, à savoir la moitié moins que les Habits Rouges. Leur position était devenue difficile. Les combattants de l'avant-garde, trop peu nombreux pour résister aux Habits Rouges, ce sont vite rabattus vers le manoir.

Après une heure d'intenses tirs de mousquets et de canons, les soldats anglais ont reçu l'ordre de charger à la baïonnette le muret depuis lequel les patriotes tiraient. L'assaut a été d'une efficacité dévastatrice. Du côté des rebelles, la grande majorité des chefs avait fui, y compris le « général » Brown pour qui Boucher-Belleville n'avait que mépris. Il ne restait plus que lui-même et Armand Giroux pour diriger les quelques combattants résistants. Or la position défensive qu'ils avaient adoptée avait aussi été leur tombeau, car il s'était coupé de toutes possibilités de retraite avant l'assaut final. Quelques-uns ont tenté de s'échapper en sautant dans le Richelieu, mais plusieurs s'y sont noyés.

Quand les Habits Rouges parvinrent à traverser le dernier rempart, un bon nombre de rebelles avaient déposé leurs armes, mais les soldats étaient tellement remontés contre les patriotes après avoir perdu trois hommes qu'ils n'ont pas tenu compte du drapeau blanc et massacrèrent plus d'une vingtaine d'entre eux. La bataille avait duré plus de deux heures. Boucher-Belleville est resté jusqu'à la fin avec Giroux, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à faire. Toutes les guerres, même les mieux préparées, laissent place à un haut degré d'improvisation et de confusion, pour ne pas parler de la lâcheté de plusieurs. Cependant,

Boucher-Belleville ne put s'empêcher de vanter le courage des derniers belligérants qui se sacrifièrent pour la cause.

— Jamais je n'aurais cru me retrouver dans cette situation, dit Boucher-Belleville. Vous comprenez, je ne suis pas un homme d'action, mais un intellectuel. Je sais mieux manier la plume que le fusil. Néanmoins, lorsque je me suis vu coincé dans ce manoir, c'est le courage des combattants autour de moi qui m'a soutenu et évité la honte de l'abandon, au contraire de tant d'autres.

— Pourtant, vous vous en êtes sorti ?

— Oui, à la toute fin, et de justesse. J'ai pu m'échapper avec d'autres, dont Giroux, en me faufilant dans une brèche ouverte par un boulet de canon sur le côté du bâtiment de pierre. Lorsque des Habits Rouges nous ont vus, ils se sont mis à nous tirer dessus. Quelques-uns d'entre nous sont tombés, blessés ou morts, je ne sais, mais je me suis rendu dans le manoir en bois de Debartzch qui avait été peu endommagé pendant les combats. Je connaissais bien ce manoir pour y avoir travaillé pendant plusieurs années avec Debartzch quand il était mon patron. J'ai pu trouver un endroit pour me cacher. Mon idée était d'attendre la nuit avant de m'esquiver. Or, je n'avais pas prévu que le colonel Wetherhall investirait des lieux avec ses officiers pour en faire son quartier général.

— Et vous avez été arrêté ?

— Pas à ce moment-là. Comme je connaissais très bien la région, j'avais déjà prévu une voie de retraite pour m'enfuir le cas échéant. Mieux vaut prévenir que guérir n'est-ce pas ?

J'en avais même fait part à mon ami Giroux en lui indiquant les sentiers et les points d'arrêt dans des fermes amis. Nous devions nous retrouver dans le village de Bedford, à quelques miles de la frontière des États-Unis. Pendant que j'attendais encore dans ma cachette au manoir, Giroux est bien arrivé à Bedford. Évidemment, comme toujours, rien ne se passa comme prévu.

— Que vous est-il arrivé par la suite ?

— J'ai été arrêté pendant la nuit en tentant de sortir du manoir : un soldat trop zélé qui ne dormait pas. Comme beaucoup d'autres, j'ai passé plusieurs mois à attendre mon procès dans la prison du Pied-du-Courant à Montréal. J'ai pu voir ce que l'on faisait aux patriotes prisonniers : on les a pendus ou exilés. J'ai été finalement libéré moyennant une caution de mille livres. Je n'avais pas voulu céder aux pressions des Anglais pour me faire signer une déclaration de culpabilité, une « confession » comme ils l'appelaient. J'ai finalement bien fait, car les patriotes qui en avaient signé une se sont retrouvés en exil soit aux Bermudes ou pire encore en Australie. Toutefois, je suis sorti de prison totalement ruiné et traité comme un pestiféré par mes anciens compagnons qui avaient pour la plupart, comment dit-on chez les paysans, « virer leur capot de bord ».

À cet instant-là, il y a eu une longue pause dans la conversation. Je sentais que notre interlocuteur revivait avec douleur ces moments extrêmement pénibles qui avaient marqué sa vie. Je me tournai vers Robinson qui semblait réfléchir intensément. Il m'avoua plus tard qu'il eut alors des doutes et crut faire fausse route en interrogeant Boucher-Belleville. À quoi pouvait bien servir

à son enquête le fait d'écouter une telle description de la bataille de Saint-Charles ? Qu'y avait-il de nouveau dans ce récit qui aurait pu le mettre sur une nouvelle piste ?

C'est alors qu'une lumière se fit dans l'esprit de mon compagnon. Il apparut de plus en plus évident à Robinson que si nous étions devant un crime passionnel, comme il le croyait maintenant, il fallait s'intéresser à Giroux et à ses rapports avec son épouse Clémentine. Était-il au courant de sa relation avec Renaud ? Quand l'aurait-il appris et comment aurait-il réagi s'il avait été au courant ? Évidemment, ce n'était pas Giroux lui-même qui avait posé les gestes criminels puisqu'il était déjà mort depuis longtemps. Mais pourquoi pas quelqu'un qui en savait autant que lui sur l'infidélité de son épouse et qui se sentait aussi concerné que lui par cette trahison ?

— Vous avez été proche d'Armand Giroux, dit enfin Robinson. Pouvez-vous m'en parler davantage ?

— Pourquoi voulez-vous en savoir plus sur lui ?

— Vous savez déjà que je fais une enquête sur les crimes du manoir Debartzch. Or, l'une des victimes a été la première épouse de Giroux. Vous la connaissez sûrement.

— Clémentine ? Sûrement. À une certaine époque, nos deux familles étaient très proches. Giroux et moi suivions le même chemin et avions sensiblement les mêmes fonctions dans les comités, c'est-à-dire rédacteurs de texte. Sauf qu'Armand avait beaucoup plus de panache que moi en public. C'était un orateur hors pair.

— C'était un bon collaborateur ?

— C'était surtout un ami, peut-être mon meilleur ami. Il avait été mon témoin lors de mon mariage avec Marguerite. Quant à moi, je suis le parrain de sa fille aînée, Éléonore.

Je sentis alors Robinson se raidir sur son siège. Son regard devint fixe, signe d'une intense concentration. Il demanda.

— Vous voulez dire que vous connaissez bien la fille de Clémentine ?

— Cela est certain. Vous savez, je n'ai pas eu d'enfants... Ou plutôt la fille que j'ai eue est décédée toute jeune. Pendant un temps... Avant tout ce chaos de la guerre... J'ai souvent soupé dans la famille Giroux. C'était un couple particulier, tout à fait dépareillé, qui n'était jamais d'accord sur rien. Cela engendrait des soirées animées, je peux vous l'assurer. Clémentine était une partisane des loyalistes alors qu'Armand, comme vous le savez, était un patriote convaincu. Les soirées n'étaient pas banales. Les discussions sans fin sur les raisons des partis-pris de chacun se terminaient tard dans la nuit, après qu'une quantité impressionnante de gin ait été ingurgitée par l'un et l'autre. Clémentine levait le coude autant qu'Armand.

— Quel genre de femme était Clémentine ?

— Une femme si peu ordinaire, je peux vous l'assurer. Elle avait des idées bien arrêtées sur tout, et en particulier sur la politique. Elle buvait et fumait la pipe, n'avait peur de rien. Clémentine ne craignait pas de se présenter dans une assemblée afin d'interpeller les patriotes et d'argumenter

avec vigueur. Dans certains milieux, on la détestait cordialement.

— Pas vous ?

— Non, certainement pas. Au contraire, je l'appréciais beaucoup. C'était une femme de cœur, passionnée et tellement vivante. Courageuse aussi. Et il lui en fallait du courage pour aller à contre-courant comme elle le faisait.

— Et son mari, Giroux. Il l'appréciait autant que vous ?

— Ça, c'est une autre histoire. Les choses n'allaient pas très bien entre eux déjà avant la guerre. Je suis certain qu'ils restaient encore ensemble à cause des enfants.

— D'Éléonore vous voulez dire ?

— Oui, bien sûr, Éléonore. Mais aussi Zacharie le plus jeune et Eugénie, la préférée de sa mère.

— Je connais Éléonore pour l'avoir rencontré aux funérailles de sa mère. Elle m'a parlé de Zacharie, mais pas d'Eugénie.

— La petite Eugénie ! Oui, quel drame !

— De quel drame parlez-vous ?

— Ah, je vois que vous n'êtes pas au courant...

— Au courant de quoi ?

Sur cette question, Boucher Belleville baissa la tête. On le sentait triste à pleurer. C'était la première fois qu'il laissa filtrer ses émotions, alors qu'il nous avait raconté tant de choses dramatiques jusqu'à maintenant. Il finit par dire.

— Elle n'avait que quinze ans. Vous vous rendez compte. Quinze ans ! C'était une jeune fille très mignonne, affable et souriante. Une enfant adorable !

— Que s'est-il donc passé ?

— Une histoire tragique, vous savez !... Eugénie adorait son père. Lorsqu'il s'engagea dans la bataille de Saint-Charles, elle décida de le suivre malgré les hauts cris de sa mère et les protestations de son père. Armand m'a raconté qu'elle était inflexible. S'il ne voulait pas l'amener, elle irait par ses propres moyens. Il eut beau lui expliquer que la guerre n'était pas une affaire de femmes, qu'elle serait un fardeau plus qu'autre chose. Or, comme son père lui avait montré comment charger des fusils, elle allait les aider de cette façon : en chargeant les fusils des combattants. Elle serait utile de cette manière. Armand n'a pas eu le choix de la prendre avec lui.

— Quelle fut la réaction de Clémentine ?

— Excessive, comme vous vous en doutez ! Elle s'est emparée d'un pistolet et a visé Armand. Elle préférait le tuer plutôt que de le voir partir avec Eugénie. Ce fut Eugénie qui s'est interposée et a convaincu sa mère que c'était sa décision à elle, qu'elle ne changerait pas d'idée. Alors Clémentine a abaissé son pistolet en pleurant amèrement. Armand ne l'avait jamais vu pleurer. Peut-être

avait-elle pressenti ce qui allait arriver. Une mère devine ces choses-là. Armand lui a promis de la ramener à la maison saine et sauve, une promesse qu'il n'aurait jamais dû faire.

Ensuite, notre interlocuteur narra les événements dramatiques qui se produisirent vers la fin de la bataille de Saint-Charles. Lorsque Boucher-Belleville trouva une ouverture pour s'échapper avec Giroux, il n'était pas le seul ; plusieurs patriotes les ont suivis. Évidemment, Giroux prit sa fille avec lui. Il avait comme projet de s'enfuir avec elle aux États-Unis. En sortant de la brèche, les Habits Rouges ont tiré sur les patriotes en fuite et en abattirent quelques-uns.

À un certain moment, Boucher-Belleville vit que l'un des Habits Rouges s'approcha plus près et pointa son fusil vers Giroux. Il put lui hurler de prendre garde, mais c'est Eugénie qui se retourna. Elle vit l'Habit Rouge qui visait son père. Elle se projeta aussitôt devant Giroux pour le protéger. Ce qui devait arriver arriva : elle prit la balle à sa place. Atteinte directement au cœur, elle mourut avant de tomber par terre. Boucher-Belleville nous dit n'avoir jamais entendu un cri aussi désespéré sortir de la bouche d'un homme lorsque Giroux vit sa fille gisant par terre. Il voulut se jeter sur elle, mais il était trop tard.

Boucher-Belleville l'entraîna de force vers la rivière, lui proposant de se cacher avec lui pour attendre la nuit. Giroux ne voulut pas entendre raison. Il était comme un revenant, sans réaction, totalement désespéré. Puis, comme sur un coup de tête, il plongea dans la rivière. Au début, Boucher-Belleville crut qu'il était en train de commettre l'irréparable. Or, l'eau glacée saisit Giroux en le

réveillant de son cauchemar. Comme c'était un excellent nageur, il put s'éloigner du lieu de la bataille.

— Que lui est-il arrivé ensuite ?

— Comme je vous le disais, il a pu s'enfuir par le chemin que je lui avais indiqué, mais la mort l'attendait au bout de la route.

Un nouveau silence se fit jusqu'à ce que Robinson relance la conversation.

— Avez-vous revu le reste de la famille par la suite : Clémentine, Éléonore et Zacharie ?

— Non. Je n'ai jamais plus revu Clémentine. La tragédie de la mort d'Eugénie a produit une cassure nette dans nos relations. Pour ce qui est d'Éléonore, je ne l'ai revu qu'une seule fois lorsqu'elle m'a visité en prison. J'étais son parrain et elle m'aimait bien. Mais depuis, plus rien.

Robinson demanda à Boucher-Belleville s'il voulait prendre une pause, ce que celui-ci accepta volontiers. Il semblait atterré, complètement épuisé. Il avait besoin de se refaire, cela paraissait évident. Nous lui avons proposé de changer d'air. Il connaissait une petite taverne plutôt tranquille à cette heure de la journée. Nous avions tous besoin d'un remontant. Le récit qu'il venait de faire pesait lourdement sur nos épaules et encore plus sur les siennes.



## Livret 12

Lorsque nous entrâmes dans la taverne surchauffée, celle-ci était pratiquement vide. On ne voyait que quelques ivrognes attablés devant des chopes de bière. Ils étaient sûrement là depuis le matin. Nous nous retrouvâmes dans une belle vieille bâtisse avec des poutres apparentes au plafond et de petites fenêtres à carreaux. Les tables en bois solides étaient dépareillées, certaines paraissant plus neuves que d'autres. Il était facile de comprendre que cet endroit devait être le théâtre de nombreuses rixes qui se terminaient inmanquablement avec des tables et des chaises brisées. Le propriétaire se contentait de les remplacer sans se soucier de l'harmonie de l'ensemble.

Un colosse vint prendre la commande. Il avait une grosse tête chevelue, de petits yeux bruns et des mains immenses. Personne ne devait oser lui refuser quoi que ce soit. Nous commandâmes des bières et allumèrent une pipe, sauf Boucher-Belleville qui ne fumait pas. J'installai mon écritoire ambulante et nous attendîmes l'arrivée de notre commande avant que Robinson démarre la conversation.

— Qui était Armand Giroux ?

— Vous posez là une excellente question, monsieur Robinson. Je ne suis pas certain de trouver quelqu'un dans ce pays qui connaisse réellement cette réponse.

— Même pas vous, son meilleur ami ?

— J’aimais beaucoup Armand, mais il y avait de grands pans de sa vie que même moi je ne connaissais pas.

Boucher-Belleville nous apprit que Giroux n’était pas Canadien. Il était né en France dans l’est du pays, « probablement dans Jura », nous dit-il sans être certain de ce qu’il avançait. Il était arrivé ici après avoir passé par d’autres pays : la Colombie et ensuite le Mexique. En tout état de cause, notre interlocuteur était au moins certain de ces deux pays. Qu’est-ce qu’il y avait fait ? Cela n’était pas clair. Giroux avait raconté à son ami qu’en Colombie, il avait aidé les révolutionnaires à prendre le pouvoir. Au Mexique, il avait tenté de faire la même chose, mais sans succès. Qu’y avait-il de vrai dans tout cela ? Même Boucher-Belleville ne put le dire. Quoi qu’il en soit, il était arrivé au Canada une vingtaine d’années auparavant, avait connu Clémentine et s’était aussitôt marié avec elle.

Giroux était un homme de grande culture capable de parler et d’écrire en plusieurs langues, dont l’espagnol et l’allemand. Dès son arrivée, il se fit connaître en publiant des articles savants, sur l’agriculture notamment. C’est ainsi d’ailleurs que Boucher-Belleville et lui furent mis en contact. Giroux s’intéressait à la modernisation de l’agriculture au Canada, un domaine qui avait pris selon lui beaucoup de retard. Boucher-Belleville quant à lui avait publié sous le pseudonyme de Jean-Paul Laboureur plusieurs articles qui allaient dans le même sens dans le journal *Le Glaneur*, une feuille de chou ayant remplacé *l’Écho du Pays*. Il attribuait la misère de l’agriculture bascanadienne aux méthodes routinières des Canadiens-français. Giroux, lui, avait été éduqué sur une ferme expérimentale en Suisse et avait rapporté de là-bas des

méthodes révolutionnaires d'agriculture. En somme, Boucher-Belleville et Giroux étaient destinés à s'entendre, ne serait-ce que sur ce sujet.

Giroux était un orateur redouté à l'Assemblée législative. Il était capable de vilipender les *tories* dans un anglais digne des aristocrates britanniques. On le détestait cordialement à cause de cela en particulier. Mais paradoxalement, les Canadiens français ne l'aimaient pas beaucoup non plus. C'était un étranger, et particulièrement arrogant au surplus. Il faisait de l'ombre aux autres chefs par ses discours enflammés. Il n'en restait pas moins un intellectuel de haut niveau ayant déjà plusieurs œuvres à son actif. Boucher-Belleville avait même publié sur ses presses de Saint-Charles l'un de ses ouvrages les plus brillants exposant les différents problèmes du Bas-Canada. Le livre était destiné aux parlementaires britanniques et aurait même servi d'ouvrages de référence, dit-on, au fameux rapport Durham.

Giroux avait beau être brillant et faire la leçon à tout un chacun en agriculture, il était lui-même un bien piètre cultivateur. Sa ferme de Varennes ne lui rapportait pas de quoi vivre décemment. Clémentine s'occupait de tout, engageant des journaliers et participant elle-même aux récoltes alors que lui sillonnait le pays en palabrant à qui mieux mieux. Il consacrait la majorité de son temps à mobiliser les patriotes de Montréal, de la Rive Nord et de la Rive Sud. On lui reconnaissait des talents d'organisateur, on le respectait, mais on ne l'aimait pas.

— Il est étonnant de constater comment le peuple manque de jugement parfois, dit Boucher-Belleville. On n'aimait pas

Giroux qui était pourtant le plus courageux des hommes et qui a défendu la cause du peuple jusqu'au bout, jusqu'à donner sa vie. Par ailleurs, on a continué à aduler Papineau, un grand seigneur aristocrate, beau parleur, qui s'est enfui comme un lâche à la première occasion.

— Étrange en effet, dit Robinson. Selon vous, qu'est-ce qui faisait que l'on avait une telle attitude à son égard ?

— J'y ai longuement réfléchi depuis qu'il est décédé. Il est vrai que les Canadiens n'aiment pas les messieurs je-sais-tout qui leur font la leçon, et en particulier lorsqu'ils viennent de l'étranger. Mais il y avait autre chose de plus subtil. Armand était un homme de paradoxes qui ne montrait jamais son vrai visage. On n'arrivait pas à saisir sa véritable personnalité. Il pouvait nous amener au ciel une journée et le lendemain nous insulter en public pour une broutille. Au fond, c'était un être complexe et insaisissable qui a emporté une bonne part de ses mystères dans la tombe.

— Vous le connaissiez mieux que personne pourtant ?

— Que voulez-vous dire ?

— Y aurait-il des choses, des secrets, qu'il cachait à tout le monde, y compris à Clémentine ?

— Des secrets ?...

Boucher-Belleville devait savoir beaucoup plus de choses à propos de Giroux que ce qu'il avait dit jusqu'à maintenant.

Or, il hésitait devant les révélations qu'il se sentait maintenant obligé de nous faire.

— ... Je ne voudrais pas ternir sa mémoire, vous comprenez...

— Soyez assuré que ce que vous nous direz restera entre nous... à moins que cela ait quelque chose à voir avec notre enquête.

— Non... Je ne le pense pas. Eh bien voilà ! Je vous disais qu'Armand avait bourlingué pas mal avant son arrivée au Canada. Notamment, il a passé quelques années au Mexique à y faire... en fait, je n'ai jamais su quoi. Or, il est tombé amoureux là-bas d'une Mexicaine.

— Vous dites que Giroux était bigame ?

— Je ne suis pas certain qu'il faille utiliser cette expression. Était-il marié officiellement au Mexique ? Je ne le sais pas et je ne l'ai jamais su. Ce que je sais cependant, c'est qu'il a eu un enfant de cette femme, un garçon.

Cette révélation était surprenante. Dans ses recherches, Robinson n'avait jamais rien lu à ce sujet. C'était un secret bien gardé.

— Personne n'était au courant ?

— À part moi ? Je ne le crois pas. Et encore, il m'avait fait cette révélation bien malgré lui un soir où il avait ingurgité une quantité considérable de gin.

— Vous êtes donc certain que personne d'autre que vous n'était au courant de sa situation, même pas son épouse.

— J'en suis persuadé. Armand était un homme qui savait garder les secrets.

— Qu'est donc devenue cette... première épouse... et son enfant ?

— Sur ce point précis, je n'en sais pas plus que vous. Une fois, il a fait mention d'une missive qu'il avait reçue de sa première épouse mexicaine. Elle lui demandait de l'argent pour subvenir à ses besoins et à ceux de son fils. Il semble qu'elle était très pauvre et ne réussissait pas à s'en sortir.

— L'a-t-il aidée finalement ?

— Je ne le sais pas... En fait, je ne pense pas qu'il l'ait fait. Armand était comme cela : il vivait le moment présent et avait une formidable capacité d'oublier le passé. C'est peut-être même ce qui l'a aidé dans son couple.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Vous savez, je ne suis pas le mieux placé pour porter jugement sur la vie de couple. Je ne suis pas resté marié suffisamment longtemps pour cela. Mais il me semble que parfois, il vaut mieux que certaines vérités restent cachées.

— De quelle vérité voulez-vous donc parler ?

— Armand savait que Clémentine le trompait avec Renaud. Il le savait depuis un certain temps déjà. Vous savez, ces

informations circulent vite et le réseau de relations d'Armand était particulièrement étendu.

— Comment Giroux a-t-il réagi à cette révélation?

— Vous comprenez bien qu'il n'était pas dans la meilleure position possible pour réagir étant donné sa propre situation de... « bigame ». Il a plutôt laissé couler, se disant sans doute qu'il était préférable d'éviter de faire resurgir le secret de sa femme s'il ne voulait pas être obligé de révéler le sien.

— Vous voulez dire que cette situation faisait son affaire ?

— Je crois bien que oui. Pendant que Clémentine était occupée ailleurs, il pouvait se consacrer tout entier à la cause. Depuis qu'elle connaissait Renaud, elle était moins sur son dos à le harceler constamment.

— Et les enfants ? Étaient-ils au courant ?

— Grand Dieu, non ! Ils étaient trop jeunes alors. La seule suffisamment âgée et lucide pour éventuellement y comprendre quelque chose était Éléonore... Et je ne crois pas qu'elle ait été au courant... je ne le pense pas du moins...

Pendant que je continuai à prendre des notes, Robinson fit une pause dans la conversation. Nous commandâmes d'autres chopes de bière et allumâmes une autre pipe. Comme il me le confia plus tard, Robinson commençait à cerner la famille Giroux et subodorait que la réponse à ses questions se trouvait au sein même de cette famille pleine

de contradictions et de paradoxes. Tant Giroux que Clémentine étaient des personnages hors du commun et on pouvait légitimement se demander comment était leur progéniture. Comme on le dit chez l'habitant : « les chiens ne font pas des chats ». Robinson avait l'intuition que c'était au cœur de cette dynamique familiale que la haine avait été engendrée et, le cas échéant, avait surgi au grand jour. Robinson continua sur sa lancée en interrogeant Boucher-Belleville.

— Savez-vous comment est décédé Giroux?

— Encore là, sa mort fut à l'exemple de sa vie, à savoir nébuleuse. Évidemment, je n'étais pas présent lors de son décès. Tout ce que je sais, c'est par ouï-dire.

Il semble que Giroux soit bel et bien arrivé à Bedford, mais selon plusieurs témoins les miliciens loyalistes de la région étaient au courant de son arrivée. Ils étaient nerveux et inquiets. À cette époque, la tête de Giroux était mise à prix pour une somme de 2000 livres, ce qui n'était pas rien pour ces cultivateurs des *townships* qui souffraient autant que les Canadiens-français de la situation économique. Giroux avait suivi sans s'en écarter le trajet proposé par Boucher-Belleville. Il avait pu trouver refuge pendant la nuit chez un habitant patriote de l'arrière-pays. Lorsqu'il repartit le lendemain, il était sûr de pouvoir se réfugier aux États-Unis.

Arrivé à Bedford, il alla cogner à la porte d'une ferme amie, mais personne ne lui répondit. Ce qu'il ne savait pas, c'est que l'on avait arrêté l'habitant de la ferme le matin même et fait évacuer sa famille. Surpris de cette nouvelle situation,

Armand décida de partir immédiatement pour la frontière par ses propres moyens. À ce moment-là, les seules qui auraient pu savoir exactement ce qui s'est passé sont les quatre miliciens qui l'ont cerné dans le champ derrière la maison de l'habitant. La version officielle fut que, se voyant cerné, Giroux prit le pistolet qu'il portait toujours à la ceinture et se tira une balle dans le cœur.

— Je ne crois pas que les choses se soient passées ainsi, dit Boucher-Belleville. Armand avait beau être excentrique, jamais il ne se serait suicidé. Les Anglais ont voulu étouffer l'affaire, c'est assuré. Depuis de début des troubles, aucun chef de la rébellion avait trouvé la mort au combat et les Anglais ne voulaient surtout pas faire d'Armand un martyr. Ils ont muselé les quatre miliciens qui se sont retrouvés soudainement un peu plus riches.

— Donc, selon vous, ce serait un assassinat ?

— J'en suis certain... et peut-être même un assassinat commandé...

— Tiens donc ! Quelle étrange affirmation.

Boucher Belleville fit une pause. Il sembla réfléchir profondément à ce qu'il allait dire. Nous sentions que nous étions sur le point d'obtenir des révélations qui, nous l'espérions, allaient faire progresser l'enquête.

— Ce que je m'appête à vous dire, je ne l'ai jamais raconté à personne ni écrit dans quelque article. Je suis sans doute le seul à savoir ce qui s'est réellement passé. Aujourd'hui,

de toute façon, cela ne risque plus d'avoir beaucoup de conséquences.

Boucher-Belleville nous fit alors un récit étonnant qui allait éclairer d'une manière nouvelle l'enquête que Robinson menait. Il nous avait déjà appris une peu plus tôt dans la conversation qu'il n'avait pas voulu partir avec Giroux ni fuir par la rivière. Il ne savait pas nager et se serait noyé. Il avait préféré aller se cacher dans le manoir Debartzch pour y attendre la nuit. Il s'y est cru en sécurité jusqu'à ce que Wetherhall vienne s'installer pour en faire son quartier-général. Comme Boucher-Belleville connaissait bien le manoir, il trouva une cachette dans la bibliothèque d'où il pouvait entendre tout ce qui se disait dans le salon. Le colonel et ses officiers avaient rassemblé plusieurs chaises et une table rapportées de la salle à manger. Ils discutèrent de stratégie pendant une bonne heure en vidant quelques bouteilles de vin qui se trouvaient toujours dans la cave du manoir. C'est alors que se produisit un événement totalement inattendu tant pour les Habits Rouges que pour Boucher-Belleville.

À un certain moment dans la soirée, on entendit des cris et de l'agitation à la porte d'entrée. Vraisemblablement, quelqu'un voulait entrer et on essayait de l'en empêcher. Un des soldats se leva et alla ouvrir la porte. C'est alors que Boucher-Belleville reconnut la voix de Clémentine Giroux. Elle était accompagnée par un homme qu'il parvint à identifier comme étant Égide Renaud. Il semblait que Renaud et Wetherhall se connaissaient, car Boucher-Belleville entendit Wetherhall dire en anglais à son officier de les laisser entrer. Renaud lui donna immédiatement du « colonel » à tour de bras alors que Wetherhall l'appelait « sir

Renaud ». Renaud lui présenta Clémentine tout en lui expliquant la raison de leur démarche. Il savait évidemment que la tête de Giroux était mise à prix et venait la lui offrir sur un plateau.

— J'ai cru comprendre que vous cherchiez Armand Giroux ? demanda Renaud.

— En effet, c'est l'un des chefs des rebelles les plus recherchés par notre gouverneur. Vous avez de l'information à ce sujet ?

— Oui, en effet, dit Clémentine. Nous pouvons même vous le livrer.

— Qui êtes-vous donc ?

— Je m'appelle Clémentine Giroux. Je suis une fervente constitutionnaliste.

— Giroux ?... Comme le nom de celui que nous cherchons.

— C'est mon mari.

Un silence lourd s'abattit alors dans la pièce. Wetherhal sembla surpris et, à l'évidence, méfiant. Il reprit.

— Pourquoi voulez-vous que l'on attrape votre mari ? Vous ne seriez pas en train de nous mettre sur une fausse piste... Si c'est le cas, faites bien attention à vous !

— Je connais la ville où il sera là demain et le chemin qu'il prend pour s'y rendre.

— Comment savez-vous cela ?

— Il m'en a parlé avant de partir pour la bataille. Il m'a expliqué qu'il avait prévu une route pour fuir si cela devait tourner mal. Il voulait que je sache comment le joindre.

— Quel était donc son plan ?

— Il devait s'acheminer par les terres de l'arrière-pays jusqu'à Bedford et de là, attendre le guide pour traverser la frontière. Si vous faites vite, vous allez pouvoir l'attraper là-bas.

— Je ne suis pas convaincu de ce que vous dites, madame. J'en ai connu des traîtres qui ont vendu leurs parents et leurs amis. C'était par lâcheté ou encore par vénalité. La plupart de ces informations n'étaient pas fiables.

— Celles que je vous donne le sont.

— Pourquoi devrais-je vous croire ?

— Je vous assure que j'ai de très bonnes raisons de faire cela.

— Pour la récompense bien sûr... Il est vrai que 2000 livres, c'est une grosse somme...

C'est à ce moment-là que la Clémentine excessive entra en jeu. Elle laissa exploser sa colère en hurlant.

— Je n'en veux pas de votre câlice d'argent, dit-elle en français. *Keep it and put it in your ass, bastard!*

Un autre silence pesant tomba dans la conversation. Clémentine continu à hurler.

— Ce maudit bâtard a tué ma fille... vous comprenez... il a tué ma fille...

— Que dites-vous là ?

— L'un des corps que vous avez recueillis était ma fille.

Boucher-Belleville ne voyait rien de ce qui se passait dans le salon, mais il supposa que Wetherhall interrogeait ses officiers pour en savoir plus. De nombreux corps avaient déjà été recueillis et répertoriés. Ils se trouvaient dans le presbytère qui servait de morgue temporaire. Plusieurs des cadavres avaient déjà été identifiés.

— Effectivement, je vois ici que le corps d'une jeune fille, la seule de toutes les personnes décédées, attend une identification.

— C'est ma fille... ma pauvre petite fille, dit Clémentine en sanglotant.

— Et pourquoi dites-vous que votre mari l'a tuée ?

— C'est lui qui l'a entraînée dans cette bataille perdue d'avance. Il n'a pas été capable de la protéger. C'est lui qui l'a tuée...

— Vous dites que vous ne voulez pas la récompense en échange de vos informations. Que voulez-vous alors ?

— Je veux deux choses. Que vous me rendiez ma fille afin que je lui offre une sépulture descente...

— Et la deuxième ?

— Je ne veux pas que vous fassiez prisonnier Armand Giroux... Je veux le voir mort... Vous comprenez... Mort, comme l'est ma fille, ma douce petite fille.

Robinson resta silencieux, tentant sans doute de mesurer l'impact de cette nouvelle information sur son enquête. Lorsque nous nous sommes revus par la suite pour faire le point sur la conversation, il m'avoua que c'est à ce moment-là précisément qu'il eut l'impression de toucher au but. Toute cette haine entre les deux époux s'était répercutée d'une façon ou d'une autre jusqu'aux crimes du manoir Debartzch. C'est à ce moment précis qu'il comprit alors pour la première fois qu'il avait fait fausse route depuis le début dans son enquête. Et il s'en voulait de ne pas avoir même soupçonné cette hypothèse.

Ce n'était pas Renaud qu'on avait voulu assassiner, mais Clémentine, l'épouse d'Armand Giroux. C'est elle qui était visée.

— Vous n'avez jamais parlé de la trahison mortelle de Clémentine à qui que ce soit ?

Boucher Belleville semblait atterré. Comment peut-on supporter en silence ces malheurs durant tant d'années ? Deux de ses amis, Armand et Clémentine, ont fini par se haïr au point où l'une a voulu la mort de l'autre. Cela a dû être totalement incompréhensible pour lui.

— Ce n'est pas une nouvelle que l'on crie sur les toits. Comment peut-on arriver à comprendre une telle chose ? Moi-même, j'ai enfoui cet événement dans le fond de ma mémoire au point où je l'avais même presque oublié jusqu'à aujourd'hui. Qui sur terre pourrait pardonner une telle chose ?... Mais attendez... Oui, je me souviens maintenant. Il y a une autre personne qui était au courant...

— Qui donc ?

— Non... Ce n'est pas possible...

Boucher-Belleville devint alors fort émotif. Il s'agita sur sa chaise et prit une ou deux gorgées de bière.

— Pourquoi lui ai-je dit cela ? Qu'est-ce qui m'a pris ? J'étais alors dans un état second. On venait de m'arrêter et j'étais emprisonné à la prison du Pied-du-Courant. J'attendais la mort. J'étais convaincu de ne plus jamais revoir la lumière du jour. J'étais au bout du rouleau.

Boucher-Belleville se prit alors la tête entre les mains.

— Pourquoi lui ai-je dit cela ?

— De qui parlez-vous ?

— Vous comprenez, j'étais certain que l'on me pendrait ou qu'on m'enverrait en exil pour toujours... et elle... elle était tellement désespérée... et elle voulait tant savoir...

Robinson cessa de lui poser des questions et attendit que son interlocuteur se libère la conscience. Ce n'était qu'une question de minutes. Boucher-Belleville prit encore quelques gorgées de bière comme pour s'encourager à parler et continua.

— Éléonore, ma filleule. Elle était venue de loin pour me rencontrer. Quant à moi, j'étais si heureux de la revoir. Toutefois, elle faisait vraiment pitié : totalement défaite et hagarde. Elle venait de perdre du même coup son père et sa sœur. Elle était si triste, si désespérée... Elle savait que j'avais été proche de son père lors de la bataille et voulait avoir de l'information. Elle voulait savoir ce qui s'était passé réellement. Personne ne lui avait rien dit, mais elle soupçonnait un bon nombre de choses. Et comme vous le savez, l'ignorance est parfois pire que la connaissance.

— Que lui avez-vous dit ?

— Elle pleurait constamment sur son père. C'était son héros et elle l'avait perdu. Elle se posait beaucoup de questions sur sa mort, sur celle de sa sœur. Et surtout sur l'attitude de sa mère. Celle-ci était devenue distante avec elle et, comble de malheur, elle avait étalé au grand jour sa relation avec Renaud. Il habitait maintenant chez eux... avec eux. Pour ajouter à l'injure, la première chose que Renaud avait demandée à Clémentine fut de mettre Éléonore à la porte et d'envoyer Zacharie en pension. Les liens avec sa mère n'avaient jamais été très étroits... mais là,

c'était le comble... J'étais si en colère envers Clémentine... Je lui en voulais tellement... C'était terrible ce qu'elle faisait vivre à ses propres enfants. Alors... Alors... J'ai honte maintenant d'avoir fait une telle chose... J'étais furieux et désespéré. C'est ma faute tout cela... Le Seigneur me pardonnera-t-il un jour ?

— Qu'avez-vous fait ?

— Je lui ai tout raconté, non seulement à propos de la mort de sa sœur, mais aussi de la conversation entre sa mère et Wetherhall.

— Donc, Éléonore sait tout.

— J'ai essayé de trouver des excuses à sa mère... Je ne lui ai pas donné tous les détails... Mais elle connaît l'essentiel. Vous comprenez, j'étais certain de ne plus jamais la revoir et je trouvais indécent de la laisser ainsi dans l'ignorance. Qu'est-ce que j'ai fait, mon Dieu ?... Qu'est-ce que j'ai fait ?...

Nous touchions au but. Éléonore, la fille de Clémentine, était vraisemblablement le vecteur de haine qui avait déclenché la tragédie du manoir Debartzch. C'est par elle que cette haine a pu se répercuter jusqu'à maintenant. Même s'il lui restait encore plus de questions que de réponses à la suite de cette révélation, Robinson sentit qu'il était proche de la vérité. Éléonore en était la clé. Avait-elle tué Clémentine pour se venger après tant d'années ? Cela paraissait difficile à croire. Commettre un parricide est un des actes les plus infamants que nos civilisations connaissent. Avait-elle été capable de le faire ? Si elle avait

véritablement eu l'intention d'accomplir cet acte odieux, en avait-elle eu la capacité physique ? Robinson en doutait. Ces meurtres étaient tellement violents que seul un homme aurait pu les commettre. Qui sait cependant ce qu'une femme peut faire sous le coup de la passion.

Nous avons laissé Boucher-Belleville à ses chimères et à ses remords. Nous avons convenu de retourner au village de Saint-Charles afin d'interroger la seule personne qui, à notre avis, savait la vérité au sujet des crimes du manoir Debartzch, à savoir Éléonore Giroux.

## Livret 13

Ce vendredi 13 octobre, nous étions assis en face du bureau de chêne du surintendant Ermatinger. Il tirait sur son cigare et faisait des ronds de fumé. Nous attendions depuis quelques minutes qu'il dise quelque chose, mais rien ne venait. Robinson ne semblait pas du tout mal à l'aise, moins que moi en tout cas. Il jouait avec l'un des boutons de sa veste, comme s'il craignait qu'il se détache inopinément. Finalement, le surintendant engagea la conversation.

— Comme ça, vous n'avez rien. Après deux semaines... Deux semaines (il montrait le pouce et l'index de la main qui ne tenait pas le cigare) ... Vous n'avez toujours rien.

Robinson ne répondit pas à cette remarque qui avait été dite sur un ton des plus réprobateur. Mon compagnon avait passé la journée de la veille à faire de nouvelles recherches après la conversation éclairante que nous avions eue avec Boucher-Belleville. Il savait que nous approchions du but, mais il y avait encore plusieurs étapes à franchir avant de confirmer son hypothèse. Il fallait évidemment retourner à Saint-Charles afin de rencontrer Éléonore Giroux. Elle était la clé qui déverrouillerait cette boîte de Pandore, soit parce qu'elle en savait plus que quiconque sur les raisons de ses crimes, soit parce que c'était elle-même la coupable.

Cette dernière hypothèse rendait toujours mon compagnon dubitatif. C'est pourquoi il avait fait des recherches dans les journaux de la période entre 1837 et 1849 ainsi que dans certains documents officiels. Il cherchait des lettres ou des

écrits de Giroux où celui-ci aurait pu faire mention de son fils illégitime. Il voulait en connaître plus sur celui-ci, ayant acquis la conviction que Giroux avait effectivement été « bigame » et qu'il avait eu un fils. Il avait donc passé une grande partie de sa journée à tenter de retracer ce fils donc il ne connaissait même pas le nom.

Il était finalement tombé sur un document où la mention du « fils du premier mariage d'Armand Giroux » figurait dans une lettre concernant la succession de Giroux après sa mort. Or, il lui restait si peu de biens à distribuer qu'aucune recherche ne semblait avoir été entreprise pour le retrouver. Ce fils était-il toujours vivant ? Si oui, était-il au Canada ? Rien ne pouvait être affirmé à ce sujet. Robinson nageait en plein mystère. De toute façon, qu'est-ce que ce dernier aurait eu à voir avec les événements concernés ? Difficile de porter un jugement à cet égard. Il en aurait sûrement voulu à son père, cela paraissait une évidence. Au point de le tuer ? Peut-être ? Or Giroux était déjà mort depuis longtemps. Quant à Clémentine, pourquoi lui en aurait-il voulu ? Connaissait-il même son existence ? Rien de probant dans tout cela. Robinson se résolut à abandonner cette piste afin de se tourner vers Éléonore.

— Je comprends votre déception, monsieur le surintendant. Soyez assuré que je la partage moi-même. Toutefois, nous continuons à travailler sur l'affaire sans relâche.

Ermatinger continua à tirer nerveusement sur son cigare. Il ajouta.

— Écoutez Robinson ! Je commence à être à bout d'arguments face à mes supérieurs. Si vous n'avez rien à me dire, il faudrait que je ferme le dossier. Ce sera considéré comme des meurtres non élucidés et cette affaire restera une très, très grosse tache à votre dossier. N'oubliez pas que vous étiez sur une très bonne lancée lorsque je vous ai demandé de vous occuper de ces crimes. Je peux même vous avouer que je vous voyais monter les échelons à des niveaux que vous n'auriez même pas imaginés... Mais maintenant...

— C'est une affaire difficile, monsieur, plus difficile que toutes celles que j'ai eu à traiter dans le passé. Je vous demande de me laisser encore trois jours. Si je n'ai rien d'ici cette échéance, alors vous allez pouvoir fermer votre dossier. J'aurai failli ! Je ne réclamerai pas ma solde ; je n'y aurais pas droit de toute façon.

— Il est vrai que cette enquête commence à nous coûter cher. Mais ce n'est pas la question la plus importante. Je ne voudrais pas que notre service de police passe pour des incompetents aux yeux des autorités. Les réformes que j'ai entreprises ici risquent d'être gravement freinées par un déficit de confiance si l'on n'arrivait à rien avec cette affaire. Vous comprenez cela ?

Robinson hocha la tête en ajoutant : « laissez-moi trois jours ! ». Le surintendant hésita en tirant de nouveau sur son cigare. Puis il sortit une pochette de pièces d'argent de son tiroir pour la lancer ensuite à Robinson en lui disant.

— Trois jours ! ... Pas un de plus !...

Sur ce, nous nous levâmes et sortîmes du bureau sous le regard renfrogné d'Ermatinger. Puis nous entreprîmes de seller nos chevaux afin de faire le voyage jusqu'à Saint-Charles. Nous espérions arriver tôt dans l'après-midi.

\*\*\*

La route pour Saint-Charles était mauvaise. Il avait plu pendant trois jours d'affilée. On trouvait des nids-de-poule et des ventres-de-bœuf à tous les détours. À un endroit, le bord de la route avait glissé dans le ravin. Elle était impraticable pour des voitures légères. Seules les solides carrioles tirées par les chevaux robustes des habitants ou encore par des bœufs étaient capables d'y circuler. Nous avons quand même pu faire le parcours assez rapidement avec les chevaux du Père Ladouceur qui étaient vaillants et valaient leur pesant d'or. Nous n'avons pas voulu arrêter en chemin pour ne pas nous ralentir et avons grignoté en selle un peu de lard salé et quelques quignons de pain. Robinson, prévenant, avait rempli sa gourde de whisky. Quant à moi, Adélaïde y avait versé mon vin préféré.

La pluie avait cessé, mais le temps était toujours gris. Sous les nuages, le paysage paraissait triste et morne. Plusieurs arbres avaient déjà perdu leurs feuilles à cause des rafales. Les champs étaient recouverts de frimas laissés par l'eau gelée. Robinson avait repris ses bonnes vieilles habitudes de taciturne. S'il a dit trois phrases pendant le parcours, ce fut bien le maximum. En ce qui me concerne, cela faisait mon affaire. Je me suis laissé aller à réfléchir à ces crimes qui nous donnaient tant de fils à retordre. Moins expérimenté

que Robinson, j'avais peine à imaginer la suite de notre enquête, alors que lui semblait suivre une piste qu'il était le seul à connaître.

Je me suis pris au jeu de la réflexion philosophique sur la précarité de la vie sur cette terre. C'est à cette époque, je crois, que je commençai à prendre conscience de la dure réalité de notre existence. Nos idéaux ne survivent pas à l'épreuve du temps. Nos grands états d'âme finissent par se diluer et disparaître, ne laissant en nous que grisaille et sécheresse. Je n'étais pas conscient de tout cela à cet âge. Il me restait encore beaucoup d'illusions : la vérité allait éclater, la justice triompherait, des institutions solides soutiendraient la société. S'il y a bel et bien un système de droit, je ne suis plus certain qu'il soit au service de la justice. Nos institutions, elles, sont à l'image des hommes qui les modèlent, à savoir bancales et inconstantes. Quant à la vérité... Eh bien, la vérité n'existe pas en dehors des hommes qui la façonnent selon leur bon vouloir. Aujourd'hui, au moment où j'écris ces lignes, j'aimerais bien retrouver cette fraîcheur de la jeunesse alors qu'elle a définitivement disparu.

Enfin, nous sommes arrivés à l'écurie du Père Ladouceur au milieu de l'après-midi. Notre enquête tirait à sa fin, le surintendant ayant été très clair en nous donnant trois jours pour effectuer le travail, ce qui m'apparaissait insuffisant pour un aboutissement heureux. Il nous fallait donc remettre nos chevaux. Le Père Ladouceur sembla plus content d'accueillir ses bêtes que nous-mêmes. Il les examina sous tous les angles et se montra satisfait. Pendant qu'il les ramenait à l'étable, Robinson s'approcha des trois vieux qui fumaient toujours leur pipe assis sur les mêmes

tabourets. Ils paraissaient n'avoir pas bougé de là depuis que nous les avions quittés il y a près d'une semaine.

— Salut, Jos, comment ça va ? dit Robinson

Encore une fois, je fus étonné de la faculté incroyable de Robinson à garder en mémoire les détails. Qui aurait pu se souvenir du nom de ces vieux qu'il avait rencontré une seule fois ? Jos examina mon compagnon à travers les volutes de fumée en tentant de se rappeler où il l'avait déjà vu, puis il répondit.

— ... Vous êtes le British qui enquête sur les crimes du manoir ?... Pis, avez-vous trouvé votre homme ?

— Pas encore... Je cherche toujours.

Les trois vieux portèrent en même temps leur godet de gin à la bouche et se remirent à tirer sur leur pipe. Jos montra la bouteille en demandant à Robinson s'il en voulait. « Ce n'est pas de refus », lui répondit-il. De mon côté, je fis non par un signe de la main. Alors que je restai debout, mon compagnon prit un tabouret et s'assit dans le cercle de la « ligue du vieux poêle », comme les vieux s'appelaient eux-mêmes.

— Connaissez-vous les Parent ?

— Ben certain. Moi et Ti-Poil, on était des voisins de rang quand on était petits.

— Ti-Poil ?

— Son vrai nom c'est Herménégilde. Tu parles d'un nom... Pis c'est dur à dire. C'est pour ça qu'on l'a toujours appelé Ti-Poil... Hein les gars ? Il avait une saprée touffe de cheveux quand il était petit.

Les deux autres hochèrent du bonnet en soufflant leur fumée.

— Il habite loin d'ici ?

— Loin, vous dites ? C'est au diabl'vert. Quand il s'est marié, il est allé défricher une terre à bois dans l'arrière-pays.

— Pourquoi si loin ?

— Ben, il n'y a plus de terre à culture près d'ici. Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse quand on a besoin de s'établir ? On devient colon. Il a trouvé une terre publique inoccupée, puis il a défriché.

— C'est légal ça ?

— Il faut bien gagner sa croûte. Puis, ça intéresse qui, une terre en bois debout, à part un ou deux commerçants qui sont trop contents d'avoir quelqu'un qui fait le travail à leur place ?

— Il est devenu bûcheron alors ?

— On voit que vous ne connaissez pas les habitants, le British. Il n'était pas là seulement pour couper du bois, mais pour défricher une terre.

C'est alors que le vieux Jos se lança dans une longue digression pour expliquer ce qui se passe quand on voulait faire une vie de colon. On cherche d'abord une terre où il y a des ormes et des frênes. La terre sera meilleure pour la culture que s'il y a seulement des conifères qui poussent dans une terre plus pauvre. Quand le colon a trouvé son coin de pays, il doit choisir l'endroit où il veut construire sa première maison. En réalité ce ne sera pas sa véritable maison, mais une simple cabane qui lui servira plus tard de grange. Il cherche la proximité de l'eau, des voisins et des chemins. L'éloignement de l'eau et des chemins entraîne des dépenses supplémentaires, et celui des voisins l'isolera trop. Ensuite, il rase les arbres aux alentours, essouche et nettoie les branches.

La cabane est faite de pièces de bois ronds et le toit plat garni de terre. Ce n'est qu'à la saison suivante que le colon commencera à construire sa vraie maison avec des planches qu'il doit faire usiner au village à partir de son bois coupé. Il lui faut donc transporter les billes de bois dans des conditions particulièrement difficiles en plein hiver. C'est un travail épuisant ; plusieurs se désespèrent et abandonnent leur projet en cours de route. Ce ne fut pas le cas pour Ti-Poil et son épouse qui avaient travaillé d'arrache-pied pendant les deux premières saisons.

— Heureusement que sa bonne femme l'a aidé, dit Jos en prenant une gorgée de gin, puis il ajouta en riant : quand ils ont fini le gros de l'ouvrage, ils ont passé à une autre sorte de travail... Plus reposant... Pour lui en tout cas... Ils ont eu un garçon l'année suivante.

— Sa femme, c'est bien Éléonore ?

— Oui c'est elle. Vous la connaissez. C'est la fille de celle qui... qui est morte.

— Bien sûr, je l'ai rencontrée aux funérailles. Il a quel âge déjà le petit ?

C'est Antoine qui répondit. Il semblait être l'historien du groupe.

— Ben, ils ont commencé à défricher en '38, tout de suite après leur mariage. Ils ont dû s'installer définitivement en '40. Le petit est arrivé en '41 ou '42. Ça lui donnerait... Quoi... 7 ou 8 ans ?

Encore là, j'étais en admiration devant Robinson qui voulait amener les vieux à parler d'Éléonore sans toutefois éveiller les soupçons. Il ne tenait évidemment pas à ce que la rumeur circule qu'Éléonore était maintenant la principale suspecte dans la mort de sa mère. Il s'y est pris de façon tellement contournée que les vieux n'y ont vu que du feu.

— J'aimerais bien les rencontrer ?

— Pourquoi donc vous intéressez-vous à Ti-Poil ?

— En réalité, j'aurais aimé voir Éléonore pour lui donner des nouvelles de notre enquête. Elle doit sûrement avoir hâte de savoir où on en est rendu.

— D'abord, je vous souhaite bonne chance pour y aller. Les chemins de l'arrière-pays sont difficiles, vous savez.

C'est plein de côtes et de roches. Même les menoirs traînés par des chevaux ont de la misère à passer.

— Ouais, mais le chemin qui mène chez Ti poil, ils l'ont amélioré depuis quelques années, dit Louis qui n'avait pas encore pipé mot. En tout cas, c'est certain que vous ne pourrez pas vous rendre en calèche du dimanche, surtout après la pluie qu'il a fait ces derniers jours. Vous auriez mieux fait de garder vos chevaux.

Sur ces entrefaites, le père Ladouceur arriva. Robinson se leva et lui annonça qu'il avait encore besoin de deux chevaux pour quelques jours. Celui-là marmotta.

— Ben, j'ai pas encore été payé pour la Grise et pour Hercule !

— Je peux vous payer pour les deux chevaux que je vous emprunte. Pour les autres, je rencontre le juge Morrin tout à l'heure et je lui en glisse un mot.

Le Père Ladouceur se retourna en maugréant. Il alla seller deux autres chevaux, mais il était fort à parier qu'il ne nous laisserait pas ses meilleurs canassons cette fois.

Nous nous rendîmes ensuite chez le Dr Morrin en traversant le village qui n'avait pas vraiment changé depuis la semaine dernière, hormis des chemins détrem pés et de nouvelles ornières. L'activité était à son comble en ce vendredi de préparation de marché. Nous passâmes devant le quai, la salle des habitants et l'église, toujours aussi majestueuse, et arrivâmes devant la belle maison du Dr

Morrin. Il nous reçut à bras ouverts, nous invita dans son salon et nous offrit son meilleur brandy.

Comme le Dr Morrin n'avait pas eu de nouvelles de nous depuis une semaine, nous nous empressâmes de lui raconter nos rencontres avec le Dr Nelson, Lepailleur, et surtout Boucher-Belleville que le docteur connaissait de réputation. Mon compagnon évoqua les différentes pistes de travail qui se révélèrent fausses les unes après les autres. Le juge signifia toute son admiration pour l'enquête de mon compagnon qui ne partageait toutefois pas son enthousiasme. Robinson lui avoua que le surintendant avait lancé un ultimatum, à savoir qu'il en était à sa dernière chance de trouver le coupable. Il demanda au docteur de l'aider dans cette ultime démarche.

— Si je peux faire quelque chose pour vous, vous pouvez être assuré de compter sur moi.

— J'aimerais obtenir le plus d'informations possible sur la journée de la Saint-Michel, soit le dernier jour où le couple Renaud a été aperçu vivant.

— C'était une journée un peu folle. La pluie était tombée pendant plusieurs jours, détrempant le sol et rendant les rues presque impraticables. Heureusement, on a eu droit à une éclaircie ce jour-là. Il y avait tout plein de monde dans les rues à cause de la fête. Vous savez que c'est la journée de l'année où le commerce se fait le plus intense.

— Vous êtes-vous mêlé à la foule ?

— Bien sûr. J'adore ces moments où l'on peut apercevoir à peu près toute la variété des personnages qui habitent la région : des habitants qui ne viennent pratiquement jamais au village, des marchands vendant du bois, de la potasse, du blé et quoi d'autre encore, des marins, des vagabonds. J'aime particulièrement les odeurs qui se mélangent : fumée de bois, viande grillée, légumes frais, odeurs d'animaux. C'est un moment merveilleux pour sentir la vie à son paroxysme. Quant à moi, j'y étais avec mes enfants et ma bonne qui tentait de les encadrer du mieux qu'elle le pouvait.

— Avez-vous aperçu la calèche des Renaud ?

— Oui, effectivement. Dans le courant de l'après-midi, les Renaud ont essayé de se frayer un chemin dans leur belle calèche rutilante. Il y avait foule et leurs chevaux faisaient du sur place en piaffant.

— Avez-vous été témoin d'une altercation entre un homme en noir et Renaud ?

— Non, je ne suis pas au courant de cet événement. Il y avait tant de monde cette journée-là. Même le curé que l'on voit rarement en dehors de son église et de son presbytère était présent. Il accompagnait les trois Frères des Écoles Chrétiennes. Le curé faisait de grands signes ostentatoires. Je suppose qu'il leur faisait faire une visite guidée... Ces frères viennent à peine d'arriver, vous savez. Ils se sont installés définitivement cet été seulement et n'ont pas eu vraiment le temps de faire le tour de leur jardin. De plus, le choc culturel devait être important, car je sais qu'au moins

deux d'entre eux sont des Français d'origine fraîchement débarqués de leur pays.

— Comment se fait-il que vous les ayez remarqués dans cette foule alors qu'il y avait tant de monde ?

— Ils sont remarquables dans leur uniforme traditionnel : soutane noire, large collerette blanche et surtout tricorne. Qui porte des tricornes de nos jours ?

— Avez-vous pu apercevoir à cette occasion la fille de Clémentine Renaud, Éléonore ? Elle aurait pu venir avec son mari et son fils.

À cette question, le Dr Morrin plissa les yeux, concentré à l'extrême.

— Non... Je ne crois pas... ils n'étaient pas là. Pourtant je suis resté dehors une partie de la journée. Non, je ne les ai pas vus.

Sur ce, nous avons continué à bavarder de choses et d'autre pendant un moment. Vraiment, le Dr Morrin était de très agréable compagnie et raffina l'art de la conversation. Il s'intéressait non seulement à notre travail, mais aussi à nous personnellement. Il me demanda des nouvelles d'Adélaïde, ce qui me surprit puisque je n'y avais fait allusion qu'une seule fois lors de nos rencontres précédentes. Quant à mon compagnon, le docteur n'apprit rien de plus à son sujet. Robinson était un homme discret sur sa vie personnelle, c'est le moins que l'on puisse dire. J'appréciais d'autant les quelques confidences qu'il m'avait faites précédemment. J'appris avec le temps que cet homme, rébarbatif de prime

abord, méritait largement que l'on gagne sa confiance. C'est ce que j'ai fait et voilà pourquoi nous sommes restés si longtemps amis par la suite.

Le Dr Morrin nous invita à rester à souper, mais nous préférions décliner l'invitation. Robinson avait décidé de retourner à l'auberge où nous étions descendus la dernière fois afin d'y prendre le repas et de s'installer pour la nuit. Il était trop tard pour aller rencontrer Éléonore aujourd'hui.

Arrivés à l'auberge, nous fûmes reçus par le gros Bert. Il sembla très heureux de nous revoir. Il nous remit les clés de ses deux meilleures chambres et nous invita à prendre place pour le repas. C'est à ce moment-là que je compris où voulait en venir Robinson. Mon compagnon était un bon joueur d'échecs : il avait toujours un coup d'avance sur moi. Comme toujours, il voulait emmagasiner le plus de renseignements possible avant de rencontrer Éléonore, son témoin principal. Il se mit en frais d'interroger de nouveau le gros Bert qui ne se fit pas prier pour répondre à ses questions sachant ce qu'il allait en tirer au bout du compte.

— Dis donc, Bert, tu connais Éléonore, la fille de Renaud ?

— Ben oui, comme tout le monde ici, en tout cas comme tous ceux qui habitent au village depuis longtemps.

— Elle vient souvent au village ?

— Ça, on peut pas dire qu'on la voit souvent par ici. C'est son mari qui vient mener son fils à l'école la plupart du temps.

— Pourtant, sa mère habite... habitait au manoir. Elle n'allait jamais la voir ?

— J'ai jamais entendu personne dire qu'il l'avait vu traîner par là-bas. Moi personnellement, je ne l'ai jamais vu y aller. Quand elle venait au village, c'était le dimanche pour la messe... Et encore... Pas tous les dimanches. Pendant les semis et les récoltes, on ne la voyait pas, c'est certain. Ils devaient travailler fort pour faire pousser quelque chose sur leur terre de roches.

— J'ai entendu parler de leur ferme. Il paraît que ce fut difficile pour eux ?

— Les premières années, c'est certain. Ils se sont éreintés à défricher, à dessoucher, à couper du bois et à construire leur maison. Les deux sont de sacrés gaillards ; la femme comme l'homme. Maintenant, ça va un peu mieux. Ils ont quelques vaches, cochons et poulets...

— Personne ne trouve cela étrange que, venant d'une famille riche, Éléonore soit obligée de travailler comme cela ?

— Pour ben du monde, ça reste un mystère. Pourquoi elle n'est pas restée chez ses parents ? Peut-être qu'elle a voulu se marier au plus vite. Elle avait déjà 18 ans. Pour sûr qu'elle ne voulait pas rester vieille fille. Moi, c'est ce que je pense. C'est juste qu'elle n'a pas tiré le bon numéro. Ti-Poil, c'est pas une lumière. Pas une femme ne voulait de lui. Tout le monde se demande pourquoi une belle créature comme Éléonore, puis fine à part de ça, a voulu le marier.

Un mystère, je vous dis ! Je vous apporte un petit digestif. C'est sur mon compte.

— Alors, ce n'est pas de refus.

Le gros Bert revint prestement avec deux petits verres d'alcool blanc. À la première gorgée, je faillis m'étouffer, ce qui fit bien rire mes deux compères. Robinson continua à interroger l'aubergiste.

— Éléonore, elle a un fils ?

— Oui, le petit Armand, très gentil, ce gamin et bien élevé aussi. Il va à l'école des Frères. Il faut le vouloir pour partir de l'arrière-pays tous les matins afin de venir le reconduire au village. C'est toute une run vous savez. Il faut vraiment tenir à ce que son enfant soit instruit. Parce que, vous savez, il y a beaucoup d'habitants qui préfèrent garder chez eux leur gamin pour les aider sur la ferme.

— Vous m'avez dit que c'est lui qui venait le reconduire ?

— Pas toujours, c'est vrai. Parfois, c'était elle. Quand elle venait, c'était sans doute pour régler des problèmes ou quelque chose comme ça.

— Pourquoi cela ?

— Ben, quand c'était Ti-Poil, il le laissait descendre et repartait aussitôt. Mais quand c'était elle, elle débarquait toujours avec lui pour aller parler avec les frères. Pour moi, c'est elle qui porte la culotte à la maison et qui règle les

problèmes avec son fils. Quand il y avait quelque chose, c'est elle qui allait parler aux frères, pas lui.

— Elle faisait toujours cela ?

— Oui. Pas longtemps, c'est vrai. Parfois elle remettait des choses, des biscuits ou d'autres affaires comme ça.

— Est-ce qu'elle parlait avec un frère en particulier ?

— Attendez que je me rappelle... Oui, vous avez raison, elle rencontrait toujours le même, celui qui avait de la barbe. Je ne connais pas son nom. D'ailleurs, quelle idée de porter la barbe ? Ça fait pas propre surtout pour un religieux.

— Je le connais : c'est le frère Oremus.

— Si vous le dites. Vous avez fini votre verre. En voulez-vous un autre ?

Robinson et moi levâmes en même temps la main en signe de dénégation. Nous manifestâmes le désir d'aller nous coucher. Le gros Bert nous dit que les chambres étaient prêtes. Nous montâmes aussitôt et nous nous souhaitâmes bonne nuit sur le palier en nous donnant rendez-vous le lendemain pour aller interroger Éléonore.



## Livret 14

Nous venions de nous engager sur un chemin plus étroit et plus rocailleux. Du plus loin que portassent nos regards, nous n'apercevions qu'un couloir étriqué qui se perdait dans la forêt.

Nous étions partis tôt le matin du village pour nous engager dans l'un des rangs du comté qui s'éloignait de la rivière. Pour un urbain comme moi, la disposition du territoire rural apparaissait illogique au premier abord. En effet, un rang fait cinq cents pieds de large sur un mile de long, ce qui semble étrangement disproportionné par rapport aux divisions des *townships*, plus rationnelles qui font six miles sur six miles. Les rectangles allongés des rangs sont positionnés perpendiculairement le long du Richelieu qui était au début de la colonie la seule voie de communication apte à garantir la survie des habitants.

Le rang était la façon que les colonisateurs français avaient trouvé pour à la fois multiplier les terrains disponibles et les rendre plus accessibles aux voies navigables. On avait conçu le territoire de telle sorte que d'autres rangs puissent venir s'accoler en parallèle au premier. On pouvait joindre les différents rangs par une montée, facilitant d'autant la communication. L'avantage d'une telle disposition, je m'en suis rendu compte, réside essentiellement dans sa fonction sociale. Les bâtiments sont plus rapprochés les uns des autres étant donné l'étroitesse du rang. Les maisons ne sont plus distantes que de cinq cents pieds les unes des autres le

long de la voie publique, ce qui facilite grandement l'entraide.

Concernant l'arrière-pays, c'est une tout autre affaire. On retrouve ces terres au bout des rangs des vieilles seigneuries, dans des secteurs très boisés, vallonnés et peu accessibles. C'est dans l'une de ces fermes que nous devions nous rendre. Au début, le chemin du rang était plus qu'acceptable au point où je me demandais si la ligue du vieux poêle n'avait pas exagéré la description de la route par une sorte d'inflation verbale propre aux habitants. Les champs étaient nus, nettoyés de leur récolte au ras du sol. Quelques arbres se regroupaient en talus près d'un fossé ou d'un bouton qui n'avait pu être défriché. L'air était frais et vivifiant à tel point que je n'osai pas allumer ma pipe de peur de gâcher les parfums de foin coupé et d'humus. Nous suivions le balancement de nos « picouilles », parce que c'en était à l'évidence. Autant le Père Ladouceur nous avait fait une faveur avec ses chevaux fringants, autant nous payions maintenant le prix fort pour sa camelote.

Au bout du champ, nous abordâmes la forêt de l'arrière-pays. Le chemin, devenu plus étroit à cause de la configuration du terrain, était encore bien carrossable. Des feuillus avaient sérieusement commencé à se dénuder. Les belles couleurs d'automne que j'avais tant admirées la semaine précédente avaient en partie disparu. Il restait bien encore quelques feuilles d'un jaune terne qui pendaient misérablement aux branches. Certaines, très sèches, allaient rester accrochées ainsi jusqu'au printemps prochain, vestiges d'une période plus faste. Heureusement qu'une bonne quantité de conifères, sapins et épinettes,

verdissaient l'ensemble. Leur présence d'un vert sombre rendait la forêt plus dense, mais aussi plus mystérieuse.

En chemin, nous rencontrâmes quelques clairières. C'est du moins ce qu'il me sembla jusqu'à ce que je comprenne qu'elles étaient artificielles, car façonnées par l'homme. Ces clairières étaient en réalité de nouvelles terres que les colons avaient grignotées sur la forêt. Ces espaces, beaucoup plus petits que ce que nous avons croisé jusqu'à présent, avaient néanmoins été labourés et cultivés. On pouvait voir quelques bâtiments près de la route : une maison, une grange et parfois une étable. Évidemment à voir l'état de ces ouvrages, ces habitants vivaient beaucoup plus chichement que les fermiers des anciennes seigneuries près de la rivière.

Nous arrivâmes à l'orée d'une autre forêt dans laquelle s'enfonçait une route encore plus étroite : c'était le chemin qui menait à la ferme d'Éléonore. Les feuillus dénudés et les conifères qui craquaient au vent produisirent sur moi une impression plutôt lugubre lorsque nous nous y engageâmes. Ceux qui habitaient cet endroit ne devaient pas vraiment avoir le choix, cela m'apparaissait évident.

Finalement, nous débouchâmes sur une clairière moins imposante que celles que nous venions de rencontrer. Il y avait encore dans certaines parties du champ des chicots d'arbres et des souches qui n'avaient pas encore été arrachés, ce qui rendait le paysage insolite et inhospitalier. J'aperçus une maison en planches de bois blanchie à la chaux, de la terre jaunâtre salissant toute la partie inférieure, résultat sans doute des récentes averses. Le toit était en paille. On pouvait voir également en retrait une grange qui

devait servir d'étable, car l'entrée était boueuse, piétinée par quelques vaches qui y entraient pour se faire traire. Quelques cochons pataugeaient dans le fond de leur enclos et des poules circulaient librement. Un autre bâtiment, le fournil, servant l'hiver à remiser le bois et autres matériaux, devenait la cuisine d'été au printemps. Les habitants préféraient en général y vivre pendant la belle saison. Enfin le tableau se complétait par une laiterie, petit bâtiment construit en pierres pour conserver la fraîcheur du lait. Juste derrière, un ruisseau coulait paresseusement. Vraiment les fermiers de ce lopin de terre avaient fait du beau travail. Toutefois, il en restait encore beaucoup à accomplir à voir le début de déboisement au bout du terrain.

Nous approchâmes de l'entrée de la maison. Un cheval attaché à une clôture mangeait sa ration d'avoine. La carriole que j'avais vue lors des funérailles de Renaud jouxtait la grange. Un homme était assis en face de l'entrée sur une chaise en bois qu'il avait basculée de telle sorte que le dossier s'appuyait sur le mur. Il était suffisamment grand pour que ses pieds touchent par terre. Un manteau de laine du pays le couvrait et il portait un bonnet cachant sa calvitie. Si c'était bien le Ti-Poil dont les vieux nous avaient parlé, il ne faisait vraisemblablement plus honneur à son nom. Le visage était émacié et les yeux enfoncés dans leur orbite sous un front proéminent. Le nez aquilin et les lèvres minces complétaient le tableau. Je commençais à comprendre pourquoi Jos avait dit que Ti-Poil ne se trouvait pas de femme. Cet homme devait être laid plus jeune tout autant que maintenant.

Il nous regarda arriver en fumant sa pipe sans même faire un geste pour nous accueillir. Un jeune garçon courait en face de l'étable avec un bâton qui lui servait vraisemblablement de fusil. La guerre faisait rage, à n'en pas douter. Lorsque Robinson lui demanda si l'on était bien à la ferme des Parent, il acquiesça par un signe de tête.

— Puis-je voir madame Parent ?

Tout en ne quittant pas son air méfiant, il fit signe au garçon qui s'était arrêté de jouer d'aller chercher sa mère. L'enfant se précipita en courant vers la laiterie, puis on l'entendit parler à quelqu'un à l'intérieur. Éléonore sortit du bâtiment en s'essuyant les mains et s'approcha de nous en pointant le menton comme pour savoir ce que nous voulions. Robinson lui demanda si l'on pouvait entrer pour discuter. La femme hésita, puis nous montra la porte d'entrée sur le côté. Il n'était évidemment pas question de nous faire pénétrer dans son foyer par la porte principale réservée au curé et aux notables, aux morts aussi, car c'est par là que l'on sortait les cadavres.

Nous entrâmes suivis d'Éléonore et du petit garçon qui ne voulait rien manquer. Ti-Poil resta où il était, figé dans sa pause contemplative comme une statue. Nous pénétrâmes directement dans la cuisine, la pièce principale. Chez l'habitant, cette cuisine est la pièce commune, le lieu de séjour surtout pendant l'hiver. À vue de nez, elle occupait la moitié de la surface de la maison. C'est dans cette salle que se prennent les repas ainsi que les moments de repos. Les femmes y filent, tissent, tricotent et cousent. Quand l'habitant reçoit les voisins, c'est également ici qu'ils se rencontrent, jasant et jouent aux cartes. Je doutais toutefois

qu'il y eût de nombreuses soirées sociales dans cet endroit reculé.

Un poêle en fonte trônait au milieu de la pièce et des tuyaux couraient au plafond, traversant de toit ou se rendant dans les chambres voisines. Les habitants avaient trouvé là une façon ingénieuse de faire circuler la chaleur dans toutes les pièces pendant nos hivers rigoureux. Le poêle avait deux ponts de telle sorte que l'on pouvait faire la cuisine sur les six plaques de surface ou dans le four. La table à tréteaux n'était pas montée ; on l'avait rangée sur le mur d'en face. Une armoire immense complétait l'ameublement. Il semblait évident qu'elle avait été construite sur place, car elle était beaucoup trop massive pour passer par la porte. On trouvait deux seaux d'eau fraîchement puisée au ruisseau déposés sur le « banc à sciaux » près de la porte. C'était la réserve d'eau potable pour la journée.

Éléonore invita Robinson à s'asseoir dans la seule chaise berçante de l'habitation. Je dus me contenter comme elle d'une chaise droite. Le gamin sortit quelques jouets d'une petite boîte de bois et commença à s'amuser avec ceux-ci.

— De quoi s'agit-il ? dit Éléonore d'un ton peu amène.

Cette femme était impressionnante avec sa longue chevelure ondulée d'un noir de jais et ses yeux bleus-gris qui ne cillaient pas en vous regardant. La pâleur naturelle de son beau visage régulier la faisait ressembler à certains portraits de la Renaissance que j'avais admirés chez certains collectionneurs amis de mon père. Vraiment, c'était une

très belle femme. Grande aussi. On la devinait musclée et forte dans un corps plutôt épais.

— Madame Parent...

— Appelez-moi Éléonore.

— Très bien... Alors Éléonore, j'ai pensé venir vous rencontrer pour vous faire un compte rendu de notre enquête. J'ai cru que vous seriez intéressée à en savoir davantage sur la mort de votre mère.

Éléonore resta de glace sans faire aucun commentaire à cette entrée en matière de mon compagnon.

— Vous ne me paraissez pas intéressée à en savoir plus ?

— Pas vraiment. Elle est morte, non ! Il me semble ce que c'est tout ce qu'il me faut savoir.

— Et vous ne voulez pas connaître son assassin ?

À ces mots, Éléonore se raidit davantage, comme si cela pouvait être encore possible. Elle répondit.

— Parce que vous connaissez l'assassin ?

— Pas encore, malheureusement. Mais nous nous en approchons.

Robinson fit une pause en observant Éléonore attentivement. Mon compagnon m'avait déjà raconté comment il était capital d'observer la réaction de notre

interlocuteur lorsqu'on l'interrogeait. On pouvait lire beaucoup de choses dans ses expressions et surtout dans son regard. Quant à moi, je ne pus absolument rien lire sur ce visage de marbre. Cette femme avait-elle même des émotions ? Robinson continua.

— Éléonore, où étiez-vous le samedi de la Saint-Michel ?

— Bon, nous y voilà !... Dis Éléonore dans un cri de colère inattendu qui fit sursauter tout le monde dans la pièce... Vous me soupçonnez d'avoir tué ma mère, c'est bien cela ?

Le gamin qui lui aussi resta interdit en entendant sa mère hausser le ton se leva et s'approcha d'elle.

— Ça va, maman ?

Éléonore le prit par les épaules et l'approcha d'elle en lui disant tendrement : « oui mon poussin. Ne t'inquiète pas ».

— Vous savez, reprit Robinson, ce n'est qu'une formalité. Nous avons posé cette question à tous ceux qui avaient approché de près ou de loin les Renaud.

Éléonore se détendit quelque peu et répondit.

— Nous étions ici toute la journée, hein mon poussin ! Il y avait beaucoup de travail à faire pour se préparer à l'hiver.

Le gamin fit signe de la tête pour approuver sa mère qui le prenait à témoin.

— Vous étiez ici toute la journée et toute la soirée ?

— Bien sûr.

Robinson regarda le gamin en espérant une confirmation de sa part, mais Éléonore intervint en comprenant son intention.

— Armand se couche de très bonne heure...

— Et votre mari, il pourra confirmer ?

— Sans doute... si vous êtes capable de lui soutirer plus de trois mots de suite. Je vous souhaite bonne chance.

Robinson sourit à cette évocation du Ti-Poil taciturne qu'il avait aperçu dehors. Il fit encore une pause. C'était l'une de ses tactiques comme il me l'avait déjà expliqué : « Il faut laisser le temps à son témoin d'avoir un doute sur la conversation enfin qu'il soit déstabilisé au moment des questions cruciales. » Il ajouta.

— Vous n'aimiez pas votre mère, n'est-ce pas ?

— Ah bon !... Vous savez cela, vous ?

— Avez-vous toujours l'habitude de répondre à une question par une autre, Éléonore ?

Après un moment d'hésitation, Éléonore avoua.

— Non ! C'est clair que je ne l'aimais pas... Après tout ce qu'elle avait fait... C'était une mère indigne...

— Pourquoi ? Parce qu'elle vous avait mis à la porte ?

— Vous êtes au courant de cela ?

— Je suis au courant de beaucoup de choses.

— Vous en connaissez, vous, des gens qui aiment se faire mettre à la porte de chez eux ?

— Encore une question, Éléonore .

— Oui... Bon... C'est vrai que nous n'étions pas tout à fait chez nous. À la mort de mon père, nous avons été obligés de vendre la ferme de Varennes qui ne rapportait pas grand-chose de toute façon. Quand même. C'est là que nous étions nés, que nous avons grandi. Nous y avons des amis... nous y étions...

— Heureux ?

— Oui, on pourrait dire ça ainsi.

Encore une pause où, cette fois, je pus lire une pointe de nostalgie dans ce visage impénétrable. Robinson reprit.

— Vous parlez de vous, de votre sœur et de votre frère ?

Éléonore fusilla du regard mon compagnon de ses yeux froids au fond desquels le feu couvait. On voyait enfin ressortir quelques émotions : de la colère ? De la rancune ? Difficile à dire.

— Oui, avec mon frère et ma sœur.

— Et vous vous êtes donc tous retrouvés au manoir ?

— Pas pour très longtemps. Ce salopard de Renaud !

— Renaud ?

— Quel triste sir celui-là ! Il ne s'était pas passé trois mois après la mort de papa qu'il mariait ma mère. Elle n'a même pas pris le temps de terminer son deuil. Lui, Renaud, je ne sais pas comment il s'y est pris, mais il avait pu mettre la main sur le manoir Debartzch qui était alors en piteux état. Il l'a fait rénover avec l'argent de l'héritage de papa sans doute. Quand ils y ont aménagé, la première chose qu'ils ont faite... Que ma mère a faite ... C'est d'envoyer Zacharie en pension et de me demander de partir... Une vraie garce !

— Et votre sœur ?

Un sentiment nouveau apparu sur le visage impassible d'Éléonore : la douleur

— Puisque vous semblez tout savoir, vous êtes au courant qu'elle a été tuée lors de la bataille de Saint-Charles.

— ... en voulant protéger votre père.

— Qui vous a raconté ça ? Ma salope de mère avait fait courir la rumeur. C'est sans doute elle qui est à l'origine de ce ragot. Ce n'est pas ce qui s'est passé. Papa n'aurait jamais permis cela.

Je fus étonné de voir que Robinson ne voulait pas relever ce mensonge. Nous savions déjà par Boucher-Belleville qu'Éléonore était parfaitement au courant de la façon dont Eugénie avait été tuée. Encore là, mon compagnon joueur d'échecs avait sa stratégie bien arrêtée, comme j'ai pu le constater plus tard.

— Votre père, lui, vous l'aimiez beaucoup, n'est-ce pas ?

— Beaucoup, dit Éléonore plus calmement. C'était un homme courageux qui a tout fait pour améliorer notre sort, nous les Canadiens-français. C'est un héros, vous savez... Et les Anglais l'ont tué comme les misérables qu'ils sont.

— D'accord, c'était un héros. Mais comme père, comment était-il ?

— Il était très attentionné avec nous. Il nous aimait beaucoup et jamais il n'aurait permis à notre mère de nous faire le mal qu'elle nous a fait.

— Il y a une chose que je ne comprends pas à propos de votre relation avec votre mère. J'ai connu bien des gens qui n'aimaient pas leur mère, soit parce qu'elle les avait abandonnés ou encore rejetés. Cela, je peux le comprendre. Mais vous, je sens... Comment dire... Plus que de l'absence d'amour ou d'attachement... Vous avez de la haine envers elle. Je me trompe ?

Éléonore reprit son attitude froide de statue de marbre. Elle fixa Robinson sans rien dire. Celui-ci continua.

— Peut-être parce que c'est elle qui a fait tuer votre père.

Cette fois, le visage d'Éléonore s'empourpra et ses yeux devinrent des poignards acérés.

— Comment savez-vous cela ?

— J'ai parlé à votre parrain cette semaine. Il m'a tout raconté et surtout il m'a avoué que vous étiez au courant de tout. Vous étiez au courant, n'est-ce pas ?

— Cette traînée a vendu mon père aux Anglais ! Oui, je le savais et je l'ai tellement haïe pour cela. Elle voulait s'en débarrasser pour marier le salaud de Renaud. C'est pour ça qu'elle s'en est débarrassée.

— Pas seulement, si j'ai bien compris. Elle voulait venger la mort de sa fille. Et cela aussi, vous le saviez.

— La mort d'Eugénie ? Pouah !... C'était un prétexte seulement pour cette salope !... La vérité, c'est qu'elle voulait se débarrasser de mon père parce que Renaud était déjà son amant.

— Vous étiez au courant ?

— Bof ! Tout le monde le savait. Quand il venait parfois à la ferme, elle m'envoyait faire des courses au village avec mon frère et ma sœur. Il ne fallait pas être un génie pour comprendre ce qui se passait.

— Votre sœur et votre frère étaient au courant ?

— Sûrement pas Zacharie. Il était trop jeune. Quant à Eugénie, je ne sais pas. Nous ne nous en sommes jamais parlé.

Encore là, mon compagnon fit une pause. Le visage d'Éléonore était encore rouge et elle tremblait légèrement.

— Donc, vous aviez d'excellentes raisons de tuer votre mère.

— C'est vrai, j'avais les meilleures raisons du monde, mais je ne l'ai pas fait. Nous étions tous les trois présents ici à la ferme au moment de leur mort.

Robinson se tourna vers le petit Armand qui était resté collé à sa mère sans bouger, ne comprenant pas ce qui se passait, mais sentant bien que c'était quelque chose de grave. Mon compagnon s'adressa à lui d'une voix douce.

— Alors, mon petit gars... C'est quoi ton nom ?

— Armand.

— Tiens... Comme celui de ton grand-père.

Le gamin tourna son visage vers sa mère qui lui sourit. Il se détendit quelque peu.

— Tu étais avec ta maman samedi dernier ?

— Oui, j'ai aidé papa et maman. C'était congé ce jour-là. Les Frères nous avaient donné congé.

— Tu aimes bien l'école ?

— Oh oui, monsieur. On apprend plein de choses. Je sais lire, écrire, et compter vous savez, dit le petit Armand fier de lui.

— C'est formidable ça ! Tu es un bon élève. Les Frères, ils doivent bien t'aimer alors ?

— Oui, monsieur, surtout le frère Orémus.

— Ah bon !

C'est à ce moment-là qu'Éléonore intervint pour expliquer le lien particulier avec le frère Orémus. Robinson lui dit savoir qu'elle l'avait rencontré plusieurs fois au village lorsqu'elle était allée reconduire son fils.

— Je trouve importante l'instruction de mon enfant. Nous faisons beaucoup de sacrifices pour envoyer Armand dans cette école de grande qualité. Je trouve normal de m'informer de ses progrès auprès des frères. Vous ne feriez pas la même chose ?

— Oui, sans doute. Mais si j'avais à le faire, je m'adresserais au directeur de l'école. Or, vous vous informez plutôt auprès du frère Orémus. Pourquoi ?

Armand intervint aussitôt en entendant le nom du frère.

— Le frère Oremus, il est venu plusieurs fois ici, vous savez. Maman le connaît bien.

Éléonore regarda son enfant avec des yeux malins au point où le garçon sentit le besoin de baisser les yeux. Robinson prit la balle au bond et interrogea de nouveau le gamin.

— Tu veux dire que le frère Oremus est venu ici ?

Le gamin hocha la tête, mais c'est Éléonore qui répondit.

— Oui... Et après ? Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

Robinson la regarda avec son air inquisiteur qui ferait frémir les meilleurs. Il se tourna de nouveau vers le garçon et lui demanda.

— Le frère Oremus, il t'aime bien, Armand ?

— Oh oui... Il me donne même des cadeaux parfois... Attendez ! Je vais vous montrer.

Le garçon partit en courant avant que sa mère ait pu faire quoi que ce soit pour le retenir. Il revint avec un objet qu'il montra à Robinson.

— Regardez ! Il est beau... Pas vrai ?

Ce que l'enfant tenait dans sa main était un soldat de plomb.

À ce moment-là, je vis le visage de Robinson qui s'éclaira, plus précisément qui s'illumina. Je n'avais jamais vu une telle expression chez mon compagnon d'habitude plutôt maussade et réservé. Il se pencha vers la besace qu'il traînait toujours avec lui et fouilla dedans pendant quelques

secondes. Enfin, il trouva ce qu'il cherchait et il en sortit le soldat de plomb qu'il avait trouvé près de la main du cadavre de Clémentine. Il le tint entre le pouce et l'index en le montrant au petit qui s'écria aussitôt.

— Hey! C'est le même que le mien... mais, lui, il lui manque l'épée...

Robinson se tourna alors vers Éléonore qui s'affaissa soudain sur sa chaise. Son visage devient plus pâle que d'habitude et son regard se vida de toute substance. Mon compagnon attendit encore quelques secondes pour s'adresser à elle.

— Il semble que vos liens avec le frère Orémus soient plus... étroits... que vous le laissez entendre. Ce n'est pas seulement l'instituteur de votre fils, n'est-ce pas ?

— Non... Pas seulement... Mais ce n'est pas ce que vous croyez.

— Madame, moi je ne crois rien. Je me contente des faits. Votre relation dure depuis combien de temps... Deux mois ?... Trois mois ?

Éléonore leva la tête, les yeux pleins d'eau. Elle fit un signe de dénégation qui fit déborder une larme.

— Non... vingt-trois ans...

J'étais abasourdi. La réponse d'Éléonore n'arrivait pas à se fixer dans mon cerveau. Quelle était cette histoire de fou ?

— Oremus est mon frère Zacharie.

## Livret 15

Nous étions repartis en vitesse de chez Éléonore. Robinson tenait à rencontrer le plus rapidement possible le frère Oremus. Qu'avait-il donc en tête ? Quant à moi, je ne comprenais toujours pas ce qui se passait. Éléonore venait d'avouer que le frère Oremus était son frère de sang. Elle était au courant depuis le début qu'il habitait au village. De plus, elle avoua être restée en contact irrégulier avec lui tout le long de sa formation au collège des Frères à Montréal. Zacharie quant à lui savait qu'Éléonore et sa mère vivaient à Saint-Charles. Il avait insisté auprès des autorités de sa communauté pour participer à la fondation de l'école du village. Même si l'on avait hésité à cause de son manque d'expérience, il avait finalement eu gain de cause.

Avant d'arriver, il s'était laissé pousser la barbe parce qu'il ne voulait pas qu'on le reconnaisse, et surtout pas sa mère. Pourtant, il y avait bien peu de chances que cela arrive. Après tout, il avait à peine vécu quelques mois dans ce village. Éléonore l'avait reçu plusieurs fois chez elle. Elle voulait qu'il connaisse son neveu dans un autre contexte que l'école. Elle le décrivit comme un garçon doux et tendre qui avait un fort désir d'aider les autres. Zacharie aimait bien les biscuits qu'elle lui faisait et il en rapportait toujours une bonne quantité pour sa communauté.

Lorsque Robinson lui demanda quand elle avait vu Zacharie pour la dernière fois, elle affirma que c'était il y a deux semaines, bien avant la Saint-Michel. À la question de savoir pourquoi il n'avait pas assisté aux funérailles de sa

mère, Éléonore ne put répondre autre chose qu'il devait alors être en classe pour enseigner aux enfants. Selon elle, il ne voulait pas se faire reconnaître en tant qu'un fils de la défunte. De toute façon, comme personne n'était au courant de sa véritable identité, il n'aurait jamais voulu éveiller les soupçons en demandant un congé pour cette occasion.

\*\*\*

Nous sommes revenus au village par le même chemin. Nous avons bien essayé de pousser nos « picouilles », mais rien n'y fit. Elle n'avancait pas plus rapidement. De sorte qu'un trajet qui aurait pris une demi-heure avec de bons chevaux nous en a demandé le double. Enfin, arrivés au village, nous nous rendîmes à l'hôtel pour récupérer nos bagages, puis nous nous dirigeâmes vers l'école. Il était midi et on y était déjà attablé pour le repas. Quant à nous, nous n'avons pas eu le temps de manger, Robinson voulant rencontrer le plus vite possible frère Oremus. Pour une des rares fois, je sentis Robinson impatient, comme s'il voulait en finir avec tout cela. Il est vrai que nous en étions à deux jours à peine de l'échéance lancée par le Surintendant.

Le frère Zozime vint nous accueillir. Nous demandâmes à voir le frère Orémus.

— Il n'est pas là.

— Quand va-t-il revenir ?

— Pas de sitôt, je le crois.

Sur ces dernières paroles, le frère Zozime jeta un regard autour de lui, puis il nous dit : « suivez-moi ». Il nous fit entrer dans sa chambre dans laquelle on trouvait en plus de son lit un bureau et quelques chaises. Il nous invita à nous asseoir et se mit dans une attitude de prière, les yeux fermés, avant de nous adresser la parole.

— Nous avons dû retourner le frère Oremus dans notre communauté de Montréal.

— Que s'est-il passé ?

— Notre frère était malade et nous ne pouvions pas le soigner ici...

Cette dernière réflexion du directeur me rendit encore plus perplexe sur ce personnage autour duquel le mystère s'épaississait. Qui donc était-il vraiment, cet Oremus/Zacharie ? Pourquoi était-il parti aussi précipitamment ? Pourtant, il avait tant insisté pour être ici d'après ce que sa sœur nous avait dit. S'il était malade, de quoi souffrait-il qui l'obligeait à abandonner son idéal ? Le frère Zozime continua.

— Il a fallu fermer l'école pendant quelques jours en attendant que l'on m'envoie du renfort. Comme le frère Simplicien a accompagné le frère Oremus, je me suis retrouvé seul pour m'occuper de l'enseignement.

— Il est gravement atteint alors ? demanda Robinson. Il n'était certainement pas alité, puisque l'on n'aurait pas pu le déplacer pour aller aussi loin que Montréal.

— Non, rien de la sorte. Il est parfaitement capable de se déplacer et de voyager. Il a seulement besoin de beaucoup de repos.

Cette remarque sibylline ne pouvait qu'inciter Robinson à pousser plus loin ses investigations.

— Que lui est-il donc arrivé ?

Le frère Zozime hésita à s'engager sur le terrain glissant de la maladie d'Oremus/Zacharie. Il aborda plutôt la question sous un autre angle. Il entreprit de faire une description très positive de l'homme. C'était un excellent instituteur très attentif à ses élèves. Au surplus, il s'occupait des pensionnaires de l'école avec sollicitude, dont le jeune irlandais que nous connaissons. Pour les autres, leur retard mental ne leur permettait pas un apprentissage poussé. Concernant Ian (les frères persistaient à l'appeler Ian), c'était autre chose. Oremus/Zacharie était très satisfait de sa progression en lecture et en écriture. Depuis quelque temps, il apprenait le français avec succès ; il était doué.

Le directeur de l'école continua de vanter les mérites du frère Oremus. Il nous expliqua comment ce dernier organisait des collectes de denrées auprès de la population. Puis, il partait régulièrement avec son petit panier sous le bras pour distribuer de la nourriture aux vagabonds qui ne manquaient pas au village. Devant ce portrait idyllique que

le supérieur du frère Oremus brossa, Robinson ne put s'empêcher de remarquer.

— Donc, votre frère Oremus est un saint ?

— Bien sûr que non, lui rétorqua le directeur avec un sourire... Mais il s'en approche selon les critères de notre communauté. Notre fondateur avait comme souci premier de venir en aide aux plus démunis et c'est ce que notre frère pratique avec ardeur. De plus, c'est un grand spirituel.

Après que mon compagnon lui eut demandé ce qu'il entendait par là, le frère Zozime expliqua que le frère Oremus passait beaucoup de temps en prière. Comme la chapelle n'était pas encore terminée, on avait aménagé un petit oratoire dans l'une des chambres. C'est là que les frères allaient se recueillir matin et soir. Le frère Oremus y était plus souvent que tout le monde. C'est dans cet oratoire qu'on pouvait le trouver lorsqu'on le cherchait.

Comme Robinson semblait intéressé par l'oratoire, le directeur proposa d'aller le visiter. Il s'agissait en fait d'un petit espace avec une seule fenêtre. Il y avait trois prie-Dieu. On avait adossé au mur de l'est une sorte de buffet sur lequel avait été disposée une croix en argent et quelques chandeliers. Il y avait aussi une image de la Vierge Marie qui semblait flotter sur un nuage. On trouvait également une peinture représentant le visage d'un homme aux cheveux gris courts et bouclés qui portait une collerette blanche comme celle des frères. Le frère Zozime nous expliqua que c'était l'un des portraits de leur fondateur qu'ils avaient rapporté de France.

Enfin, à l'extrémité droite du buffet, un peu à part, on apercevait l'image d'un homme, vraisemblablement un soldat avec son armure et son casque. Son bras droit était levé vers le ciel et sa main tenait une grande épée prête à frapper. La seule chose qu'il le différenciait des soldats ordinaires étaient les longues ailes blanches accrochées à son dos. Son pied gauche s'appuyait sur la tête d'un homme, vraisemblablement un démon puisqu'il était laid, avait des cornes au front et portait au dos des ailes ressemblant à celle des chauves-souris. Le frère Zozime avait remarqué que Robinson s'était approché de cette image en s'y attardant. « Il s'agit de l'Archange Saint-Michel. Le frère Oremus tenait à ce que ce portrait soit exposé dans l'oratoire. »

Le frère Zozime ne dit rien de plus à ce sujet. Comme Robinson n'en avait pas encore fini avec son investigation, il nous invita à retourner dans sa chambre pendant qu'il faisait préparer du thé par l'un des pensionnaires. Mon compagnon en profita pour l'interroger sur l'Institut des Frères des Écoles Chrétiennes qu'il connaissait peu. Encore là, je discernai la tactique de Robinson qui faisait diversion avant d'attaquer le cœur de ses préoccupations. Le frère Zozime, tout content de s'étendre sur le sujet, nous expliqua que la communauté avait été fondée par Jean-Baptiste de LaSalle (le portrait de l'homme que l'on avait vu dans l'oratoire), un ecclésiastique français qui trouvait inconcevable de laisser à la rue les nombreux enfants qu'on trouvait dans les villes au siècle précédent. Il avait voulu recruter de jeunes instituteurs à qui il avait proposé de s'engager dans une vie consacrée tout en restant laïque. Voilà pourquoi il n'y avait ni prêtres ni aumôniers chez les Frères des Écoles Chrétiennes.

L'institut fut tellement efficace en France dans la formation des instituteurs et la fondation des écoles qu'il a essaimé un peu partout en Europe d'abord, puis au Canada ainsi qu'aux États-Unis ensuite. Ils venaient à peine d'arriver depuis une douzaine d'années que déjà l'on retrouvait plusieurs écoles à Montréal, à Québec et dans quelques comtés ruraux. Le frère Zozime, intarissable, commença à décrire les mérites des quatre fondateurs français de la communauté au Canada, dont faisait partie le frère Adelbertus qui fut le maître de formation du frère Orémus à Montréal.

Alors que son monologue commença à m'ennuyer sérieusement, on frappa à la porte. C'était notre irlandais Patrick qui venait porter une théière et trois tasses. Il s'avança avec précaution en regardant attentivement son plateau avant de le déposer sur une table basse. Fier de lui, il se releva et regarda pour la première fois les visiteurs. Lorsqu'il reconnut Robinson, un large sourire éclaira son visage.

— Bonjour, monsieur. Comment allez-vous ?

Je fus surpris autant que mon compagnon de l'entendre parler français. Le frère Oremus avait fait un excellent travail, semble-t-il. Robinson lui répondit également en français.

— Bonjour Patrick. Je suis content de te revoir. Tout se passe bien pour toi ?

Mon compagnon avait parlé lentement en se demandant si le jeune irlandais était en mesure de bien le comprendre.

— Très bien, monsieur. Les frères sont... *glè shnog*... très gentils.

Robinson sembla heureux de le voir ainsi. Il lui fit signe d'attendre, se pencha dans sa besace dans laquelle on trouvait de tout et en sortit une lettre cachetée.

— J'ai quelque chose pour toi.

Le garçon prit la lettre comme si c'était un objet précieux et regarda Robinson d'un air interrogateur.

— C'est une lettre de recommandation à ton sujet. Tu pourras la remettre à mes amis irlandais de Montréal... Tu sais... Je t'en avais parlé.

Les yeux de Patrick s'embuèrent aussitôt en fixant la lettre. Puis, il regarda Robinson en lui disant un « merci » bien senti. Puis, il sortit du bureau. Mon compagnon dit au frère Zozime.

— Je crois que vous allez perdre l'un de vos pensionnaires bientôt.

— Vous savez, tout ce que nous espérons, c'est que Ian... Pardon Patrick... Puisse voler de ses propres ailes. C'est un garçon méritant et futé. Il saura se débrouiller dans la vie. J'en suis certain.

Le frère n'aurait pas pu mieux dire sachant ce que Patrick O'Brady est devenu par la suite. Après un moment de pause, Robinson reprit son interrogatoire là où il l'avait laissé.

— Que savez-vous du passé de frère Oremus ?

— Personnellement, peu de choses. Je suis arrivé au Canada il y a seulement deux ans et le frère Oremus avait déjà terminé sa formation. On m'a raconté qu'il était arrivé à l'âge de douze ans à Montréal et qu'il avait immédiatement commencé sa formation sous d'excellents augures.

— Et sa famille, la connaissez-vous ?

— Non. Il n'en parlait jamais, à un point tel que je me suis demandé s'il n'était pas orphelin. Il n'a eu de cesse de répéter que c'était la communauté qui était sa famille... Mais pourquoi me posez-vous toutes ces questions sur le frère Oremus ? A-t-il fait quelque chose de mal ?

— Avez-vous l'impression qu'il pourrait avoir fait quelque chose de mal ?

— Assurément pas. Comme je vous le disais, pour plusieurs, notre frère est presque un saint.

— Pour plusieurs... Mais pas vous ?

— Comme directeur de ce groupe, je dois rester objectif, vous savez. De plus, étant plus âgé que mes collègues, j'ai plus d'expérience qu'eux de la nature humaine...

— Et... ?

— Et... comment dire... je sais que nous sommes tous des pêcheurs devant Dieu. La faille du péché originel en nous ne se referme jamais complètement. Il nous faut prier sans cesse pour qu'elle ne se rouvre pas.

— Vous parlez en parabole, là, frère Zozime. Je ne comprends pas ce que vous dites ?

— Je veux dire que, hormis le Seigneur, nul n'est parfait, même les meilleurs. Et le frère Oremus ne fait pas exception. J'ai toujours trouvé qu'il y avait chez lui une certaine... Comment dire ?... Une certaine exaltation qui ne semblait pas des plus saine. Oh, c'est un grand spirituel, il ne faut pas en douter. Mais il... pour le dire simplement... Il en fait trop.

— Pouvez-vous vous expliquer ?

— Par exemple, il n'aime pas beaucoup se retrouver en groupe avec nous pour la prière ou même pour des rassemblements profanes comme les repas ou simplement pour bavarder. Dès qu'il le pouvait durant ses jours de congé, il s'enfonçait dans la forêt... Ce boisé, là... Vous voyez...

Nous nous tournâmes vers la fenêtre et vîmes effectivement un boisé imposant qui avait été laissé en friche de l'autre côté de la rue. Il n'y avait pas eu de déboisement parce que trop d'obstacles s'y opposaient, comme un ruisseau et des rochers massifs.

— Qu'est-ce qu'il y faisait ?

— Il disait qu'il allait y prier, mais j'avais des doutes. Lorsqu'il revenait de ses excursions, il semblait bouleversé, comme s'il y avait rencontré un fantôme.

— Avez-vous déjà tenté de savoir ce qui se passait dans ce boisé ?

Le frère Zozime semblait de plus en plus réticent à parler. On le sentait mal à l'aise d'aborder la question du comportement du frère Oremus.

— Peut-être... Oui, en fait... je l'ai suivi et ce que j'ai fait n'était pas très bien. Je n'en suis pas fier. Un jour qu'il était reparti en forêt pour l'une de ses longues séances de prière, je l'ai suivi... Vraiment, c'était une curiosité malsaine de ma part et je n'avais pas à faire cela. Il est vrai que j'étais son supérieur. Mais en ce qui le concernait, la question de son obéissance ne se posait pas. J'étais plutôt préoccupé par le quatrième vœu que nous prononçons : le vœu de stabilité. On promet de rester loyal à l'engagement envers l'institut.

— Vous avez craint qu'il défroque ?

— On ne défroque pas de l'Institut, dit le frère Zozime en regardant Robinson comme un instituteur toise un enfant ignorant. Nous ne sommes pas des prêtres, mais des laïques consacrés. Le vœu de stabilité existe pour une raison simple : nous avons besoin d'avoir une confiance absolue entre nous. Notre vocation est tellement difficile que nous

ne pouvons pas nous permettre d'avoir de maillon faible parmi nous.

— Parce que vous pensez que le frère Oremus est un maillon faible ?

— J'ai effectivement cru que c'est ce qu'il était en train de devenir. C'est pourquoi je l'ai suivi... Et finalement... Je dois l'avouer maintenant... Je n'ai pas eu tort. Lorsque je l'ai trouvé en forêt, il était près du ruisseau. Son attitude étrange m'a tout de suite troublé. Il était agenouillé sur le sol et regardait droit devant lui. Cela ne ressemblait pas une attitude de prière : pas de mains jointes ni d'yeux levés au ciel. Non, ce n'était pas ça ! On aurait dit qu'il faisait la conversation...

— La conversation ? Avec qui donc ?

— Justement... Avec personne. Il parlait naturellement, puis semblait écouter ce qu'un personnage invisible lui disait et recommençait à parler, exactement comme lorsque nous faisons la conversation vous et moi.

— Avez-vous compris ce qu'il disait ?

— Pas vraiment, j'étais trop loin. J'ai réussi à saisir quelques bribes qui n'avaient aucun sens : il avait des expressions comme « réclamer justice » ou « réparer les injures ». Lorsqu'il cessait de parler, il hochait la tête comme s'il écoutait attentivement les ordres qu'on lui donnait. C'était très étrange, je peux vous l'assurer.

Quand le frère Zozime arrêta de parler, je me retrouvai encore plus confus que lorsque nous étions chez Éléonore. Qu'est-ce qu'Oremus/Zacharie faisait donc ? Quel mystère cachait-il ? Qui était-il enfin ?

— Vous êtes-vous entretenu avec lui à ce propos ?

— J'ai essayé, bien sûr. Je ne voulais pas lui révéler que je l'avais suivi en forêt, mais je lui ai posé des questions sur son attitude, son comportement, et même sur son état de santé. Je lui ai demandé si quelque chose le préoccupait. Il a évité poliment de répondre à toutes mes questions. « Tout va bien » disait-il, puis il partait s'enfermer dans sa chambre sans dire un mot de plus.

— S'enfermer dans sa chambre ?

— Cela fait partie de son excentricité également. Il maintient toujours sa chambre fermée à clé lorsqu'il n'y est pas. Il n'accepte pas non plus qu'on y pénètre, même pour faire du ménage. Et lorsqu'il est dans sa chambre, personne ne doit entrer non plus.

— Même pas vous ?

— Personne... Même pas moi. Il lui était arrivé de piquer une colère contre l'un ou l'autre d'entre nous qui voulait forcer sa porte.

— N'avez-vous pas décrit le frère Oremus comme un doux ?

— Il pouvait aussi avoir de grande colère. Cela se produisait parfois lorsqu’il constatait des injustices, par exemple, lorsqu’on s’en prenait à nos pensionnaires retardés mentaux. Il pouvait aussi se montrer irritable lorsque l’on cherchait à entrer dans son intimité. C’est pourquoi ce fut difficile pour moi d’aller plus loin pour en savoir plus.

L’éclairage que nous venions de recevoir du Frère Zozime à propos d’Oremus/Zacharie semblait intéresser Robinson au plus haut point. Il m’avait déjà expliqué que toute personne, coupable ou innocente, pouvait avoir une personnalité apparente et une autre qu’elle emprisonnait au profond d’elle-même. La plupart du temps, ces deux personnalités se superposaient avec bonheur, surtout chez les êtres sains de corps et d’esprit. Mais il arrivait parfois, et en particulier chez les criminels, qu’elles soient discordantes, révélant des failles qu’il était impossible d’apercevoir de prime abord. Dans son expérience, il avait connu de ces êtres dissociés, bons pères de famille le jour et bandits la nuit. Je n’étais pas certain toutefois que nous étions devant une telle personnalité chez Oremus/Zacharie. Il était peut-être un brin excentrique, soit, mais il ressemblait en cela à un bon nombre de gens normaux que j’avais déjà côtoyé. Il est vrai que mon expérience personnelle était nettement plus limitée à cet égard que la sienne.

Il était temps pour Robinson d’aborder le cœur de son investigation, ce qu’il intéressait vraiment : les crimes du manoir Debartzch,

— Pouvez-vous me dire ce que le frère Oremus a fait le jour de la Saint-Michel ?

Encore là, le frère Zozime hésita avant de répondre, se sentant coincé entre sa responsabilité de directeur de la communauté et son soutien à l'un de ses frères. Je pensai au vœu de stabilité dont il nous avait fait part précédemment.

— Il était avec nous toute la journée. Nous nous sommes mêlés aux villageois durant la fête. C'était pour nous une bonne façon de nouer des liens avec les parents des enfants qu'on instruisait. Notre curé nous a brossé l'histoire du village en parcourant certains lieux.

— Frère Oremus était avec vous ?

— Bien sûr.

— Et dans la soirée ? J'ai cru comprendre que vous avez travaillé tard à la construction de la Chapelle. C'est bien cela ?

Encore là, j'étais en admiration devant le procédé de Robinson, devant sa façon indirecte d'aborder les questions plus difficiles. Nous savions tous les deux, par Patrick, que le frère Oremus n'était pas présent ce soir-là. Mon compagnon attendait de savoir comment le superviseur de Zacharie allait réagir. Et de fait, il hésita avant de répondre.

— Non, il n'a pas participé ce soir-là à la construction de la chapelle. C'est le frère Simplicien qui dirigeait les travaux.

— Ah bon !... Et pourquoi cela ? J'ai cru comprendre que le frère Oremus aime bien aider les autres. C'est ce que vous m'avez dit.

— Oui, effectivement, ce n'est pas dans son habitude de se défilier. Même s'il a les mains pleines de pouces, il est toujours partant pour les corvées.

— Alors, où était-il donc ?

— Ça, je n'en sais rien. Il est parti en vitesse au début de la soirée.

— Vous a-t-il dit pourquoi il s'en allait ?

— En fait, très peu de choses. Il devait voir quelqu'un, m'a-t-il dit. Il était plutôt... Comment dirais-je ?... Contrarié... Énervé.

— A-t-il mentionné autre chose ?

— Si... Si... Une phrase bien étrange : « je dois empêcher quelqu'un de faire le mal ».

Robinson laissa le temps à cette phrase de s'incruster dans son cerveau qui devait être, comme toujours dans des circonstances semblables, en ébullition.

— Rien d'autre ?

— Pas à ce moment-là, mais je me suis rappelé que lors de notre promenade au marché dans la journée, il s'était passé un événement qu'il l'a fait changer d'attitude soudainement.

Un instant, il semblait bien avec nous, mêlé ainsi à la foule, puis l'instant suivant, il est devenu anxieux et voulait rentrer. Quand je lui ai demandé plus tard ce qui s'était passé, il m'a simplement répondu : « j'ai vu quelqu'un au marché. C'est une mauvaise personne ». Il n'a jamais voulu m'en dire davantage. Il est parti tout de suite s'enfermer dans sa chambre et je ne l'ai revu qu'au moment de son départ précipité en début de soirée.

## Livret 16

Le témoignage du frère Zozime à propos d'Oremus/Zacharie m'apparut de plus en plus troublant. Il venait de dévoiler une information capitale qui, à mon avis du moins, souleva de nouvelles hypothèses. Pendant la journée de la fête, Oremus/Zacharie aurait-il reconnu dans la foule un homme avec qui il aurait été en contact autrefois, à Montréal peut-être ? Et si oui, quels étaient les liens entre eux ? Que savait-il au sujet de cet homme qui semblait tant l'effrayer ? Était-ce la raison pour laquelle il s'était esquivé dans la soirée : pour le rencontrer ou encore pour l'empêcher de commettre un acte répréhensible ? Y avait-il une relation entre cet homme et les habitants du manoir ?

Pendant que ces questions se bouscuaient dans ma tête, Robinson, lui, resta impassible, ce qui me surprit grandement. Il ne sembla pas impressionné par ces nouvelles hypothèses que je venais d'échafauder et qui m'apparaissaient pourtant importantes. Comme si de rien n'était, il continua à interroger le frère Zozime sur Oremus/Zacharie. Peut-être, encore là, son attitude faisait-elle partie de sa stratégie d'interrogatoire ? Je me promis de lui en parler un peu plus tard.

— Qu'est-il arrivé par la suite au frère Oremus pour qu'il tombe malade ?

— En fait, je ne sais trop. Depuis la Saint-Michel, il n'était pas très bien. On le voyait rôder autour de l'école en faisant des prières qui ressemblaient davantage à des soliloques. Quand on lui parlait, il ne semblait pas entendre ce qu'on lui disait. En classe, il était distrait, lunatique même, jusqu'au point où les élèves devaient le ramener à la réalité. Un jour de la semaine dernière... c'était... voyons... samedi dernier... c'est ça... samedi le 7 octobre. Il n'est pas descendu pour le déjeuner. J'ai voulu aller cogner à sa porte. Or, à ma grande surprise, elle était entrouverte, ce qui évidemment me parut extrêmement bizarre compte tenu de ce que je savais de mon confrère. Je suis entré sur la pointe des pieds et me suis rendu compte que le lit n'avait pas été défait. Alors que je commençais à m'inquiéter, le capitaine Tétrôt est venu frapper à la porte d'entrée.

Par la suite, le frère Zozime nous raconta ce qui était arrivé à Oremus/Zacharie. C'était une histoire déroutante. Une servante de l'auberge voisine était venue vider les pots de chambre dans le ruisseau lorsqu'elle entendit du bruit qui l'effraya. Elle a vu le frère (elle avait reconnu la tenue des Frères des Écoles Chrétiennes) sortir en courant de l'école en criant et en faisant de grands gestes autour de sa tête. Elle n'était pas sûre de ce qu'elle avait entendu, mais il lui sembla qu'il hurlait : « allez-vous-en, oiseaux de malheur ». Pourtant, il n'y avait aucun oiseau autour de lui.

Oremus/Zacharie entra dans le bois toujours en courant et en criant. Puis, la servante n'entendit plus rien. Curieuse, la servante s'avança dans le sentier et découvrit à ce moment-là le frère étendu face contre terre. Du sang coulait d'une entaille à la tête. Elle se dépêcha d'aller chercher le capitaine

Tétrôt qui, en arrivant, vérifia s'il était vivant. Le pauvre s'était cogné durement la tête sur un caillou en tombant ; il n'était qu'inconscient toutefois. Le capitaine alla avertir les frères qui s'empressèrent de ramener leur confrère à l'école. On est allé chercher le Dr Morrin qui se dépêcha d'arriver. Il fit le constat de la blessure. Elle était moins grave qu'il n'y paraissait et il lui banda la tête.

— Après quelques minutes, le frère Oremus a repris connaissance, continua le frère Zozime... C'est à ce moment-là que cela s'est passé. Heureusement que le docteur Morrin était présent...

Ce que raconta le frère Zozime me fit froid dans le dos. Oremus/Zacharie se réveilla, aperçut les gens autour de lui, se leva d'un bon et alla se recroqueviller dans un coin de sa chambre, près du petit bureau où plusieurs objets et des bougies étaient déposés. Il tremblait de tout son corps en disant des choses incohérentes : « ils vont revenir », répétait-il en boucle en se balançant. Quand le frère Zozime tenta de savoir de qui il parlait, Oremus/Zacharie raconta avec des yeux fous que c'était d'immenses oiseaux noirs avec une tête d'humain. Ce n'était pas des cheveux qu'ils avaient sur la tête, mais des serpents qui s'agitaient dans tous les sens. Ces oiseaux criaient si forts qu'il fallait se boucher les oreilles.

Le Dr Morrin avait apporté sa trousse de médecin. Il y gardait toujours une fiole de Laudanum pour calmer la douleur de ses patients. Ce médicament a aussi, c'est bien connu, un effet calmant. Il demanda de l'eau, vida quelques gouttes du médicament dans le verre et s'approcha du délirant. Le docteur avait eu à traiter plusieurs fois ce genre

de cas, cela paraissait évident. Il s'approcha doucement du patient, s'assit par terre tout près de lui et lui murmura à l'oreille. Puis, il lui offrit le verre que le patient but goulûment.

Enfin, le docteur réussit à le faire se relever pour venir s'étendre dans son lit. Avant de s'endormir, Oremus/Zachare répéta plusieurs fois la même phrase : « je n'ai pas pu empêcher cela ; je n'ai pas pu empêcher cela ». Le Dr Morrin annonça ensuite au frère Zozime que l'état de son confrère lui interdisait pour un temps toutes activités. Il avait subi un choc, cela était certain. Mais selon le Dr Morrin, ce n'était pas dû à sa blessure à la tête. Il s'était passé quelque chose récemment qui avait provoqué son délire. Comme personne ne connaissait ni les raisons ni la nature de ce choc, l'affaire en resta là. On décida de le renvoyer à Montréal le plus rapidement possible afin qu'il se fasse soigner.

Robinson en avait assez entendu pour qu'il décide de se mettre en action immédiatement. Mon compagnon était comme cela. Lorsqu'il écoutait, il semblait passif, indifférent même, mais lorsqu'il décidait d'agir, il fallait être en bonne forme physique pour le suivre. Il demanda au directeur la permission d'examiner la chambre d'Oremus/Zacharie. Puis, sans attendre la réponse, il se dirigea vers la porte, l'ouvrit (évidemment, elle n'était plus verrouillée) et entra. Ce que l'on vit était loin d'être impressionnant. C'était une chambre austère. Je me suis même demandé pourquoi Oremus/Zacharie tenait tant à garder son antre secret.

Un petit lit accolé au mur, une fenêtre, une chaise et un bureau dans lequel étaient entreposés des vêtements. C'est tout ce qu'on y trouvait. La seule excentricité consistait en un autre portrait de l'archange Saint-Michel placé entre deux bougies de suif déjà à moitié consumées. Mon compagnon s'approcha du bureau. Il se montra tout aussi intrigué par le portrait que lorsqu'il avait vu celui qui lui était similaire dans l'oratoire. Il aperçut quatre petits soldats de plomb sur le coin du meuble. Il s'agissait des mêmes jouets que celui du petit Armand ainsi que celui à l'épée brisée qu'il gardait dans sa besace. Il les prit tous les quatre et les fourra dans son sac. Enfin, il remarqua un livre sur lequel étaient déposés les soldats de plomb. Il le prit dans ses mains et reconnut l'auteur : Armand Giroux. C'était le livre imprimé par Boucher-Belleville. : Notes sur le Bas-Canada. Il le déposa également dans sa besace. Après avoir fouillé minutieusement le peu de vêtements des tiroirs du bureau, il se tourna vers le frère Zozime pour lui demander.

— Vous portez toujours la soutane ?

— Toujours.

— Même lorsque vous dormez ?

— Évidemment non. Quelle idée ! Nous avons la même robe de chambre que la plupart des hommes.

— Et qui donc s'occupe de l'entretien des vêtements ?

— Nous n'avons pas de bonnes à notre service, si c'est ce que vous voulez dire. Chacun de nous lavons nos vêtements nous-mêmes.

Robinson sortit la seule soutane du tiroir. Elle avait été lavée et pliée.

— Le frère Oremus était soigneux ? demanda Robinson

— Vous pouvez le dire ! Il était très méticuleux, en particulier concernant ses vêtements. Il n'endurait pas la moindre tache sur sa soutane.

Mon compagnon déposa la soutane dans le tiroir, porta un regard circulaire sur la chambre et dit au directeur : « j'ai tout ce qu'il me faut ». Puis, il sortit de la chambre et se dirigea vers la porte d'entrée en remerciant le directeur qui semblait surpris de ce départ précipité. Le frère Zozime allait lui demander la suite de l'enquête, mais Robinson descendait déjà les marches et se dirigeait vers nos chevaux.

Au moment où je m'apprêtais à me mettre en selle, il se saisit des rênes de son cheval et se mit à marcher, la « picouille » traînant paresseusement derrière lui. Je fis de même en me demandant ce qu'il avait en tête. Mon compagnon se mura dans son mutisme. Il lui arrivait de m'en dire le moins possible sur ses découvertes, ses hypothèses ou encore ses buts. Non pas qu'il n'avait pas confiance en moi, mais il n'aimait pas évoquer des sujets avant d'être certain de ce qu'il allait dire. Je lui lançai, irrité : « mais que faites-vous donc ? Où allons-nous ? » Il se contenta de m'indiquer de la main la maison du Dr Morrin.

Comme d'habitude, le docteur nous accueillit à bras ouverts. Il nous fit de nouveau entrer dans son salon et

nous offrit un verre. À ma grande surprise, Robinson refusa.

— Non merci, docteur. Bien aimable de votre part. Nous sommes plutôt pressés.

Première nouvelle ! Nous étions pressés maintenant ! Robinson mit brièvement le docteur au courant des derniers événements et lui demanda de décrire les moments qu'il avait passés avec Oremus/Zacharie.

— Ce n'était pas très joli à voir. Le frère était désorienté et délirait. Je connaissais ces symptômes pour les avoir observés chez certains soldats que j'avais soignés. Quand les blessures physiques se cicatrisaient, il leur restait toujours des blessures dans leur tête et dans leur cœur.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous comprenez, ces hommes revenaient de la guerre. La plupart avaient été enrôlés sans vraiment le vouloir. On leur faisait miroiter une bonne somme d'argent et la gloire. La plupart du temps, ils recevaient si peu de l'un comme de l'autre. Certains s'en sortaient mieux que d'autres lorsqu'ils revenaient. Néanmoins, quelques-uns restaient marqués par ce qu'ils avaient vécu. Ils faisaient des cauchemars, toujours les mêmes, qui revenaient nuit après nuit. Il leur arrivait de délirer carrément, s'attendant à voir arriver des ennemis dans leur chambre.

— À votre avis, cela ressemblait à ce que vivait le frère Oremus ?

— Tout à fait. Ce n'était pas sa blessure à la tête, somme toute superficielle, qui avait provoqué son délire. Il avait vécu un événement qui l'avait tellement marqué qu'il en perdait la raison.

— Avez-vous pu savoir ce que c'était ?

— Non, impossible de communiquer avec lui. Comme je connaissais ces symptômes, j'ai donc décidé de l'assommer avec du Laudanum afin qu'il se calme. J'ai ensuite exigé qu'on le transporte dans un lieu où il devait prendre du repos et être soigné.

Le récit du docteur Dr Morrin correspondait à ce que le frère Zozime nous avait raconté. En ce qui me concerne, c'était la première fois que j'affrontais la folie. J'allais de découverte en découverte. Je savais qu'il existait un hôpital à Montréal qui prenait soin de ce type de malade, mais je ne connaissais pas les traitements. Je n'ai pas eu le temps de poser la question au Dr Morrin, car Robinson se levait déjà pour partir.

— Je vous remercie pour tout, docteur. Ce fut un plaisir de travailler avec vous. Je ne crois pas que nous allons nous revoir. Je ferai mon rapport directement au surintendant Ermatinger et je n'ai pas de doute qu'il trouvera le moyen de vous en faire part.

— J'ai été heureux de participer avec vous à cette enquête. J'ai appris beaucoup à vous côtoyer. Je pense que vous êtes proche de la résolution de ces crimes et c'est tant mieux. Ce genre d'assassinat marque un petit village comme celui-ci pour longtemps. Vous savez... Je les aime beaucoup ces

villageois et ces habitants. Ils méritent de vivre en paix chez eux.

Nous nous serrâmes la main chaleureusement. Mon compagnon ajouta.

— Oh... Une dernière chose ! Pouvez-vous me rendre un dernier service et remettre nos chevaux au Père Ladouceur ? Ils nous ont rendu un fier service.

— Ne vous en faites pas. Je m'en occupe.

— Nous vous laissons. Nous devons prendre le *steamboat* qui part à deux heures.

— Il faudra vous dépêcher alors.

Je comprenais maintenant pourquoi mon compagnon m'avait demandé de prendre mes bagages avant de me rendre à l'école. Nous les détachâmes de la selle de nos chevaux et partîmes presque en courant vers le quai. Les canassons nous regardèrent filer en semblant nous dire : « Bon débarras ! »

— Qu'est-ce qui presse tant ? demandai-je à Robinson.

Il ne me répondit pas, se contentant de me demander de me hâter. Nous arrivâmes tout juste avant que l'on retire la rampe. Le bateau sifflait déjà le départ. Lorsqu'il s'éloigna du quai, nous restâmes accoudés sur le bastingage afin de regarder s'éloigner le village. J'avais le sentiment alors que nous ne reviendrions plus jamais ici. Et ce fut le cas en ce qui me concerne.

Il n'y avait plus de place dans les cabines. Il a fallu nous contenter des chaises de la salle à manger. Comme nous n'avions pas dîné, nous commandâmes un repas qui prit du temps à arriver, car la cuisine était sur le point de fermer. Robinson demanda une bouteille de gin et je me contentai d'une bière. Lorsque nous eûmes terminé, nous décidâmes d'aller sur le pont fumer une pipe. Nous prîmes nos bagages avec nous et trouvâmes une place sur l'un des ballots de foin qui traînaient là.

Mon compagnon ne desserra pas les dents du voyage. Le connaissant, je n'avais même pas tenté de faire la conversation. Je le savais préoccupé et ce n'était vraiment pas le temps de lui poser des questions dans son état. Les nuages commencèrent à se dissiper au-dessus de nos têtes. Nous savions que nous allions avoir un beau voyage vers Montréal.

\*\*\*

Lorsque nous arrivâmes au quai Bonsecours, c'était le soir et il faisait déjà nuit. Plusieurs réverbères au gaz éclairaient la place d'une lumière vive jaunâtre. Des débardeurs attendaient le *steamboat* pour décharger la marchandise afin de l'entreposer ou de l'expédier Dieu sait où. Des carrioles embarqueraient malles et cageots de bois. Plusieurs calèches patientaient, espérant prendre des passagers qui descendaient du bateau.

Nous hélâmes l'une des calèches et donnâmes mon adresse au cocher. Je m'étais déjà entendu avec mon compagnon pour qu'il vienne souper à la maison. Il a fallu que j'insiste auprès de lui, le sachant plutôt réfractaire aux activités sociales. Je lui assurai qu'Adélaïde devait m'attendre avec un goûter léger dont elle avait le secret : jambon froid, beure, pain fait maison et vin rouge. Robinson se laissa convaincre.

Quand nous entrâmes dans la maison, Adélaïde ne montra pas de surprise de me voir arriver avec un étranger. Elle était comme cela, ma chérie. Jamais elle ne se montrait déstabilisée ou désagréable lorsque ce genre de situation arrivait. Je lui présentai Robinson. Elle l'accueillit avec ce sourire radieux dont elle avait le secret. Mon compagnon, je le vis tout de suite, tomba sous son charme. Pendant que nous nous débarrassions, elle alla mettre discrètement un autre couvert à la table et y déposa la nourriture et le vin. On aurait juré qu'elle attendait notre invité depuis longtemps. Nous avons commencé à manger et à bavarder comme si nous avions toujours été des amis.

Adélaïde s'intéressa à Robinson. À ma grande surprise, celui-ci ne se fit pas prier pour raconter un ou deux pans de sa vie. Elle fut particulièrement intéressée par les activités de son père, pasteur de son métier. J'appris à cette occasion que lui-même s'était intéressé un temps à suivre les traces paternelles et avait commencé des études de théologie.

Puis, le bon vin aidant, elle voulut aborder l'enquête. Adélaïde s'y intéressait déjà puisque nous en avions déjà parlé précédemment. Elle demanda à Robinson.

— Alors, vous avancez dans votre enquête ?

— Si l'on peut dire. Nous avons tout de même fait des pas importants depuis quelques semaines.

— Et qu'avez-vous découvert ?

— Une enquête, ça ressemble à un grenier où seraient entreposés un très grand nombre d'objets hétéroclites. Le travail du détective consiste à éliminer ce qui est superflu ou qui serait susceptible de nuire à sa vue. Il sait que ce qu'il cherche se trouve là, quelque part. Il est peut-être même en évidence, mais comme le fouillis est grand, il ne le voit pas au premier regard. Son travail consiste à patiemment dégager le grenier de tout ce qui est inutile, de tout ce qui ne compte pas pour l'enquête, même si ces objets semblent précieux ou attrayants.

— Vous voulez dire qu'il est plus important d'éliminer les fausses pistes que de trouver la bonne ?

Elle était brillante, mon Adélaïde, et mon compagnon y était sensible, puisqu'il continua à donner ses explications.

— C'est tout à fait cela. Si je m'étais concentré dès le début sur le seul objet précieux et attrayant en me disant que c'est bien lui que je veux, j'aurais fait en sorte de délaïsser tout le reste. Or, il est fort possible que j'aurais mis de côté le véritable objet qui a plus de valeur que tout ce que le grenier comporte.

— Vous avez donc éliminé beaucoup de choses inutiles jusqu'à maintenant ?

— C'est effectivement ma méthode de travail.

— À quel résultat en êtes-vous arrivé ?

— Je vais laisser George faire le récit de nos découvertes jusqu'à maintenant. Allez-y Georges.

Je fus doublement surpris de cette invitation. D'abord, c'était la première fois qu'il m'appelait par mon prénom, ce que je perçus comme étant une marque d'amitié. Ensuite, il me demanda de raconter l'histoire de son enquête, ce qu'il aurait pu faire mieux que moi. Il est vrai que Robinson était un homme laconique qui n'aimait pas s'étendre longuement lors de ses entretiens. Je pris donc le relais afin de répondre aux questions de mon Adélaïde.

— Mon compagnon Robinson...

— Vous pouvez m'appeler Silas, vous savez...

— Oui... Bon... je vais devoir m'habituer. Silas a d'abord éliminé la possibilité que les crimes aient été commis par des cambrioleurs. C'était ce qui semblait le plus plausible pour celui qui sert de chef de police à Saint-Charles. Il s'est empressé de nous mettre sur la piste d'un jeune irlandais du village. Pour lui, c'était le candidat idéal : un étranger, au surplus muet, qui avait l'habitude de marauder autour du manoir.

— Et ce n'était pas lui ?

— Comme Silas vient de te le dire, il se méfie des évidences, précisément parce qu’elles sont évidentes. Et non, ce n’était pas lui : il avait un alibi. Ce ne pouvait pas être non plus des cambrioleurs qui auraient profité de l’occasion. Silas connaît bien cette engeance pour en avoir arrêté beaucoup dans le passé. Jamais ce genre d’individus ne se serait aventuré dans le manoir sans avoir au préalable étudié attentivement les faits et gestes des habitants. Au surplus, le manoir ne comportait aucun objet de valeur qui valait la peine de prendre de tels risques pour des voleurs expérimentés.

— Alors, vous vous êtes orientés vers quelles pistes ?

— De vieux habitants du coin nous ont raconté l’histoire d’une cassette remplie d’or qui aurait été cachée dans le manoir.

— Si je comprends bien, cette histoire de cassette n’a rien donné ?

— Non, évidemment. Cela nous a tout de même permis de rencontrer un témoin précieux qui nous a fait faire un retour en arrière d’une bonne douzaine d’années.

— Je soupçonnais, dit Robinson, que nous allions devoir retourner en arrière, au moment des troubles de ‘37. J’étais convaincu déjà que nous allions trouver une réponse à nos questions en nous attardant au passé davantage qu’au présent. Pour toutes sortes de raisons, j’ai éliminé le mobile de l’argent. Il fallait maintenant me pencher vers celui de la vengeance, ce qui m’apparaissait d’ailleurs plus plausible

étant donné la personnalité de l'homme qui avait été tué.  
Continuez George.

— On nous a mis sur la piste d'un vilain personnage, condamné à l'exil en '39 parce qu'il avait été dénoncé et accusé par Renaud. Il était revenu au pays depuis peu et nous avons vraiment cru à ce moment-là que nous tenions notre homme.

— Et ce n'était pas le cas ?

— Le vaurien aurait bien voulu tuer Renaud et aurait même pu le faire. Mais non, ce n'était pas lui. Il avait un solide alibi. C'est à ce moment-là que j'ai fait part à... Silas... de ton intuition sur la possibilité qu'une femme ait pu tuer.

— Oui, je me souviens, dit Adélaïde. C'est-à-dire... Ce n'est pas tout à fait cela... Je me suis contenté de rappeler à Georges de ne pas oublier le rôle que les femmes tiennent dans les affaires où les passions sont en jeu. Elles peuvent devenir tout aussi coupables de meurtre dans certaines circonstances.

— Vous avez raison, dit Robinson. J'ai déjà arrêté des meurtrières particulièrement perverses. Cependant, c'est le moyen utilisé qui boite dans ce cas-ci. Une femme préfère le poison, parfois même à petite dose, pour faire « durer le plaisir »... pardonnez-moi si je vous choque, Adélaïde. Parfois elle profite d'une occasion fortuite : l'homme est grimpé sur une échelle ou sur le bord d'une falaise. C'est ce que j'appelle un meurtre d'opportunité. Mais dans le cas qui nous occupe, le moyen est tellement disproportionné. Il me semblait impossible qu'une femme ait pu le commettre.

— Pourtant, Georges ne m'a-t-il pas dit que vous intéressiez sérieusement à la fille de la morte : Éléonore, c'est bien cela ?

— Évidemment, je m'y intéressais. Même si j'avais beaucoup de difficulté à l'admettre, tout s'est mis à la désigner à un certain moment. Elle avait appris par son parrain les événements qui avaient précipité la mort de son père. C'était entièrement de la faute de sa mère s'il avait été tué. Et cela, elle le savait.

— Voilà sans doute une très bonne raison de la rendre furieuse, non ?

— Éléonore déteste sa mère, cela est une certitude. J'ai rarement vu chez une personne un tel niveau de haine. Un moment, lorsque je l'ai rencontrée, je me suis presque convaincu moi-même que c'était l'assassin que je cherchais. Même si certains détails me tarabustaient, j'étais prêt à l'amener au poste de police.

— Que s'est-il passé pour que vous ne l'ayez pas fait ?

— Une révélation imprévue. Dans le chaos du grenier de mon enquête, j'ai vu briller un objet, un tout petit objet qui se cachait sous des piles d'autres objets. Éléonore nous a révélé que le frère Oremus, l'instituteur de son fils au village, était en réalité son frère de sang Zacharie que tout le monde avait oublié.

Pour Adélaïde, ce fut une surprise. Je lui avais bien brossé le tableau général du village et j'avais évidemment parlé des

Frères des Écoles Chrétiennes qui venaient de prendre en charge l'école. Mais que l'un des frères soit apparenté aussi étroitement à Éléonore était tout à fait inattendu. Après que Robinson m'eut fait un petit signe de la main, je continuai la description de notre enquête.

— Nous avons été aussi surpris que toi, ma chérie. Que faire de cette nouvelle ? Silas et moi avons passé la journée d'hier à nous informer sur ce garçon. Nous avons découvert de bien étranges choses à son sujet. Zacharie a caché son identité à tout le monde, y compris à sa communauté. Seule Éléonore était au courant. De plus, nous avons appris qu'il avait joué un rôle ambigu le jour du meurtre. Il aurait vu un homme qui l'a profondément troublé. Il était convaincu que cet homme voulait faire du mal à ses parents.

— Qui pouvait bien être cet homme ? demanda Adélaïde

— Nous ne le savons pas encore. Mais je crois que le soir des crimes, il s'est rendu au manoir afin d'empêcher cet homme de commettre les meurtres et il en fut incapable.

À la suite de cette dernière remarque, Robinson me posa une question.

— Qu'est-ce qui vous fait croire, Georges, que Zacharie voulait empêcher les meurtres ?

Je pris soudain conscience que j'avais pris l'initiative du récit et que Robinson ne semblait pas s'en offusquer. Je continuai donc.

— Vous vous souvenez, Silas, que le frère Zozime nous a dit comment Zacharie avait été troublé pendant la fête lorsqu’il avait aperçu un homme dans la foule.

— Vous qui avez une si bonne mémoire, pouvez-vous me rappeler ce qu’il a dit exactement ?

— Attendez que je me rappelle... Oui, c’est ça : « j’ai vu une mauvaise personne au marché ». C’était sans doute cet homme qui l’effrayait tant.

— Et le soir, lorsqu’il y a quitté précipitamment l’école, qu’a-t-il répondu au frère Zozime qui lui demandait où il allait ?

— Attendez... Il a répondu : « je dois empêcher quelqu’un de faire du mal ». Il a dû arriver trop tard et a sans doute assisté à toute la scène, impuissant. C’est la raison pour laquelle par la suite...

Robinson m’interrompt brusquement.

— Le frère Zozime a aussi parlé de quelques phrases qu’il avait prononcées lorsqu’il était dans la forêt : « redonner la justice », « réparer l’injure ». Il me semble que ces phrases ne concordent pas avec celles que vous venez d’évoquer. « Empêcher quelqu’un de faire du mal » et « réparer l’injure » me semble deux choses de nature très différente, non ?

— Peut-être... Mais n’oubliez pas que ce garçon est instable. N’a-t-il pas dit lors de sa crise qu’il n’avait « pas pu

empêcher cela » ? Il n'avait pas pu empêcher les meurtres. C'est ce que cela voulait dire, à mon avis.

— Vous avez peut-être raison.

C'est en regardant le visage de Robinson s'illuminer que je compris. Ce sorcier, il connaissait la réponse depuis le début et il voulait que je la découvre par moi-même. Voyant que je n'y arrivais pas, il reprit.

— Voilà ce qui s'est passé, à mon avis. Replaçons-nous au jour de la Saint-Michel, une fête qui tenait particulièrement à cœur à Zacharie si l'on se réfère aux images de l'archange Saint-Michel qu'il garde toujours bien en vue. Ce jour-là donc, il se promène au village parmi la foule. Dans le brouhaha, que voit-il ? Non pas un homme qu'il aurait reconnu, surgi de son passé, mais une belle calèche qui passe orgueilleusement devant lui. Il reconnaît sa mère à l'intérieur qu'il n'avait pas revu depuis l'âge de douze ans. C'est bien elle... il la reconnaît... elle n'a pas changé. À cet instant précis, un déclic se fit dans sa tête, un déclic malsain. Il reconnaît en elle une « mauvaise personne », comme il la décrira plus tard. Il sait, par Éléonore assurément, qu'elle a commis des actes malveillants. Il en est peut-être même obsédé depuis très longtemps. Il prend alors une décision, celle de « l'empêcher de faire le mal », comme il le dira le soir en quittant l'école. Que veut-il dire par là ? Il ne veut pas empêcher un inconnu de faire du mal. Non, ce n'est pas cela. En forêt, il avait répondu à un être invisible qu'il devait « rendre justice » et « réparer l'injure ». C'est bien plutôt de cela qu'il s'agit : « Réparer l'injure ». C'est pour cela que Zacharie se rendra au manoir sans savoir ce qu'il fera lorsqu'il se présentera devant sa mère. Il

ne savait qu'une chose : il lui fallait rendre justice. Arrivé là, je ne sais pas exactement ce qui s'est passé, mais... il a réparé l'injure et a empêché sa mère de faire le mal... à tout jamais.

Adélaïde et moi étions suspendus à ses lèvres en attendant la suite.

— Zacharie a tué sa mère et Renaud. C'est lui notre assassin.

J'étais estomaqué. J'essayais de mettre ce que nous avions accumulé d'informations depuis le début et effectivement tout semblait concorder, sauf pour une remarque que Zacharie avait faite pendant sa crise.

— Pourtant Zacharie n'a-t-il pas déclaré le samedi suivant : « je n'ai pas pu empêcher cela » ? Cela n'est-il pas le signe qu'il avait voulu empêcher quelqu'un de commettre ce geste de fou ?

— Bien sûr, il était sincère en disant cela. Il voulait empêcher quelqu'un de tuer sa mère. Mais celui qu'il aurait voulu empêcher... c'était lui-même. Je crois qu'il avait tellement de remords après son geste qu'il en a perdu la tête. Zacharie est bien celui qui a commis les crimes du manoir Debartzch.

## Livret 17

Ce dimanche du 15 octobre, exceptionnellement, je laissai Adélaïde aller seule à l'église pour entendre la messe. Robinson me pressait de rencontrer Zacharie dans la résidence des Frères des Écoles Chrétiennes. Pour la première fois depuis le début de notre enquête, je doutai du jugement de mon compagnon. Il semblait si sûr de la grave accusation qu'il venait de lancer. Quant à moi, je trouvai difficile de croire qu'un religieux appartenant à une communauté aussi respectée dans l'Église puisse avoir commis un acte aussi odieux. Pour les catholiques, déjà le meurtre était un péché mortel qui menait droit en enfer, a fortiori pour un parricide.

Le parricide est sans doute l'un des actes les plus graves et les plus sordides que quelqu'un puisse commettre. Le droit romain l'abominait plus que tout autre crime. On était impitoyable envers ceux qui en étaient trouvés coupables. La sanction était aussi extrême que le crime lui-même. On punissait le coupable de la « peine du sac ». Il était enfermé dans un sac de cuir avec quelques chiens affamés à l'intérieur, puis on le jetait dans le Tibre. Jusqu'à récemment, on coupait encore le poing du coupable avant de l'exécuter. Cet acte avait pour but d'effrayer les éventuels parricides et d'éliminer toute forme d'irrespect filial. Fort heureusement, cette coutume barbare a disparu aujourd'hui.

En ce qui concerne l'Église, elle a toujours traité le parricide comme un acte impur susceptible de contaminer

la société. Pendant longtemps, on a imposé au coupable des peines très sévères, comme de les attacher avec des liens de fer étroitement serrés qui lui faisaient subir d'atroces souffrances. Il devait expier son péché en faisant un pèlerinage à Rome. Plusieurs mouraient en route.

Tandis que je méditai ces pensées funestes dans la calèche qui nous menait vers la résidence des Frères, je fus tenté de confronter mon compagnon sur l'opinion qu'il avait émise la veille. Je choisis plutôt de me taire en gardant espoir qu'il se soit trompé. Comme je m'étais emmuré dans le silence, ce qui devait lui sembler inhabituel, Robinson se tourna vers moi et me dit.

— Vous ne partagez pas mon opinion au sujet de Zacharie, n'est-ce pas ?

— J'ai beaucoup moins d'expérience que vous dans ce type d'enquête. Mon opinion ne compte pas.

— Bien sûr que votre opinion compte, Georges. Vous savez, je peux me tromper aussi... Il m'est arrivé en quelques occasions d'ailleurs de faire de mauvais choix. C'est pourquoi je voulais rencontrer Zacharie afin d'en avoir le cœur net.

— Il est vrai que tout semble accuser ce pauvre garçon... Mais un parricide ! ... Au surplus de la part d'un religieux ! ... Je ne parviens pas à y croire.

Robinson ne releva pas ma remarque. Puis, nous gardâmes le silence jusqu'à notre arrivée à la résidence des Frères des Écoles Chrétiennes et de l'école Saint-Laurent. La Maison

Laframboise (on appelait ainsi à l'époque) servait de résidence et de noviciat aux Frères. Elle appartenait à la famille Côté lorsque les sulpiciens ont décidé d'en faire l'achat pour que les Frères puissent s'installer en 1839. Dès le départ, on décida de construire une annexe qui allait devenir l'un des plus somptueux édifices de Montréal. Il s'agissait d'un immeuble imposant de deux étages et de 275 pieds de façade construit selon un modèle classique. On y logeait des classes, la librairie et le pensionnat. L'école accueillait plus de 900 élèves et on y était déjà à l'étroit.

Nous entrâmes dans la résidence et fûmes reçus par le frère Facile, l'actuel frère visiteur et directeur de l'école. C'était un homme solide d'une quarantaine d'années fraîchement débarqué de sa France natale. Il avait la réputation d'être un homme rude, mais au grand cœur. Il avait la tâche colossale de prendre en charge une communauté de plus d'une cinquantaine de frères en plus de s'occuper de l'école Saint-Laurent. Il nous accueillit avec affabilité.

Après nous être présentés et lui avoir expliqué la raison de notre démarche, c'est-à-dire rencontrer le frère Oremus dans cadre de son témoignage pour une enquête, le frère Facile comprit immédiatement que nous venions pour un problème important. Sans poser plus de questions, il nous demanda la permission de faire appel au frère Adelbertus qui avait été le maître du frère Oremus pendant sa formation et qui en était encore le directeur spirituel. Au bout du compte, nous nous retrouvâmes tous les quatre dans l'un des parloirs de la résidence.

Le frère Adelbertus était un homme dans la jeune trentaine au visage rond qu'on avait pu qualifier de poupin n'eût été

des sourcils droits qui lui donnaient un air sévère. Ce fut lui notre interlocuteur privilégié pour nous parler de Zacharie, le frère Facile faisant office de témoin la plupart de temps.

— Le frère Oremus est malade, dit le frère Adelbertus. Je ne crois pas que vous puissiez le voir. D'ailleurs, pourquoi donc voulez-vous le rencontrer ?

— Nous voulons simplement obtenir des informations de sa part. Ce qu'il nous dira fera sûrement avancer notre enquête.

Comme d'habitude, Robinson prenait un chemin détourné pour aborder son interrogatoire. Il expliqua que Zacharie pouvait nous être utile afin de comprendre ce qui s'était passé lors des événements du manoir Debartzch. Le frère Adelbertus ne sembla pas convaincu de son explication, mais avant qu'il puisse poser d'autres questions, mon compagnon lui demanda.

— Vous connaissez bien le frère Oremus. Pouvez-vous m'en parler ?

— Tout dépend de ce que vous voulez savoir.

— Par exemple, était-il un bon élève ?

— Frère Oremus est vraiment un très bon garçon, facile et studieux. Jamais il ne nous a causé d'ennuis. Comme c'est un garçon intelligent, il apprenait vite et était souvent premier de classe. Pendant son noviciat, il a eu un parcours sans faille, obéissant à ses supérieurs et respectant les règles

de l'Institut. Il a su très bien s'adapter et est devenu un instituteur dévoué. Je ne vois pas bien ce que je pourrais ajouter de plus à son égard.

— Quel genre d'enfant était-il ?

— Que voulez-vous dire ?

— Si vous aviez à me le décrire comme être humain, que diriez-vous de lui ?

— Je dirais que c'est un garçon sensible, solitaire, introverti qui a toujours préféré s'isoler de ses camarades pour aller prier à la chapelle. Il est très pieux, vous savez.

— Pardonnez-moi cette remarque due à mon ignorance de la vie en communauté, mais il me semble que le fait de s'isoler des autres n'est pas vraiment une bonne chose lorsque l'on vit aussi étroitement avec des confrères qui sont censés être votre famille.

— Vous avez raison. Nous avons une devise entre nous : « jamais seul, rarement deux, toujours trois ». Il est rare que nous voyions d'un bon œil des garçons qui s'isolent comme lui. Mais le frère Oremus est un être à part. C'est un diamant qui brille parmi les rochers. Compte tenu d'où il revenait, c'est même étonnant qu'il soit devenu ce qu'il est aujourd'hui.

— Ah bon !... Et comment cela ?

— Lorsqu'il nous est arrivé tout jeune (il avait 12 ans), sa mère l'a simplement déposé chez nous sans même lui dire

au revoir, comme une malle à la poste. Elle nous avait promis de nous envoyer régulièrement des paiements pour sa pension, ce qu'elle a fait, la condition étant qu'il devait toujours rester à l'école, même pendant l'été. J'ai eu le sentiment alors qu'elle ne voulait plus jamais le revoir. Quelle misère d'avoir de tels parents ! L'enfant a été tellement triste pendant longtemps que cela faisait peine à voir. J'en ai pris soin du mieux que j'ai pu. Face à un tel abandon, Oremus a trouvé la seule solution qui se présentait à lui, c'est-à-dire s'isoler et se jeter dans la prière.

— Il a pu s'en sortir par la prière ? C'est ce que vous me dites ?

— La prière lui procura beaucoup de réconfort. Il semblait être en contact permanent et direct avec le Seigneur. Voilà une qualité que nous admirons tous. Pour la plupart d'entre nous, le frère Facile vous le confirmera, la prière est certes une nécessité, mais qui se révèle le plus souvent éprouvante ? La rencontre directe avec Dieu de la manière que notre frère Oremus semblait le vivre quotidiennement est perçue par nous comme un cadeau du ciel se produisant très rarement. La plupart du temps, nous en recevons bien peu de satisfaction spirituelle.

Je fus troublé par ce que racontait le frère Adelbertus, en particulier sur la faculté de Zacharie à entrer en contact avec Dieu. Je me souvins des conversations en forêt de Zacharie. Ce garçon semblait avoir une faculté spéciale de communiquer avec les êtres invisibles, cela était certain. Je ne savais pas encore à ce moment-là ce que cela pouvait signifier.

— Et ses parents ne sont jamais venus le voir ?

— Je ne sais pas pour son père. En avait-il un ? Quoiqu'il en soi, je ne l'ai jamais rencontré. Quant à sa mère, la seule fois où je l'ai vue a été lorsqu'elle est venue mener son petit Zacharie chez nous. Par contre, nous recevions régulièrement des traites de sa part pour payer sa pension. Pas un mot pour s'informer du pauvre garçon !

— Personne ne venait le visiter alors ?

— Si, sa grande sœur est venue quelques fois pendant les deux premières années, mais je ne l'ai plus jamais revue par la suite.

— Je suppose que cela lui faisait plaisir de la voir ?

— Les premières fois, certainement. Néanmoins, la dernière fois qu'elle est venue, il devait alors avoir quatorze ans, il a semblé bouleversé par sa visite. C'est à partir de cette période qu'il s'est mis à prier intensivement. Sa sœur n'est plus jamais venue le visiter.

— Avez-vous pu savoir ce qui s'est passé à cette occasion ?

— Non. Il ne m'a rien dit à ce propos. Comme je vous le disais, frère Oremus est un garçon très secret.

— Pourtant vous le connaissez bien ?

— Je crois être celui qui le connaît le mieux ici. De plus, j'estime grandement ce garçon qui a été capable de survivre et de s'épanouir malgré ce que sa famille lui a fait endurer.

Je ne voudrais sûrement pas qu'on lui fasse du mal, vous me comprenez ?

Décidément, le frère Adelbertus se méfiait des questions de Robinson et ne voulait pas s'engager sur le chemin que celui-ci prenait. Il avait été pendant toute sa formation son maître et son défenseur. Il allait le rester quoi que mon compagnon puisse affirmer à propos de son disciple favori.

— Vous le décrivez presque comme un garçon parfait.

— Nul n'est parfait, hormis Notre Seigneur. Comme nous tous, frère Oremus porte des failles, bien sûr. C'est un garçon peut-être trop passionné, parfois excessif sous ses dehors timides. Sa façon de se lancer dans la prière en est un bon exemple. J'ai tenté plus d'une fois de modérer ses ardeurs, sachant qu'un excès de spiritualité peut parfois être malsain et signe d'un orgueil démesuré.

— Comment cela ? Pouvez-vous m'expliquer ?

Au lieu de nous répondre immédiatement, le frère Adelbertus nous proposa de nous déplacer vers la chapelle, ce que nous fîmes. Puis, il nous dirigea vers le transept gauche en suggérant de nous regrouper autour des vitraux qui s'y trouvaient. Il nous orienta vers l'image de l'archange Saint-Michel plantant une lance dans le cœur d'un dragon. Au pied du vitrail se trouvait un prie-Dieu qui, nous l'apprîmes à ce moment-là, servait presque exclusivement au frère Oremus. Celui-ci y avait passé de très nombreuses heures, voire des journées, pendant les dernières années de son noviciat.

— Vous savez qui est ce personnage? demanda le frère Adelbertus

À mon grand étonnement, Robinson déclama.

— « Alors, il y eut une bataille dans le ciel : Michel et ses anges combattirent le Dragon. Et le Dragon riposta, avec ses anges, mais ils eurent le dessous et furent chassés du ciel. »

J'étais éberlué, n'en croyant pas mes oreilles. Et je n'étais pas le seul. Les deux frères qui nous accompagnaient écarquillèrent les yeux en même temps. Le frère Facile parla le premier.

— Vous connaissez l'Apocalypse ?

— J'ai quelques notions bibliques, se contenta de répondre mon compagnon qui se garda bien toutefois de mentionner ses études en théologie.

— Dans l'Ancien Testament, continua le frère Adelbertus, Michel se présente comme le chef de l'armée du Seigneur. Il tient une épée nue à la main, prêt à combattre. En réalité, Michel est le bras armé d'un Dieu qui rend la justice et détruit ses ennemis. Il est le serviteur du Dieu bon, mais juste qui cherche à écarter le mal. Il pave la voie d'un avenir radieux exempt du péché qui corrompt tout. Il est aussi l'annonciateur des temps nouveaux.

— En somme, c'est une espèce de vengeur.

— Si vous voulez l'appeler ainsi. Nous le voyons plutôt comme un ange qui répare les injures faites à Dieu, qui cherche à purifier le monde de ses souillures...

— ... Et qui empêche les hommes de faire le mal, continua Robinson.

Je commençais à comprendre où Robinson voulait amener le bon frère. Zacharie, prenant comme modèle l'archange Saint-Michel, aurait voulu aussi empêcher sa mère de faire le mal. Il accomplissait une action juste dictée par une inspiration divine. Mon compagnon fit la remarque suivante.

— Le frère Oremus était obsédé par cette image et par ce qu'elle représentait. Il y en avait des semblables dans la résidence des frères à Saint-Charles.

— Cela ne m'étonne pas...

Le frère Adelbertus, si sûr de lui et si loquace depuis le début, hésita maintenant à continuer la conversation. Il y eut un long silence avant que mon compagnon demande.

— Mon frère, vous avez quelque chose à dire à ce sujet ?

— Pas vraiment. Rien qui pourrait faire avancer votre enquête de toute façon.

— Si vous le permettez, mon frère, c'est à moi de décider ce qui peut faire avancer mon enquête ou non. Que nous cachez-vous ?

— Je ne vous cache rien, vous pouvez en être assuré. Je me pose seulement la question : suis-je autorisé à révéler certaines choses très intimes au sujet du frère Oremus ?

— Je ne suis pas un expert dans les choses religieuses, dit Robinson, mais je ne suis pas certain qu'un frère, un laïc non ordonné, puisse se cacher derrière le secret de la confession.

Le frère Adelbertus se tourna vers le frère Facile. Ce dernier, nous l'avons appris plus tard, avait reçu une formation d'avocat avant d'entrer dans l'institut. Il répondit qu'il ne fallait pas hésiter à dire ce qu'il savait sur son confrère. Il en allait d'une enquête judiciaire ; il avait l'obligation de fournir toute l'information à sa disposition.

— C'est tout à fait vrai, vous avez raison à propos du secret de confession. Mais la direction spirituelle est un acte tellement intime que... Mais puisqu'il est possible que cela vous serve dans votre enquête, je veux bien vous en faire part, même si je suis assuré que cela est hors de propos.

Le frère Adelbertus nous révéla alors ce qui allait devenir capital pour la suite dans l'interrogatoire que mon compagnon allait faire subir à Zacharie. Lorsque ce dernier était en prière, il lui arrivait de plus en plus souvent d'entendre littéralement la voix de Saint-Michel et même de converser avec lui. Ce qui revenait plus souvent dans ces séries d'entretiens se résumait à ceci : Saint-Michel prescrivait à Zacharie de réclamer justice. Selon son directeur spirituel, Zacharie devint avec le temps de plus en plus précis quant aux demandes de Saint-Michel : l'archange lui ordonnait d'écraser le péché. À partir de ce

moment-là, Zacharie comprit qu'il était investi d'une mission. Il était devenu le bras armé du Seigneur pour se débarrasser de ceux qui répandaient le mal. Il allait sauver le monde des ennemis de Dieu.

— A-t-il précisé alors s'il pensait à des actions ou à des personnes en particulier ?

— Non, cela n'a jamais été plus loin que cette idée d'une mission vengeresse. Il n'a jamais voulu m'en dire plus... Et je le regrette aujourd'hui... Pourtant j'ai tout fait pour qu'il modère ses... ardeurs. Je lui ai expliqué que parfois Satan peut prendre les apparences d'un saint pour nous détourner de Dieu. Je lui ai donné l'exemple de saint Benoît et de saint Antoine qui ont combattu courageusement le démon et qui ont réussi à le vaincre. Lorsque nous avons pris la décision de l'envoyer à Saint-Charles, j'étais certain que ses « voix » étaient choses du passé. Il semblait moins exalté, plus serein.

Mon compagnon semblait satisfait des réponses du frère Adelbertus. Il lui demanda de nouveau de rencontrer le frère Oremus.

— Je ne suis pas certain qu'il soit prêt à vous recevoir... Mais vous semblez penser que c'est nécessaire ?

— Oui, mon frère, c'est vraiment nécessaire.

— Alors, je vous accompagne.

Le frère Facile ne jugea pas opportun de nous suivre. Il pensa que Zacharie serait plus à l'aise de parler sans sa

présence. Après tout, il représentait l'autorité. En nous quittant, il nous demanda de revenir lui rendre compte de notre entretien.



## Livret 18

Nous avons cru que Zacharie se faisait soigner à l'infirmerie, sachant dans quel état il était lorsqu'il avait quitté Saint-Charles. Ce fut une surprise pour nous de le trouver dans sa cellule. Lorsque nous entrâmes, il était habillé de sa soutane, assis à son bureau et lisait un livre. La petite chambre était tout aussi spartiate que celle de Saint-Charles. Une seule fenêtre donnait sur un boisé touffu. On y trouvait un lit, une chaise et un bureau sur lequel était déposée une image : non pas l'archange Saint-Michel, mais la Vierge Marie habillée de blanc et de bleu, la tête dans un aura lumineux et des rayons lui sortant des mains. Elle semblait flotter littéralement sur un nuage. Je reconnus l'Immaculée-Conception. Son dogme n'avait pas encore été proclamé par l'Église, mais il y avait une recrudescence de sa dévotion depuis qu'on avait signalé de nouvelles apparitions. L'Immaculée-Conception représente l'exemple même de la pureté.

— Bonjour, Zacharie, vous me reconnaissez ?, demanda Robinson.

Celui-ci détourna lentement la tête et dévisagea mon compagnon de ce même regard vague qu'il avait lorsque nous l'avions rencontré à Saint-Charles.

— Je m'appelle frère Oremus, dit Zacharie.

— Oui, bien sûr. Frère Oremus...

Robinson chercha une autre chaise. Il n'y en avait pas. Il demanda au frère Adelbertus s'il pouvait nous en fournir. Celui-ci sortit et revint peu après avec deux autres chaises. Lui, il préférait rester debout. Je m'assis un peu en retrait, ouvrit mon écritoire et m'apprêtai à prendre en note l'interrogatoire. Mon compagnon approcha sa chaise de celle de Zacharie afin de le regarder en face. Celui-ci ne broncha pas. Robinson continua.

— Frère Oremus est votre nouveau nom, celui que vous avez adopté lorsque vous êtes entré dans l'Institut.

— C'est mon nom... Le nom que m'a donné ma famille.

— Vous voulez parler de votre nouvelle famille. Avant cela, vous en aviez une autre.

— Les Frères, c'est la seule famille que j'ai, dit Zacharie en regardant le frère Adelbertus.

— Toutefois, ce ne sont pas les frères qui vous ont vu naître. Vous êtes le fils d'Armand Giroux et de Clémentine Côté.

Les yeux du jeune homme se mirent à bouger de part et d'autre de leur orbite pendant quelques instants avant de se stabiliser.

— Vous vous appelez Zacharie Giroux.

— C'était mon nom avant..., finit par admettre Zacharie.

Robinson tendit la main et saisit le livre que Zacharie venait de déposer sur le bureau. Il s'intitulait : Les apparitions de sœur Catherine de la Charité. Cela ne me disait rien ni à mon compagnon d'ailleurs. Nous nous promîmes de poser la question au frère Adelbertus un peu plus tard. Mon compagnon continua.

— J'ai pensé vous rapporter certains objets que vous avez laissés derrière vous en partant de Saint-Charles.

Sur ce, Robinson plongea la main dans sa besace pour en sortir un à un les quatre soldats de plomb que l'on avait trouvés dans sa chambre au village. Il les déposa sur le bureau en face de Zacharie. Ce dernier les regarda longuement, fasciné par ce qu'il voyait. Puis, il tendit la main pour en prendre un qu'il examina attentivement. Pas un mot ne fut prononcé pendant de longues minutes. Robinson ne voulait surtout pas briser le charme. Finalement, Zacharie dit dans un souffle.

— C'est mon père qui me les a donnés...

— Que dites-vous ? demanda Robinson en faisant semblant qu'il n'avait pas entendu.

— Mon père... Il m'en a fait cadeau à mes six ans, le jour de mon anniversaire.

— Vous les avez gardés tout ce temps ?

— C'est le seul souvenir qu'il me reste de lui... Le seul.

Zacharie paraissait bien triste en fixant les jouets. Mon compagnon lui demanda.

— Il est mort, n'est-ce pas ?

— Oui, il a été tué peu après la bataille de Saint-Charles.

— Il a dû vous manquer ?

— Plus que vous ne l'imaginez. C'était un homme fort. C'était mon roc. Je l'admirais tant... C'est un héros, vous savez !

Zacharie déposa le soldat qu'il tenait toujours entre ses doigts et regarda Robinson.

— Vous ne comprenez pas ce que c'est que de perdre son père si jeune. Lorsqu'il est mort, j'étais complètement désespéré, comme si le monde s'était écroulé. Il m'avait abandonné alors que j'avais tant besoin de lui.

— Mais il vous restait votre mère ?

Ces mots produisirent le même regard mobile que nous avions remarqué plus tôt chez Zacharie. Comme il ne répondait pas, mon compagnon continua.

— C'est vrai qu'une mère ne peut pas remplacer un père. Je comprends.

Sur cette parole, Robinson se pencha de nouveau dans sa besace et en sortit le soldat de plomb sans épée retrouvé au

manoir, près de la main de Clémentine. Il le déposa auprès des autres.

— Celui-là aussi est à vous ?

À sa vue, Zacharie se leva brusquement au point de tous nous faire sursauter. Il se mit à arpenter de long en large le peu d'espace libre dans la chambre en croisant les doigts comme pour faire une prière. Il marmonna quelque chose et sembla hors de lui. Le frère Adelbertus s'approcha, arrêta son va-et-vient, et lui chuchota quelques paroles à l'oreille. Zacharie regarda Robinson et retourna s'asseoir. Mon compagnon reprit entre ses doigts le soldat sans épée, le montra à Zacharie et lui dit.

— Vous savez où nous l'avons trouvé ?

Comme Zacharie faisait « non » de la tête, il continua.

— Nous l'avons trouvé dans le manoir Debartzch, là où habitait votre mère. Vous connaissez le manoir ?

Zacharie hocha de nouveau la tête en gardant le silence.

— Mais oui, vous le connaissez, Zacharie. Vous y êtes allé... Vous vous en souvenez sûrement... C'était le jour de la fête de Saint-Michel.

— Non ! Non ! Non !

Le jeune homme se leva de nouveau d'un bond, comme s'il avait des ressorts dans les genoux. Il refit le même manège de plus en plus rapidement jusqu'à ce que de nouveau le

frère Adelbertus vienne de calmer. Cette fois, il ne vint pas s'asseoir près de Robinson, mais alla se planter devant la fenêtre.

— Saviez-vous que, caché dans ce boisé, dit Zacharie en pointant un doigt vers l'extérieur, il existe un petit ruisseau où coule une eau si claire... si pure...

Zacharie sembla peu à peu reprendre ses esprits. Il se tourna vers mon compagnon et se mit à parler, à raconter son histoire, une histoire terrible, qu'il relata comme si c'était un autre au-dedans de lui qui parlait. Et ce qu'il raconta vint confirmer mes pires craintes.

Le jour de la Saint-Michel, Zacharie eut un choc lorsqu'il vit sa mère dans la diligence qui la ramenait au manoir. Il avait su par sa sœur que cette dernière habitait toujours à Saint-Charles. Éléonore lui avait écrit deux ou trois lettres durant les dernières années de son noviciat. Selon Zacharie, ces lettres respiraient la haine pour leur mère. Elle l'accusait de tous les maux. Clémentine était une pécheresse, une impie qui faisait offense à Dieu et qui restait pourtant impunie.

À ce stade de son récit, nous comprîmes le rôle néfaste que la sœur de Zacharie joua dans les événements qui allaient se produire au manoir. Elle s'était servie de son frère, qu'elle savait pourtant fragile, pour assouvir sa vengeance. C'est du moins ainsi que nous l'avons interprété lorsque nous avons fait le bilan de cet interrogatoire par la suite.

Lorsque Zacharie vit sa mère dans la diligence, il en fut troublé au plus haut point. Il se réfugia alors dans le boisé

en face de l'école et là, près du ruisseau, il a de nouveau prié Saint-Michel de lui venir en aide, de lui dire quoi faire. Et de nouveau, il avait entendu sa voix. Saint-Michel le somma de réclamer justice et de ne pas laisser les fautes envers Dieu impunis. Zacharie comprit alors que Saint-Michel évoquait sa mère. Il prit la décision de se rendre au manoir afin d'avoir une explication avec elle. Il arriva là-bas au moment où la brunante avait presque disparu. Il entra dans le manoir, la porte n'étant pas verrouillée. Il faisait déjà sombre, mais les lampes n'étaient pas encore allumées. C'est ce que s'apprêtait à faire Clémentine lorsqu'elle aperçut Zacharie. Quelle ne fut pas sa surprise devant cette apparition ! Elle lui demanda.

— Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Tu ne me reconnais pas ?

— Mais qui êtes-vous donc ?

— Tu ne reconnais même pas ton propre fils, le fils que tu as abandonné alors qu'il n'avait que douze ans ?

Clémentine eut alors un sursaut d'horreur et recula jusqu'au mur d'en face, interloquée.

— Zacharie... Zacharie...

— Hé oui, Zacharie, ton fils... qui vient te réclamer justice.

Zacharie raconta alors à sa mère qu'il savait depuis longtemps qu'elle avait fait tuer son père. Éléonore lui avait avoué la dernière fois qu'elle était venue le voir au noviciat

il y a longtemps. Elle l'avait appris de son parrain qui avait été le témoin de sa conversation avec le colonel Wetherhall, ici même, dans ce manoir, il y a douze ans.

Clémentine n'en croyait pas ses oreilles. Sa fille savait tout depuis longtemps et son fils aussi. Selon Zacharie, elle tenta de se justifier avec une défense qu'il jugea invraisemblable, cela va sans dire. Selon elle, son papa aurait fait tuer sa sœur Eugénie et c'est pour cela qu'il devait mourir.

À cette étape de son récit, Zacharie s'agita de nouveau. Il reprit sa marche de long en large dans l'espace étroit de la cellule, puis il tenta de reconstituer péniblement la scène. Une chose est certaine, il perdit la tête lorsque Clémentine avoua qu'elle avait fait tuer son père. Il lui hurla qu'elle n'avait pas le droit de faire cela, que c'était un acte injuste qui nécessitait une vengeance appropriée. Elle devait être punie par Dieu.

C'est ce moment que choisit Égide Renaud pour entrer dans le manoir. Il venait de dételer les chevaux et s'était attardé à l'étable. Il s'avança vers son épouse, les mains ouvertes comme pour lui demander ce qui arrivait. Lorsqu'il aperçut Zacharie, ce dernier avait déjà la *Bessy Brown* en main, baïonnette en avant, et avançait vers le couple. À partir de cet instant, Zacharie s'identifia complètement à l'archange Saint-Michel avec sa grande épée dans la main. Il était devenu le Dieu vengeur qui allait terrasser le démon. Il n'était plus lui-même, mais le Saint de Dieu. Renaud, au lieu de défendre Clémentine, tenta de s'enfuir vers la porte. Zacharie le rattrapa et le frappa d'un seul coup dans le dos. Il s'effondra, agonisant.

Puis, il se tourne vers Clémentine qui était restée adossée au mur. Elle se cachait le visage entre les mains en hurlant. Il s'approcha d'elle, sortit de sa poche le soldat de plomb dont l'épée était brisée et l'obligea à le prendre. Elle lui obéit en tremblant tout en le suppliant de ne pas la tuer. Elle s'empara du jouet et regarda Zacharie sans comprendre.

— Regarde ! Tu as brisé le petit soldat. Dieu doit te punir. Je dois te punir.

Puis, il lui enfonça la baïonnette dans le cœur. Clémentine s'effondra sans un mot, le visage figé dans l'horreur.

Le récit que je fais maintenant ne correspond pas tout à fait à la façon dont Zacharie nous le raconta. Ses phrases étaient hachurées, entrecoupées de petits cris et de sanglots. Il nous avoua avoir vécu cet événement tragique de l'extérieur, comme s'il observait un autre agir à sa place.

Le jeune homme cessa de parler en même temps qu'il stoppa sa marche. De nouveau, ses yeux regardèrent dans le vague. Je me demandais vers quel univers il s'était maintenant envolé. Nous sommes restés immobiles et silencieux pendant quelques minutes, abasourdis par le récit sordide de ces assassinats.

Zacharie vint lentement se rasseoir sur la chaise près de Robinson sans le regarder toutefois. Il fixa plutôt l'image de la Vierge. Mon compagnon jugea le bon moment pour lui poser une autre question.

— Et la bibliothèque ? Pourquoi l'avez-vous saccagée ?

Zacharie confirma qu'il voulait récupérer l'un des livres de son père qu'il savait être dans la bibliothèque. Robinson sortit le livre qu'il avait trouvé dans sa chambre à Saint-Charles. Zacharie voulut le reprendre, mais Robinson refusa.

— Oui, c'est bien celui-là.

Le jeune homme raconta une autre histoire rapportée par Éléonore. Son parrain, Boucher-Belleville, lui avait parlé d'un échange de lettres entre Giroux et lui-même. Il s'agissait de leurs dernières volontés au cas où il devait leur arriver malheur. Chacun devait remettre cette lettre à la famille de l'autre. Boucher-Belleville ne savait pas ce qui était advenu de sa propre lettre qu'il avait remise à son ami, mais celle de Giroux toutefois, il l'avait gardé sur lui lorsqu'il s'était caché dans la bibliothèque du manoir. Quand les Habits Rouges sont entrés pour faire de la maison leur quartier général, Boucher-Belleville était convaincu que sa dernière heure était venue et qu'il allait mourir. Il prit donc un exemplaire du livre de Giroux qu'il gardait dans son sac, y inséra la lettre et plaça le livre parmi les autres dans les rayonnages.

Zacharie était donc au courant de ce document lorsqu'il avait fouillé la bibliothèque. Étant donné le désordre, il n'a pas agit systématiquement, mais plutôt dans un accès de folie. Ce fut donc par hasard qu'il découvrit le livre de son père et sa lettre à l'intérieur.

— C'est bien cette lettre que vous cherchiez ? dit Robinson en sortant deux feuillets pliés insérés entre deux pages du livre.

En la voyant, Zacharie s'effondra en sanglot. Le frère Adlebertus se précipita vers lui et le prit par les épaules. L'autre ne cessa de pleurer, des larmes coulant sur la soutane du frère. Robinson, bien sûr, avait lu la lettre et il me la remit afin que je la lise à mon tour. J'ai toujours conservé une copie de cette lettre dans mes archives et je crois important de la présenter maintenant dans son intégralité.

*Mes chers enfants,*

*Je vous écris ce mot, car je ne suis pas certain de revenir vivant du combat que nous entreprendrons bientôt. Je laisse cette lettre à mon ami Boucher-Belleville afin qu'il vous la fasse parvenir si jamais nous ne nous revoyons plus. Vous devez savoir que votre père pense à vous et vous aime du plus profond de son cœur.*

*Nous sommes à la veille d'un moment historique dans l'histoire de notre pays. J'irai bientôt défendre la patrie contre nos ennemis. Les gestes que je poserai avec mes camarades sont nécessaires et urgents. Notre peuple doit cesser de vivre à genoux devant nos oppresseurs comme nous l'avons fait depuis tant d'années. Il nous faut lutter pour la justice jusqu'à la mort s'il le faut. Nous sommes justifiés de le faire, car nous avons le bon droit pour nous.*

*Sachez bien que ce n'est pas pour moi que je mène ce combat, mais pour vous, mes enfants. Je veux que vous ayez une vie meilleure dans une société plus juste, libérée de la corruption et du pouvoir*

*tyrannique. N'écoutez pas ceux qui vous diront que nous ne sommes que de vulgaires rebelles emportés par des idées aberrantes et des émotions irrationnelles. Notre combat s'appuie sur le droit et la justice ; il est sensé et raisonnable. Je suis persuadé que si nous voulons gagner cette guerre, notre lutte ne peut permettre à nos passions d'interférer dans une si noble cause. Soyez convaincus, mes chers enfants, que vous ne trouverez en moi ni fureur, ni colère, ni désir de vengeance.*

*À la veille d'une bataille dont je ne connais pas l'issue, je trouve important d'affirmer que je suis en paix avec moi-même. Je me présenterai à mon Seigneur le cœur droit et la tête haute. Avant de partir, j'ai eu le temps de faire le bilan de ma vie et de me confesser. J'ai avoué avoir commis beaucoup de péchés dans ma vie, des véniels comme des mortels. Je suis loin d'être innocent. J'ai beaucoup à me faire pardonner, surtout envers vous, mes chers enfants. Je n'ai pas toujours été un bon père, trop souvent absent ou encore distant lorsque j'étais avec vous. Je ne vous ai pas vu grandir et c'est sans doute l'un de mes plus grands regrets. Toi, ma grande Éléonore, si sage et responsable déjà toute jeune, tu es devenue le soutien de la famille pendant que j'étais absent. Tu seras une mère formidable. Et toi, la petite Eugénie, ma mignonne petite fille toujours souriante, toujours gaie qui illumine notre maison de tes jeux, de tes gambades et de tes chansons. Et toi, Zacharie, mon garçon, mon héritier, si doux et si tendre. Ton tempérament, si différent du mien, te permettra de réussir là où j'aurai échoué. Tu seras un artisan de paix.*

*Je vous aime tellement mes enfants et je vous demande pardon pour mes manquements à votre égard. Je vous demande également de ne pas en vouloir à votre mère qui n'est pas exempte non plus de grandes fautes. Votre mère a fait ce qu'elle croyait juste dans ce monde où, vous allez rapidement vous en rendre compte, tout est confus et chaotique. Si vous pensez qu'elle n'a pas été à la hauteur de son rôle*

*de mère, je vous demande de lui pardonner. Nous sommes tous des pécheurs devant notre Seigneur. Et si Lui, dans sa grande mansuétude, est capable de nous offrir son pardon, vous le pouvez aussi.*

*Je vous laisse au soin de la très Sainte Vierge Marie, la consolatrice des cœurs, qui sera toujours là pour vous aider dans les épreuves que vous allez rencontrer tout au long de votre vie. Je vous fais mes adieux, mes très chers enfants, et puissiez-vous trouvez le chemin de la vérité, avec la grâce de Dieu.*

*Armand Giroux  
23 novembre 1837*

Robinson avait maintenant les aveux de Zacharie. Il savait ce qu'il lui restait à faire. Il demanda au frère Adelbertus si Zacharie pouvait rester seul, ce qu'il confirma. Nous partîmes immédiatement pour le bureau de frère Facile afin de nous entretenir avec lui.

Mon compagnon me confia par la suite qu'il trouva particulièrement abrupt le changement d'attitude de Zacharie : de la crise de folie qui le fit tuer sa mère à ce qui ressemblait à de la repentance aujourd'hui. La seule explication qu'il voyait se trouvait dans la lettre de son papa qu'il avait sûrement lu tout juste après ses crimes. Cette lettre était pleine d'amour et de bienveillance. Lui, son fils, qui venait de réparer l'injure que sa mère avait faite à son papa, comprenait par la bouche même de son père qu'il avait grandement erré. Son papa ne voulait pas la vengeance, mais le pardon, d'où la crise de folie qui l'amena ici. Ces « oiseaux de malheur » le poursuivant sans relâche

étaient le reflet imaginaire des remords morbides qui le détruisaient de l'intérieur.

Après que mon compagnon eut raconté l'interrogatoire, il se tourna vers le frère Adelbertus et lui demanda.

— Qu'est-il arrivé à Zacharie entre le moment où il a quitté Saint-Charles en crise et aujourd'hui ? Il semble bien que quelque chose ait changé ?

— Quand il s'est présenté ici, il ressemblait à un spectre. Était-ce dû à la médication ? Je ne saurais le dire. Après avoir été examiné par un médecin, celui-ci ne pouvait faire autre chose que de lui prescrire du Laudanum. Il a dormi beaucoup. Pendant tout ce temps, je suis resté à son chevet. Chaque fois qu'il se réveillait, nous avons prié ensemble la Vierge Marie. Nous lui demandions de venir en aide à notre frère.

— D'où l'image de... comment l'appellez-vous ?

— L'Immaculée-Conception.

— Oui... Immaculée-Conception... Au fait, pourquoi cette image... Vous savez, je suis un anglican et ces dévotions catholiques ne font pas partie de nos croyances.

Comme nous l'expliqua le frère Adelbertus, l'Immaculée-Conception signifiait que la Mère de Jésus avait donné naissance à son Fils sans qu'elle-même porte le péché originel. En conséquence, elle était pure, sans tache et pleine de grâce. Dans les apparitions à Catherine de la Charité (le livre que nous avons vu entre les mains de

Zacharie en entrant dans sa chambre), la Vierge Marie se comportait comme une bonne maman. Elle intervenait auprès de son Fils pour qu'Il ne soit pas trop sévère envers les hommes, ces pécheurs invétérés. C'est pourquoi des rayons sortent de ses mains, laissant ainsi retomber sur nous le pardon de son Fils.

Le frère Adelbertus avait passé de nombreux jours à s'entretenir avec Zacharie à propos de l'Immaculée-Conception. Selon lui, il fallait, dans l'esprit fragile de son frère, transformer un symbole par un autre, une image par une autre : de Saint-Michel à la Vierge immaculée.

— Cela lui a réussi ?

— Je le crois, en partie du moins. Sans rien me révéler de ce qu'il avait fait (je l'ai appris comme vous), il m'a parlé de ses remords et de sa contrition. Il avait besoin de pardon, de miséricorde. Il avait besoin d'une Sainte qui était l'image même de la consolation. Avec la Vierge, Dieu par son Fils n'était plus un vengeur, mais un sauveur. Le frère Oremus a alors cru qu'il pouvait être sauvé.

— Ce que vous racontez me touche, soyez-en assurés. Mais Zacharie doit faire face à la justice. Les actes qu'il a commis sont répréhensibles au plus haut point.

À ces mots, le frère Facile prit la parole.

— Évidemment, il nous faut entendre ce que vous dites. Aucun acte de la sorte ne peut rester impuni, sinon quel message enverrions-nous à la société.

— Néanmoins, dit le frère Adelertus, n’y a-t-il pas de circonstances atténuantes ? Vous l’avez vu comme moi. Le frère Oremus est un être vulnérable et désorienté.

— Sans doute, dit Robinson, mais je dois faire mon devoir. J’ai la responsabilité d’en informer les autorités compétentes.

— Pourrais-je vous demander une faveur ? dit le frère Adelbertus. Plutôt que de mettre notre confrère dans une cellule sordide, ne pouvons-nous pas le garder ici jusqu’à ce que son sort soit décidé ? Vous le savez comme moi : le frère Oremus ne peut plus faire de mal, sinon peut-être à lui-même. Nous serons en mesure de le surveiller à la résidence.

Les deux frères se concertèrent alors sur le sort réservé à Zacharie. Il y avait de toute évidence de la dissension entre eux. Le frère Facile tendait vers une présentation à la justice rapidement tandis que le frère Adelbertus demandait d’attendre. Nous avons ainsi pu apprendre lequel des deux était le véritable chef de la communauté lorsque le frère Adelbertus renouvela son désir de garder Zacharie au noviciat.

À regret, Robinson acquiesça à sa demande tout en lui affirmant que cela ne ferait que retarder son arrestation. Sur ce, nous partîmes rencontrer le surintendant Ermatinger. Il restait à peine vingt-quatre heures avant la fin de l’échéance qu’il nous avait fixé.

## Livret 19

Après l'interrogatoire de Zacharie de dimanche et notre rencontre avec le surintendant peu de temps après, pas plus Robinson que moi n'avions eu de nouvelles. Nous ne savions pas si Zacharie avait été arrêté ni si des procédures judiciaires avaient été entreprises. Le surintendant Ermatinger avait été très satisfait du travail accompli. Il nous avait félicités chaleureusement et s'était montré généreux envers nous. Il m'avait demandé de rédiger un rapport complet sur l'enquête, ce que je fis en quelques jours. Quant à Robinson, comme il n'était pas policier, mais détective privé, il avait été remercié. Il ne restait plus qu'à se tenir au courant du procès qui aurait lieu incessamment, à n'en pas douter.

Mais les choses ne se passèrent pas comme prévu.

Le jeudi 18 octobre, Robinson et moi avons été convoqués par Lewis Drummond, le solliciteur général. Je n'avais pas revu mon maître depuis quelques mois alors que nous avions soupé ensemble avec son épouse à la maison. Encore une fois, Adélaïde s'était surpassée pour les mets savoureux et ce fut une soirée fort agréable.

Drummond était déjà un personnage important au Canada à ce moment-là. Fils d'un avocat irlandais qui avait émigré au Canada au début du siècle. Il avait été admis au barreau quelques années avant les troubles de '37. Il se fit connaître et apprécier par les Canadiens-français pour son habilité à défendre les rebelles du Bas-Canada. C'était également un

bon orateur tant en français qu'en anglais. On disait de lui qu'il alliait la richesse d'imagination irlandaise à la froide raison allemande. Il avait été très actif en politique en s'alliant au parti réformiste. C'était un fidèle indéfectible de Louis-Hippolyte Lafontaine. En plus de ses talents de juriste, Drummond était également un excellent homme d'affaires : membres du conseil d'administration de la Banque d'épargne, actionnaire d'une entreprise de navigation prospère ainsi que de certaines mines, président des chemins de fer naissants, fondateur de la compagnie de télégraphe.

Comme j'ai fait mention précédemment, Drummond avait épousé Josephe-Elmire, la fille aînée et héritière de Dominique Debartzch, lui procurant un statut social enviable. N'oublions pas que Debartzch appartenait toujours à la caste supérieure de par son titre de seigneur, le régime des seigneuries n'ayant été aboli qu'en 1853. De plus comme Irlandais catholique, Drummond devint l'un des favoris de la hiérarchie catholique et fut un défenseur acharné des évêques sur certains enjeux qui les concernaient. Cette affiliation étroite avec l'Église joua un rôle déterminant dans les décisions qui allaient être prises dans l'affaire qui nous occupe.

Nous nous sommes donc retrouvés, Robinson et moi, dans le bureau de l'honorable Drummond. À l'évidence, il fut très heureux de me revoir. Après une solide poignée de main, il me demanda des nouvelles de ma famille et en donna de la sienne. Il salua Robinson qu'il ne connaissait que de réputation. Il nous invita à nous asseoir dans des fauteuils moelleux au milieu d'un espace formant un petit salon dans le coin du bureau. Il nous offrit un verre de

whisky irlandais qui ma foi était d'excellente qualité. Puis, il commença à engager la conversation.

— Vous me voyez ravi de constater que nous avons parmi nous l'un des meilleurs détectives que le Canada ait connu. Vous avez fait un travail remarquable sur cette affaire qui était peu commune et je vous en félicite.

Cette entrée en matière n'augurait rien de bon de mon point de vue. Je connaissais bien les talents d'avocat de mon maître et l'une de ses leçons que j'avais retenues était de faire un exorde destiné à attirer la bienveillance de ses auditeurs avant de leur annoncer des choses difficiles. Il venait de nous en donner un parfait exemple.

— J'ai appris par le surintendant Ermatinger que vous aviez découvert le coupable de ces affreux crimes ?

— Oui, il a fait des aveux, répondit Robinson.

— Bien sûr... Évidemment, dit Drummond en semblant réfléchir avec intensité. Nous sommes très heureux de cette issue... Très heureux...

Un silence lourd tomba à la suite de ces remarques qui restèrent suspendues, laissant présager un immense « mais ».

— Mais... vous connaissez comme moi la situation politique de ce pays. Notre Canada commence à peine à se relever des troubles de '37 '38. Nous venons d'obtenir le gouvernement responsable. Les honorables Baldwin et Lafontaine sont de dignes représentants d'une nouvelle ère

dans ce Canada Uni qui nous a été imposé, mais dont nous cherchons à tirer le meilleur profit.

Je me demandais où précisément Drummond voulait nous amener. Il ne nous avait sûrement pas fait venir pour nous parler de politique. Mon compagnon pensa la même chose que moi. Il demanda à Drummond.

— Sauf votre respect, honorable Drummond, en quoi cela concerne-t-il notre affaire ?

— Je sais que vous êtes un nouvel arrivant au Canada. Permettez-moi donc de vous donner quelques explications.

Alors, mon maître Drummond brossa un rapide tableau de la situation entre l'Église et le pouvoir politique. Depuis la colonisation anglaise, l'Église catholique avait toujours soutenu le pouvoir britannique. Il y avait plusieurs raisons à cela. D'abord, il s'agissait d'une question de survie face à un pouvoir massivement protestant dont certaines factions voulaient purement et simplement éradiquer l'Église catholique. Ensuite, l'Église possédait des biens ; c'était des propriétaires terriens importants. Il lui fallait donc veiller à leur sauvegarde. Enfin, l'Église catholique était devenue la seule protectrice des Canadiens-français après le départ du gouverneur français à la suite du Traité de Paris.

Toutes ces raisons ont fait que l'Église catholique s'est ralliée au pouvoir politique britannique et l'a même soutenu pendant les périodes de crise comme celle des troubles de '37-'38. À cette fin, les évêques pouvaient puiser dans la doctrine ultramontaine élaborée à Rome obligeant ses fidèles à la soumission absolue à l'autorité légitime

constituée. C'est pourquoi l'Église a fait tant d'effort pendant la Rébellion pour garder ses fidèles loin des troubles. En un sens, elle y a réussi à tel point que sa mainmise sur la société canadienne-française fut prépondérante pendant une certaine période après les Troubles, ce qui ne devait pas durer cependant.

Le Canada changea après l'Acte d'union de 1840. L'Église ne pouvait plus se défendre contre les réformes avec la même force qu'autrefois. Il lui fallait composer avec les nouveaux possesseurs du pouvoir que représentait le gouvernement du réformiste Lafontaine. Mgr Bourget, le nouvel archevêque de Montréal, même s'il aurait nettement préféré un gouvernement plus conservateur, n'avait pas le choix de s'allier avec le parti réformiste. Le véritable pouvoir politique était en train de glisser des mains du Gouverneur nommé par les Britanniques à celui des électeurs qui éliaient un gouvernement responsable. Si l'Église voulait continuer à exercer son influence qu'il croyait lui être due, elle devait commencer à traiter directement avec les électeurs, et donc avec leurs représentants politiques.

Malgré un premier mouvement de méfiance, Mgr Bourget et Lafontaine avaient jugé bon de se rapprocher. Non pas que Lafontaine eut été particulièrement attiré par les clercs. Il avait quand même accepté de répondre à certaines de leurs demandes : le projet de loi relatif à l'éducation qui devait donner le contrôle des écoles à l'Église, et celui portant sur la protection des biens des jésuites contre l'avis des radicaux tant anglais que canadiens-français. Lafontaine a donc pu constituer une alliance entre son gouvernement

et l'Église. En pratique, le clergé devint alors favorable au principe du gouvernement responsable.

Cette alliance objective restait toutefois fragile. Tant que les compromis faits par Lafontaine pour s'attirer les faveurs de l'Église tenaient, le pouvoir politique ne craignait rien. En d'autres termes, tant que Mgr Bourget et Lafontaine continuaient à se rendre des services mutuels, le système continuerait à fonctionner. Mais s'il arrivait quoi que ce soit susceptible de gripper la machine, alors tout pouvait être envisageable... Même le pire.

— Je pense que vous commencez à comprendre où je veux en venir, n'est-ce pas ? dit Drummond

— Je crois que oui, lui répondit Robinson. Le fait que l'accusé soit un religieux est sûrement à mettre dans la balance.

Ce fut effectivement le raisonnement de Drummond. Il nous raconta qu'il y avait eu une rencontre entre Lafontaine et Mgr Bourget précisément sur cette « affaire ». Monseigneur rapporta au premier ministre une entrevue qu'il avait eue avec le frère Adelbertus et le frère Facile. Il avait été mis au courant par eux de l'enquête de Robinson et de sa conclusion. Le frère Adelbertus avait fortement insisté auprès de Monseigneur sur le fait que le frère Oremus ne représentait plus un danger pour la société, tandis que le frère Facile avait tendance à vouloir remettre son confrère à la justice.

Monseigneur Bourget avait tranché. Il était évident que de rendre publiques les actions d'un religieux ayant commis de

tels actes pouvait être plus dommageable à l'Église que de garder le secret. Il avait expliqué à Lafontaine, comme si ce dernier avait besoin de se le faire rappeler, que le simple fait d'amener à la justice un religieux aurait pu causer un tort irréparable non seulement à l'Église, mais aussi au parti réformiste que dirigeait Lafontaine. Il voyait déjà les libéraux, toujours à l'affût, faire des gorges chaudes devant les nouvelles des journaux. Ils accuseraient Lafontaine de s'allier à une institution composée de meurtriers. Le scandale serait néfaste également pour les ennemis du Canada qui ne demandaient qu'un prétexte pour recommencer la lutte.

— Alors, dit Drummond, le premier ministre a bien entendu le message. Vous comprenez... nous sommes devant une situation exceptionnelle... Un cas isolé...

— Que voulez-vous dire ?

Drummond sembla très hésitant à continuer. Il était le solliciteur général et Lafontaine son patron. Même si officiellement, il avait le pouvoir de décision sur les affaires judiciaires, il se sentait les mains liées. Lafontaine n'était pas seulement son supérieur, c'était également un fidèle allié et surtout un ami. Enfin, il comprenait parfaitement les implications politiques de sa décision.

— Ce que je veux dire... Ce que je veux dire, c'est que je ne porterai pas d'accusation contre le frère Oremus. Nous ne le présenterons pas à la justice.

J'étais abasourdi par cette décision. Mon maître Drummond, pour qui j'avais tant d'admiration, allait à

l'encontre de tous ses principes et de ceux qu'il m'avait enseignés. Il était pour moi le symbole même de la droiture. Autrefois, il avait pris fait et cause pour les opprimés du pouvoir britannique. Il avait mis en place avec ses pairs des réformes qui faisaient en sorte que notre société soit plus juste. Et voilà qu'il dérogeait à tout ce qui lui tenait à cœur. Je n'étais pas loin d'être dégoûté !

Quant à Robinson, je fus incapable de lire dans ses pensées par rapport à ce que venait de dire Drummond. Il ajouta simplement.

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Soyez assuré que je comprends votre état d'esprit. On vous a engagé pour trouver un coupable, ce que vous avez fait. Or, il vous sera impossible de faire valoir votre réussite.

— Je me préoccupe moins de ma situation professionnelle que la justice soit rendue.

— Il ne faut pas dire cela. La justice de Dieu sera rendue. Frère Oremus sera confiné à la résidence des Frères des Écoles Chrétiennes dans l'anonymat le plus total. Il sera sans doute plus puni que s'il devait passer le reste de ses jours en prison. Car il ne faut pas douter que sa folie lui aurait évité la pendaison.

— Si vous le dites.

Drummond semblait très mal à l'aise de cette conversation. Je réalisai le dilemme moral qui le torturait. N'empêche ? Il

avait pris une décision qui allait selon moi à l'encontre du droit et des principes de justice. Il allait devoir vivre avec cela sur la conscience.

— M. Robinson, et toi mon cher George, vous êtes maintenant les seuls à l'exception des premiers concernés qui sont au courant de l'ensemble de cette affaire. Je vous demande donc comme une très grande faveur de garder confidentiels l'enquête et ses résultats.

Je n'ai pu qu'acquiescer à ce qu'il demandait. Je devais tout à cet homme et je ne pouvais donc qu'aller dans son sens. Quant à Robinson, il était encore très réticent.

— Monsieur Robinson, vous êtes un excellent détective qui avez jusqu'à maintenant un dossier sans tache quant au résultat de vos enquêtes. Évidemment, cette affaire sera perçue par plusieurs comme un échec de votre part. Il vous faudrait l'assumer... Toutefois, soyez assuré que nous n'oublierons pas les sacrifices que vous allez devoir faire... Non, nous ne l'oublierons pas.

— Et que dira le Surintendant ? C'est lui qui nous a engagés pour mener cette enquête.

— Ne vous en faites pas pour Ermatinger. Je lui ai déjà parlé. Évidemment, il n'était pas très heureux de cette situation... Et même pas heureux du tout. Mais c'est un bon fonctionnaire de l'État et il obéira. Il finira par l'accepter.

Ce jour-là, le dossier fut officiellement clos. Personne n'évoqua plus jamais les crimes du manoir Debartzch.





## Épilogue

Quarante années ont passé depuis les événements autour des crimes du manoir Debartzch. Beaucoup d'eau a coulé sous les ponts. Un nouveau pays a émergé en 1867 qui laisse augurer des horizons radieux. Des trains, des ponts, des routes, des moyens de transport nouveaux facilitent la communication dans notre immense contrée. Nous apprenons à nous connaître et, jusqu'à un certain point à nous apprécier, sinon à nous tolérer. Le premier ministre McDonald qui dirige le pays semble indélogeable, mais je vois poindre à l'horizon la montée de la race canadienne-française. Je ne serais pas surpris de voir d'ici peu un Canadien-français à la tête du pays.

Oui, en quarante ans, beaucoup de choses ont changé. Ce qui reste immuable toutefois, ce sont les secrets enfouis dans la conscience collective. Et ces secrets disparaîtront à tout jamais si nous ne les mettons pas au jour. Voilà pourquoi j'ai voulu avant de mourir coucher sur le papier ce que je sais de l'un de ces secrets. Je l'ai fait quelques mois après que le dernier témoin important de « l'affaire » soit décédé. En effet, le frère Adelbertus vient à peine de mourir après une longue vie de travail acharné pour l'éducation de nos enfants. Non content de fonder de nombreuses écoles, il a publié quelques livres qui améliorent grandement les méthodes d'éducation. Un journal de Montréal a écrit à son sujet après ses funérailles : « Aux dires de tous, le cher frère Adelbertus était un vrai disciple du bienheureux de La Salle, par sa régularité, sa piété, sa modestie, son amour de la vie cachée ». Le

journaliste aurait tout aussi bien pu ajouter : « ... par son goût du secret et sa conception ambivalente de la justice ».

Mgr Bourget, quant à lui, est décédé en 1885, toujours en poste malgré une longue maladie. Homme d'Église avant tout, il n'a cessé de la défendre en toutes circonstances malgré le changement de politiciens et des régimes. Sans doute a-t-il apporté dans sa tombe, lui aussi, beaucoup de secrets, résultats des nombreuses compromissions qu'il a dû faire comme chef de l'Église. Le frère Facile a été rappelé en France peu de temps après « l'affaire ». J'ai toujours soupçonné une sorte de punition pour la position qu'il a tenue à l'égard du frère Oremus. Cela ne l'a pas empêché d'accomplir de grandes choses d'abord aux États-Unis, puis à son retour dans sa communauté en France où il est décédé en 1871.

Louis-Hippolyte Lafontaine continua de gouverner malgré les aléas de la politique. Même après sa défaite, il continua à jouer un rôle prépondérant jusqu'à sa mort en 1865. S'il fut un écrivain prolifique surtout vers la fin de sa vie, jamais il ne fit allusion à « l'affaire ». Pour ce qui est du Dr Morrin, il ne fut jamais mis au courant de la conclusion de l'enquête, du moins pas que je sache. Quelque temps après « l'affaire », il retourna à Québec pour exercer son métier de médecin. Il s'engagea en politique municipale et fut le premier maire élu de la ville en 1856. Il fut un farouche défenseur de Québec et travailla sans relâche à lui faire acquérir le statut de capitale du Canada. Il est mort en 1861. Le Dr Nelson, Boucher-Belleville et Lepailleux sont décédés sans jamais n'avoir rien su des résultats de notre enquête. Quant à Languedoc, il est mort à la suite d'une

rixe dans une taverne quelques années après notre interrogatoire.

Lewis Drummond ne parut pas ébranlé par la décision qu'il avait prise concernant « l'affaire ». Après avoir connu le pouvoir avec Lafontaine et consorts, il continua sur sa lancée politique malgré de nombreuses années dans l'opposition. Puis, il devint l'un des plus farouches défenseurs de la nouvelle Fédération. Vers la fin de sa carrière, il fut nommé juge puîné de la Cour du banc de la reine jusqu'à sa retraite forcée pour cause de maladie. Il se passa beaucoup de temps avant que je ne reprenne contact avec celui que j'avais longtemps considéré comme mon maître. Il m'avait tellement déçu ! Mes rapports avec Drummond n'ont plus jamais été les mêmes à partir de « l'affaire ». Nous nous rencontrions parfois dans des réunions ou nous croisions dans les immeubles que nous fréquentions.

Toutefois, à la veille de sa mort il y a quatre ans alors qu'il était très malade, il a voulu me voir. Affaibli et souffrant, il ne voulut pas partir rencontrer son Seigneur sans me confier ses regrets pour la décision qu'il avait prise lors de « l'affaire ». Il m'apprit que ce fut sans doute la plus grande erreur qu'il avait commise dans sa vie. Il avait confessé sa faute au prêtre et comptait sur la Miséricorde de Dieu pour lui pardonner. Il était conscient d'avoir trahi ma confiance. Il en garda de grands regrets et cela l'avait beaucoup peiné. Il me demanda de lui pardonner. Évidemment, on ne refuse pas le pardon à un mourant.

En ce qui a trait au surintendant Ermatinger, il resta chef de la police jusqu'à 1855. On dit qu'après « l'affaire », il ne fut

plus jamais le même. Il avait perdu le goût du travail bien fait. Il accomplissait ses tâches sans conviction et laissait traîner ses enquêtes. Il devint hargneux et intolérant. On lui aurait, dit-on, montré gentiment la porte.

Quant à Robinson, Drummond remplit sa promesse à son égard. Il l'imposa aux autorités policières de Montréal en créant un nouveau poste de chef du bureau des détectives. À cette époque, la corruption et le favoritisme régnaient en maître dans la police. Les autorités lui donnèrent toute latitude pour sélectionner et former son personnel. Il avait aussi une totale liberté dans la direction de ses enquêtes. Finalement, il sut imposer des innovations technologiques, par exemple l'identification systématique des criminels récidivistes ou encore le bertillonnage. Innovateur, il n'hésita pas à utiliser les maisons closes comme source de renseignements. Il fit de son Bureau l'un des outils de résolution de crimes les plus efficaces, rivalisant même avec Londres en cette matière.

Comme chef du bureau des détectives, Robinson n'hésita jamais à mettre lui-même la main à la pâte et à se rendre sur le terrain pour faire des enquêtes. Son taux de réussite était étonnant. Nous sommes restés en étroit contact. Je fus même son témoin lors de son mariage à un âge relativement avancé. Avec Adélaïde et son épouse, nous avons passé de longues soirées à ressasser le passé, sans toutefois jamais, au grand jamais, faire allusion à « l'affaire ». Silas est décédé depuis près de dix ans maintenant. Je te regrette tant, mon cher ami !

Éléonore s'est échinée sur sa ferme avec son mari jusqu'à mourir prématurément d'épuisement. Jamais elle ne prit

connaissance de la lettre de son père, celle-ci ayant été mise sous scellé dans les dossiers confidentiels de la police. Elle ne revit jamais non plus son frère Zacharie. Lorsqu'elle mourut, sa haine pour sa mère la rongait toujours de l'intérieur. À ce qu'on dit, elle refusa l'extrême-onction. Quant à son fils Armand, il fit des études à Montréal et devint un avocat des causes perdues. Il se maria et donna naissance à plusieurs enfants. Son fils s'appelle Armand et l'une de ses filles, Éléonore.

Patrick O'Brady, le jeune irlandais un temps accusé à Saint-Charles, est devenu un riche homme d'affaires dans le domaine du bois et de la potasse. Il possède toujours une flotte de plusieurs bateaux, exporte aux États-Unis et a fait construire un chemin de fer pour rapporter du bois du nord du pays. Il n'a jamais oublié Robinson qu'il a souvent invité dans son immense manoir situé au sein des nouveaux développements au pied du Mont-Royal. Il n'est jamais retourné en Irlande.

\*\*\*

Il y a quelques années, j'ai été témoin de l'une des plus importantes manifestations de prière jamais vue à Montréal. Une foule nombreuse s'était rassemblée à l'église Notre-Dame. Le temple pourtant immense débordait. Une foule imposante de femmes et d'hommes en pleurs remplissaient la Place d'Armes. On brandissait des statues de l'Immaculée-Conception. On se regroupait pour dire le Rosaire, ces trois chapelets devenus l'une des plus

importantes dévotions mariales en France, en Italie, en Espagne et au Canada français.

On venait assister aux funérailles du frère Oremus.

Le frère Oremus était devenu avec le temps une figure emblématique des catholiques, un grand promoteur de la dévotion à l'Immaculée-Conception. Après « l'affaire », les Frères avaient décidé d'assigner à résidence le confrère Oremus. Dorénavant, il ne pouvait plus enseigner aux élèves, encore moins fonder d'autres écoles. Il aidait à la cuisine et faisait de menus travaux, mais il lui était interdit de communiquer avec tout autre que ses propres confrères. De toute façon, cela faisait parfaitement son affaire, car il passait le plus clair de son temps en prière, solitaire, devant son icône de la Vierge.

Pendant l'été, il allait de plus en plus souvent prier dehors, près du petit ruisseau dont il nous avait parlé lorsque nous l'avions interrogé. Il y avait là un talus et on le trouvait souvent agenouillé devant lui, les mains croisées. Un jour, il a demandé aux frères de lui procurer une statue de la Vierge. Il l'a installé sur le talus et a érigé une petite grotte en pierre des champs afin de la protéger des intempéries. Il avait appris que la Vierge était apparue dans une grotte à une petite paysanne des Pyrénées françaises. Il avait dès lors avoué à ses confrères que la Vierge lui parlait aussi. Il ne la voyait pas, mais elle lui parlait. Elle lui disait : « si les hommes me demandent des grâces, je les exaucerai ».

Comme le frère Oremus voulait rester le plus longtemps possible auprès de sa protectrice, il demanda aux frères de l'aider à se construire une cabane afin d'y dormir. Après un

certain temps, la cabane devint un oratoire chauffé l'hiver. Le frère Oremus y demeurait si longtemps qu'il devint aux yeux des autres une sorte d'ermite, comme Saint-Antoine. On lui apportait sa nourriture et des vêtements de rechange. Il ne revenait à la résidence que pour se faire soigner. Inévitablement, son comportement attira l'attention de la population. Les élèves d'abord, qui venaient l'accompagner lors de ses prières, puis les parents, puis tout le monde. Il arriva même que l'on doive contrôler étroitement l'entrée de la résidence et même en refuser l'accès.

Les élus qui avaient accès à la « grotte de la Vierge » et à l'oratoire voulaient repartir avec un signe de leur passage. Le frère Oremus leur offrait alors une petite bouteille d'eau recueillie dans le ruisseau. Il disait qu'elle avait été bénie par la Vierge et qu'elle était donc pure. Il suggérait de la laisser dans la maison en un lieu central. Les grâces de la Vierge descendraient alors sur toute la maisonnée. C'est ainsi que démarra le culte de l'Immaculée-Conception dans la population canadienne-française. On achetait des statues de la Vierge pour la mettre dans les chambres. On la priait tous les jours de protéger la famille. On lui demandait des faveurs.

Finalement, la rumeur circula que « l'eau de la Vierge » du frère Oremus était miraculeuse. Certains se frottaient le front avec cette eau et la fièvre tombait aussitôt. D'autres traitaient leur mal de gorge en appliquant un peu d'eau sur leur cou. Il y en avait qui prétendaient avoir été soigné de leur rhumatisme après avoir étendu de « l'eau de la Vierge » sur leurs jambes. C'est ainsi que s'amplifia la réputation de sainteté du frère Oremus, d'où ces funérailles somptueuses.

\*\*\*

Ainsi se termine ma relation de l'affaire des crimes du manoir Debartzch. J'ai commencé à l'écrire pour mieux comprendre ce qui est toujours resté une énigme pour moi. En définitive, je demeure avec plus de questions que de réponses. Comment se peut-il que du mensonge surgisse la bonté ? Dans quel genre de monde vivons-nous où le bien semble surgir du mal ? Comment la lâcheté, la compromission et le secret peuvent-ils engendrer la bienveillance ?

Décidément, je vais mourir sans avoir été éclairé sur cette énigme. Avec l'expérience, j'ai appris à voir le monde non plus en noir et blanc, mais en gris. Nous avons rarement des réponses claires à nos questions les plus angoissantes. Que nous reste-t-il alors ? À nous remettre dans les mains de Dieu, et à garder l'espérance qu'il nous sauve. Il est vrai que les voies du Seigneur sont impénétrables. Cependant, nous pouvons être assurés d'une chose : Dieu offre le pardon au coupable, Il est miséricordieux avec les pécheurs, Il fait surgir la lumière des ténèbres.

Je reverrai bientôt ma douce Adélaïde assise auprès de mon Seigneur. Elle m'attend, je le sais. Elle me fait une place tout près d'elle. Il est temps maintenant ! Je quitterai ce monde sans regret en ayant le sentiment que j'ai fait ce que j'ai pu pour le rendre meilleur. Il me reste à remettre mon âme entre les mains de Dieu et à le prier de me recevoir auprès de Lui.

Ma chère Adélaïde, mon grand amour... J'arrive !

**FIN**





